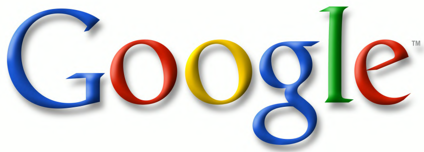



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731538 6

ESSAIS DIVERS

LETTRES ET PENSÉES

ESSAIS DIVERS

LETTRES ET PENSÉES

DE

MADAME DE TRACY.

TOME SECOND.



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES.
RUE DE VAUGIRARD, 36.

1854



ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE SAINT AMBROISE

ÉVÊQUE DE MILAN.

I. La perfection chrétienne, par la pureté de la foi et par la pratique exacte des commandements de Dieu, tel est en général le but que se proposent les saints Pères dans leurs écrits.

Mais si le but est le même pour tous, le moyen de l'atteindre varie suivant le caractère et le génie de chacun, de sorte que l'esprit trouve dans l'étude de leurs ouvrages, avec de grandes lumières, le charme qui naît de la variété en même temps que le cœur y goûte tout ce que la piété peut offrir de douceur et de consolation. Parmi ces grands hommes, un des plus éminents est incontestablement saint Ambroise. Ses livres, remplis d'une onction vraiment divine, se font encore remarquer par un

caractère de noblesse et de fermeté qui n'excluait pas chez lui cette simplicité aimable, laquelle, du reste, se concilie plus aisément qu'on ne pourrait le croire avec l'austérité de la vertu chrétienne.

Comme écrivain, saint Ambroise se distingue par la solidité de la doctrine, l'élévation de la pensée et l'élégance du style; comme évêque, c'est l'un des plus beaux caractères dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Tous les auteurs ecclésiastiques sont d'accord pour faire le plus pompeux éloge des vertus de saint Ambroise; plusieurs l'ont représenté comme l'évêque le plus ferme que Dieu eût donné à son Église depuis les apôtres. Modèle du bon pasteur, il est toujours prêt à faire le sacrifice de ses biens et de sa vie sans en attendre aucune récompense humaine. Il agit dans l'unique but d'accomplir les préceptes de son divin Maître, avec cette tranquillité bienveillante qui est le propre de son caractère. Ce n'était point par des accents de tristesse et de douleur que saint Ambroise enseignait la religion; ouvrant aux affligés des trésors de consolation, il leur apprenait à supporter avec courage les malheurs de cette vie, afin d'acquérir, à force de résignation, la béatitude éternelle; aussi obtint-il dans ses prédications des

succès presque miraculeux, et on peut dire que, par son éloquence aussi bien que par sa conduite politique, il a contribué plus que tout autre aux progrès de la foi dans l'Italie.

La vie de saint Ambroise a déjà été écrite plusieurs fois, et les faits politiques auxquels ce grand évêque se trouve mêlé ont été commentés par tous les historiens; cependant il nous a semblé qu'une étude de sa vie, faite sur les actes mêmes qu'il a laissés et qui sont parvenus jusqu'à nous, pourrait présenter quelque intérêt et un utile enseignement.

II. Saint Ambroise naquit à Trèves vers l'an 340 d'une famille illustre et d'origine romaine. Son père, qui, comme lui, se nommait Ambroise, était préfet des Gaules, c'est-à-dire qu'il jouissait d'un pouvoir presque royal sur près d'un tiers de tout l'empire romain, car sa juridiction s'étendait non-seulement sur les Gaules, mais sur l'Angleterre, l'Espagne et une partie de l'Afrique. Le père d'Ambroise ne professait pas le christianisme. On peut croire toutefois qu'il n'en était pas très-éloigné puisqu'il épousa une chrétienne. Trois enfants naquirent de ce mariage, Ambroise, Satyrus et

Marcelline, et les bons exemples de leur mère durent sans aucun doute influer sur leur première éducation. Ambroise, le plus jeune des trois, se distingua de bonne heure par sa douceur, et, plus tard, par son amour pour l'étude. On aime à recueillir dans l'histoire des grands hommes le récit de quelques particularités de leur enfance qui ont pu être considérées comme des présages de ce qu'ils devaient être un jour. Le diacre Paulin, secrétaire et historien de saint Ambroise, rapporte de lui ce qu'on a raconté de Platon.

« Un jour, dit-il, qu'il dormait la bouche ouverte dans une des cours du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau. Quelques-unes de ces abeilles, s'étant arrêtées sur son visage, entraient dans sa bouche et en sortaient les unes après les autres. Elles s'envolèrent quelque temps après et s'élevèrent si haut, qu'on les perdit entièrement de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la force et de la douceur de l'éloquence future de saint Ambroise. »

Paulin raconte encore que saint Ambroise, ayant été amené à Rome par sa mère et sa sœur, et les voyant baiser les mains d'un évêque qui était venu

leur rendre visite, leur présenta résolument la sienne à baiser, en disant d'une voix prophétique qu'un jour lui aussi serait évêque.

Ambroise perdit son père de bonne heure. Il quitta les Gaules avec sa famille et vint s'établir à Milan, où, après avoir terminé son éducation, il se livra aux exercices du barreau avec un tel succès, qu'il fut bientôt revêtu d'une charge publique d'une grande importance, celle de préfet de la Ligurie. Anicius Probus, qui exerçait alors les hautes fonctions de préfet du prétoire en Italie, dit au jeune magistrat en lui donnant son audience de congé : « Allez, et soyez plutôt évêque que juge. » Belle parole qu'il ne tarda pas à justifier. Ambroise ne fit, du reste, en cela que suivre les instincts de son cœur, et dans ces premières fonctions il se montra ce qu'il fut toujours dans la suite : plein de vigilance, de douceur et en même temps de fermeté.

Ambroise se trouvait à Milan, chef-lieu de sa province, lorsque de grands troubles furent sur le point d'éclater dans cette ville. C'était en 374; Auxence, ce fougueux arien qui avait usurpé le siége de Milan après l'exil de saint Denis, venait de mourir, et il s'agissait de lui choisir un succes-

seur. Une partie du peuple voulait nommer un arien, l'autre partie un catholique. La fermentation des esprits était telle, qu'une collision paraissait inévitable. Pour la prévenir, Ambroise se rendit à l'église où se tenait l'assemblée, et là, dans un discours plein de sagesse et de modération, il exhorta les assistants à procéder à l'élection dans un esprit de paix et sans tumulte. Tout se calma comme par enchantement, et l'on cherchait le nom d'un homme digne d'occuper le siége épiscopal de Milan, lorsqu'un enfant s'écria tout à coup : Ambroise évêque ! Cette voix de l'innocence fut reçue comme un oracle du ciel; les ariens et les catholiques, si profondément divisés, s'accordèrent sur-le-champ et proclamèrent Ambroise pour leur évêque. Ambroise refusa d'abord de la manière la plus énergique l'honneur qui lui était offert. On a voulu voir dans ce refus les scrupules d'une fausse humilité, et pourtant ce refus était bien naturel, puisqu'en ce moment Ambroise n'était que catéchumène, c'est-à-dire qu'il n'avait pas encore reçu le baptême. On ne saurait douter que sa mère et surtout sa sœur ne lui eussent déjà inspiré un sentiment profond de la piété chrétienne; car lorsque, cédant aux instances de tout un peuple,

il eut reçu dans la même semaine le baptême et le sacerdoce, son premier acte fut de distribuer aux pauvres la moitié de sa fortune. Il fit ensuite venir auprès de lui son frère Satyrus, auquel il abandonna le soin de toutes ses affaires temporelles, afin de pouvoir se consacrer tout entier à l'exercice du saint ministère dont il venait d'être revêtu.

Les Milanais envoyèrent une députation à l'empereur Valentinien Ier pour lui apprendre le résultat de l'élection. Ce prince reçut la nouvelle avec une grande joie, et il remercia Dieu hautement d'avoir commis le soin de tant d'âmes à celui-là même à qui lui empereur avait confié le gouvernement de la province. Ambroise avait alors trente-trois ans.

Dès son élévation à l'épiscopat, Ambroise eut une double lutte à soutenir : d'abord contre les ariens, dont la puissante hérésie semait dans toute la chrétienté une profonde division; puis contre les derniers efforts du paganisme expirant. Par sa vigilance et sa fermeté il déjoua les intrigues et surmonta les violences des ariens, de même que par la force de sa raison et de son éloquence il accabla l'erreur païenne, qui allait de jour en jour

s'affaiblissant, mais à laquelle restaient encore, dans la vieille Rome, quelques défenseurs distingués par leurs vertus civiles et leurs talents oratoires.

III. Pour bien comprendre l'histoire de saint Ambroise, il est nécessaire d'exposer en peu de mots la situation politique de l'empire romain au moment où le saint évêque fut appelé à prendre part aux affaires de la religion et de l'État.

Valentinien Ier étant mort en 375, son fils Gratien, qui dès l'année 367 avait été associé à l'empire, fut reconnu sans difficulté pour empereur d'Occident, tandis que Valens, son oncle, régnait en Orient. Cependant les légions gauloises campées en Illyrie s'empressèrent d'adjoindre à Gratien son frère consanguin Valentinien II, fils de l'impératrice Justine, et qui alors n'était âgé que de quatre à cinq ans. Valens et Gratien n'accueillirent pas, dans le principe, avec satisfaction ce nouveau collègue; mais plus tard ils reconnurent l'utilité de son élection et lui prodiguèrent les témoignages de leur bienveillance. En 378, Valens périt à la bataille d'Andrinople, livrée contre les Goths, et son neveu Gratien se trouva maître de

tout l'empire. Mais, effrayé d'avoir à porter un fardeau si pesant, il chercha parmi ses généraux celui qui lui parut le plus capable de défendre l'empire d'Orient contre les invasions des barbares : son choix, que la postérité a ratifié, tomba sur Théodose. — Gratien et Valentinien II régnaient donc en Occident et Théodose en Orient au commencement de l'épiscopat de saint Ambroise.

En montant sur le trône, Gratien ne voulut point s'écarter de la politique généralement suivie par les empereurs romains, et notamment par Valentinien Ier son père, celle de la tolérance presque absolue en fait d'opinions religieuses. Il rendit donc une loi qui permettait à tout le monde de professer la religion qu'il voudrait embrasser, excepté le manichéisme, le photianisme et les sentiments d'Eunome. Les ariens ne manquèrent pas de voir dans cette loi un acte favorable à leur esprit de prosélytisme, et ils commencèrent à s'agiter vivement dans tout l'empire, non pas seulement pour professer en liberté leurs idées religieuses, mais pour les faire prédominer et susciter aux évêques catholiques toute sorte de tribulations. Avant d'entrer dans les détails de la lutte que saint Ambroise eut à soutenir contre les ariens

pendant toute la durée de son épiscopat, il importe de bien savoir ce que c'était que l'arianisme.

IV. Dans les premières années du quatrième siècle, vers l'an 320, Alexandre, évêque d'Alexandrie, voulant, dans une conférence publique, expliquer au clergé de son diocèse le mystère de la Trinité et concilier la trinité des personnes avec l'unité de Dieu, disait à l'assemblée qu'il y avait simplicité dans la trinité, ou, en d'autres termes, que la trinité était une chose simple. Un jeune homme d'une taille élevée, d'un extérieur imposant, dont la figure respirait une profonde mélancolie, doué d'un esprit subtil et d'une vive imagination, assistait à cette conférence : c'était un prêtre d'Alexandrie nommé Arius. Peu satisfait de l'enseignement de son évêque, il se laissa entraîner par cette funeste propension de l'esprit humain qui nous porte à vouloir approfondir, par les lumières de notre faible raison, des mystères qu'il faut croire sans prétendre les expliquer. Arius voulut donc se rendre compte à lui-même du mystère de la Trinité; il s'efforça de concevoir comment trois personnes distinctes existaient dans une substance simple; il ne put le comprendre, il

crut la chose impossible. Peu de temps auparavant, Sabellius, en examinant ce même mystère, n'avait cru pouvoir le concilier avec l'unité de Dieu qu'en supposant que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient que trois noms donnés à la Divinité et non pas trois personnes distinctes. Cette erreur avait été condamnée par l'Église de la manière la plus solennelle. Arius voulut l'éviter, mais ce fut pour tomber dans une autre tout aussi grave; car il en vint à nier la consubstantialité du Verbe, c'est-à-dire à prétendre que la seconde personne de la Trinité n'était pas de même nature que la première; il les présenta comme deux personnes différentes, et, tout en déclarant que le Fils était vrai Dieu et égal à son Père, il en fit une créature. Cette fausse doctrine, comme beaucoup d'autres erreurs, avait un côté spécieux; aussi, bien qu'immédiatement condamnée par l'évêque d'Alexandrie et par un concile tenu dans cette ville, et dans lequel Arius fut admis à expliquer ses sentiments, elle n'en fit pas moins des progrès extrêmement rapides, non-seulement parmi le peuple, mais même parmi les évêques. L'empereur Constantin n'y vit d'abord rien de bien périlleux pour la religion. Il avait tort : ce qui fait

la force du catholicisme, c'est le respect de la tradition et l'unité de la foi, et rien n'est plus important que de la conserver dans toute sa pureté. Au reste, Constantin ne tarda pas à reconnaître son erreur, et, pour apaiser les troubles que la nouvelle doctrine suscitait de toutes parts dans l'empire, il convoqua, en 325, un concile général à Nicée, dans lequel Arius et sa doctrine furent condamnés. La profession de foi connue sous le nom de symbole de Nicée fut souscrite par les Pères du concile, à l'exception d'un très-petit nombre d'ariens. Arius fut exilé, et Constantin promulgua, peu de temps après, une loi par laquelle il défendait les assemblées des hérétiques, soit en particulier, soit en public, donnait leurs églises aux catholiques, confisquait les maisons dans lesquelles on les trouvait rassemblés, et ordonnait la destruction de leurs livres. Cet édit réduisit au silence les partisans d'Arius et sembla devoir anéantir pour toujours cette hérésie; mais elle ne tarda pas à se relever. J'ai déjà dit qu'Arius était un esprit très-distingué, et de plus il était à la fois poëte et musicien. Il composa sur ses croyances religieuses des cantiques pleins de charmes, qui lui firent de nombreux partisans parmi le peuple et

parmi les femmes de toutes les conditions. En effet, l'arianisme compte parmi ses plus ardents prosélytes des femmes du rang le plus élevé; nous verrons bientôt l'impératrice Justine lutter contre saint Ambroise pour faire prédominer cette doctrine en Italie; sous Constantin, ce fut la sœur même de l'empereur, la princesse Constance, qui la fit renaître en représentant Arius comme un homme vertueux, injustement persécuté, et dont les sentiments ne différaient en rien de ceux du concile qui l'avait condamné. Constantin, touché par les instances de sa sœur, manda Arius devant lui, l'interrogea, et, trompé par sa dissimulation, lui permit de retourner à Alexandrie. Les évêques ariens rentrèrent peu à peu en faveur, et bientôt la querelle se ranima plus vive que jamais. Les détails de cette lutte appartiennent à l'histoire de la vie de saint Athanase, qui, pour combattre l'arianisme, brava l'exil et les persécutions; il suffira de dire ici qu'Arius mourut au moment où, soutenu par l'empereur, il allait entamer une nouvelle querelle contre l'évêque de Constantinople, qui refusait de le recevoir à sa communion. Malgré la mort d'Arius, sa doctrine n'en continua pas moins de faire de grands progrès en Orient, même parmi

les ecclésiastiques; accueillie avec beaucoup moins de faveur par le clergé d'Occident, elle y comptait cependant déjà parmi le peuple des partisans nombreux et surtout très-zélés, lorsque l'impératrice Justine, seconde femme de Valentinien Ier et mère du jeune Valentinien II, s'étant déclarée ouvertement pour l'arianisme, déploya toute son énergie, toutes les ruses de son esprit pour propager et faire prédominer cette hérésie dans l'empire d'Occident. Ce fut en 380 que commença la lutte entre elle et saint Ambroise. Le siége épiscopal de la ville de Sirmich étant devenu vacant, l'impératrice mit tout en œuvre pour y faire ordonner un évêque arien; mais, bien que cette ville fût hors du diocèse de Milan, saint Ambroise s'y rendit pour présider à l'élection. En butte aux attaques furieuses des ariens, qui, se sentant soutenus par l'impératrice, portèrent l'audace jusqu'à vouloir l'arracher de l'église, il parvint à les dompter par un calme plein d'énergie, et procura aux catholiques la liberté de se choisir en paix un évêque. Leur choix tomba sur Anémius, qui, l'année suivante (381), assistait avec saint Ambroise au concile d'Aquilée. Saint Ambroise a été l'âme de ce concile, dans lequel les erreurs d'Arius furent de nouveau con-

damnées, et il nous en a conservé tous les actes. Il nous a semblé que rien n'était plus propre à bien faire connaître le caractère de saint Ambroise, et à donner en même temps une idée exacte de l'esprit de son époque, que de retracer avec quelque détail l'histoire de cette sainte assemblée.

V. Grâce principalement à la vigilance de saint Ambroise, la foi catholique triomphait de l'arianisme dans tout l'Occident, et tous les siéges épiscopaux étaient occupés par des évêques orthodoxes, sauf deux évêchés de la Dacie qui étaient occupés par Pallade et Secondien. Ces deux évêques, Pallade surtout, tout en admettant les opinions d'Arius sur la non-consubstantialité du Verbe, repoussaient avec indignation la qualification d'ariens. Tant il est vrai que l'orgueil de l'opinion personnelle est la source de toutes les hérésies, et qu'on pourra toujours appliquer aux hérétiques de tous les siècles l'axiome latin : *tot capita, tot sensus;* autant de têtes, autant d'opinions. Quoi qu'il en soit, Gratien étant venu à Sirmich, Pallade, soutenu par le crédit de l'impératrice Justine, porta ses plaintes au jeune empereur et obtint qu'un concile serait convoqué à Aquilée pour juger ses

doctrines. Pallade, connaissant la propension des évêques d'Orient pour les idées d'Arius, avait insisté pour qu'ils y fussent appelés, de sorte que ce concile devait être un concile général. Mais saint Ambroise, qui comprit aussitôt tout le parti que Pallade pourrait tirer de la condescendance de Gratien, s'y opposa de tout son pouvoir. Il fit comprendre au jeune empereur tous les inconvénients qu'il y aurait à forcer un si grand nombre de prélats à faire de longs et pénibles voyages dans l'unique but d'apprécier les opinions d'un seul homme, et Gratien, cédant à ses instances, décida que tous les prélats pourraient venir au concile, mais qu'ils n'y étaient point obligés. Le concile s'ouvrit sous la présidence de saint Valérien, évêque d'Aquilée, et saint Ambroise en conduisit tous les débats. On y traita de nouveau la question qui avait déjà été résolue dans le concile de Nicée. Les hérétiques n'osaient pas dire ouvertement que le Fils de Dieu fût une créature; mais, malgré leurs subterfuges et leurs équivoques, il était évident que c'était là le fond de leur opinion. C'est ce qui résulte des actes mêmes du concile que saint Ambroise nous a conservés et dont voici les principaux passages traduits avec une scrupuleuse fidélité :

Siagrius et Euchérius, hommes clarissimes, étant consuls, et s'étant réunis, le III des nones de septembre, dans l'église d'Aquilée, avec les évêques Valérien d'Aquilée, Ambroise, Eusèbe, Limène, Anémius, Sabin, Abundantius, Artème, Constance, Juste, Philastre, Constance, Théodore, Almache, Domnin, Amance, Maxime, Félix, Bassien, Numidius, Janvier, Procule, Héliodore, Jovin, Félix, Exupérance, Macédone, Cassien et Eustathe; Ambroise, évêque de Milan, a dit :

« Nous avons délibéré pendant longtemps sur la question de savoir s'il fallait dresser des actes de notre assemblée; mais, puisque Pallade et Secondien portent jusqu'à nos oreilles leurs discours sacriléges, tellement qu'on a peine à croire qu'ils osent blasphémer si ouvertement, il ne faut pas qu'ils puissent par la suite dissimuler et désavouer ce qu'ils ont dit. Il est donc à propos de dresser des actes, puisque c'est le sentiment de tous les évêques que personne ne puisse nier plus tard ce qu'il aura avancé dans cette assemblée. Déclarez donc, très-saints prélats, quelle est votre volonté. » — Tous les évêques répondirent : « Nous le voulons. »

Après que le rescrit de l'empereur pour la convocation du concile eut été lu et qu'on eut donné lecture de la profession de foi d'Arius, sur laquelle Pallade et Secondien furent appelés à se prononcer, la discussion s'ouvrit en ces termes :

AMBROISE, ÉVÊQUE DE MILAN. Voilà ce que notre pieux empereur a ordonné. Il n'a pas voulu faire injure

aux évêques, et il les a établis pour juges; ainsi, puisque nous sommes dans une assemblée composée d'évêques, répondez aux questions qu'on vous propose. On a lu la lettre d'Arius; on la lira encore, si vous le désirez. Le commencement, où il dit que le Père seul est éternel, est plein de blasphèmes. Si vous soutenez que le Fils de Dieu n'a pas existé de toute éternité, apportez vos preuves; si, au contraire, vous n'approuvez pas cette opinion, condamnez-la hautement. Voici l'Évangile; les épîtres de l'Apôtre y sont et toutes les Écritures : si vous ne croyez pas que le Fils de Dieu soit éternel, prouvez-le.

PALLADE. Vous avez obtenu par vos intrigues que ce concile ne fût pas général; le rescrit sacré de l'empereur que vous venez de nous lire en renferme la preuve. Je ne puis répondre en l'absence de nos frères.

AMBROISE. Et qui sont vos frères?

PALLADE. Les évêques d'Orient.

AMBROISE. Le préfet d'Italie a écrit aux évêques orientaux qu'ils pouvaient venir, si telle était leur volonté; mais, sachant que l'usage était de tenir les conciles des Orientaux en Orient, et les conciles des Occidentaux en Occident, ils n'ont pas jugé convenable de se déplacer.

PALLADE. Gratien, notre empereur, avait ordonné aux évêques orientaux de venir. Vous ne nierez pas qu'il ait donné cet ordre, car l'empereur nous a assuré de sa propre bouche qu'il l'avait donné.

AMBROISE. Il a dit seulement qu'il ne les empêchait pas de venir au concile.

PALLADE. C'est vous qui êtes cause qu'ils ne sont pas venus. Vous avez obtenu, sous l'apparence du bien pu-

blic, ce que vous désiriez, et vous avez différé le concile général.

AMBROISE. A quoi bon tant de paroles inutiles? Répondez catégoriquement. Arius a-t-il raison, lorsqu'il soutient que le Père seul est éternel? A-t-il ou non appuyé son sentiment sur les Écritures?

PALLADE. Je refuse de vous répondre.

CONSTANCE, ÉVÊQUE D'ORANGE. Vous refusez de répondre après avoir proféré tant de blasphèmes!

EUSÈBE, ÉVÊQUE DE BOLOGNE. Vous devriez, avec simplicité et avec franchise, exposer quels sont vos sentiments sur la foi. Si un infidèle vous demandait comment vous croyez en Jésus-Christ, vous ne devriez pas rougir de le confesser.

SABIN, ÉVÊQUE DE PLAISANCE. Vous nous avez demandé de discuter vos objections. Nous sommes ici parce que vous l'avez voulu, parce que vous nous en avez prié avec instance; il ne vous est donc plus permis de chercher des subterfuges. Dites-vous que Jésus-Christ est une créature, ou reconnaissez-vous qu'il est Fils de Dieu, coéternel à son Père?

PALLADE. Je vous ai dit que nous viendrions pour vous convaincre du mal que vous avez fait en circonvenant l'empereur.

AMBROISE. Qu'on lise la lettre de Pallade, et l'on verra qu'il ne dit pas la vérité.

PALLADE. Qu'on la lise, j'y consens.

LES ÉVÊQUES. Lorsque l'empereur était à Sirmich, est-ce vous qui avez eu recours à lui, ou est-ce lui qui vous a contraint de venir au concile? Que répondez-vous à cela?

PALLADE. L'empereur m'a dit: « Allez. » Nous avons

demandé si les évêques de l'Orient étaient convoqués. Il nous a répondu : « Ils sont convoqués. » Or, si nous avions su qu'ils ne l'étaient pas, serions-nous venus au concile?

AMBROISE. Laissons de côté l'affaire des évêques d'Orient. Je vous somme de faire aujourd'hui votre profession de foi. On vous a lu la lettre d'Arius. Vous avez coutume de dire que vous n'êtes pas arien; condamnez donc la doctrine d'Arius, ou bien prenez-en la défense!

PALLADE. Vous n'avez pas autorité pour m'adresser cette interpellation.

EUSÈBE, ÉVÊQUE DE BOLOGNE. Nous ne pouvons pas croire que le pieux empereur vous ait dit de vive voix ce qui n'est pas dans son rescrit. Il a ordonné aux évêques de s'assembler; il n'a pas pu vous dire à vous seul que la cause ne se terminerait qu'en présence des évêques d'Orient. D'ailleurs vous deviez nous faire savoir que vous ne vouliez répondre qu'en leur présence, et ne pas vous engager, comme vous l'avez fait, à conférer avec nous.

PALLADE. Je suis venu ici comme à un concile général; lorsque j'ai vu que mes frères de l'Orient n'y étaient pas, j'en ai conclu que vous agissiez avec passion et au mépris du concile futur.

AMBROISE. Vous avez vous-même exigé que nous nous assemblassions aujourd'hui; vous avez dit : « Étant chrétiens, nous venons à vous comme à des chrétiens. » Vous nous avez donc regardés comme chrétiens. Vous avez promis d'entrer dans la discussion, de produire vos raisons et d'écouter les nôtres; nous avons reçu avec joie ces préliminaires; nous avons souhaité que vous vinssiez avec les sentiments d'un chrétien. Je vous ai

présenté la lettre d'Arius; vous vous plaignez souvent qu'on vous fait injure en vous appelant de son nom. Vous protestez que vous n'adoptez point ses erreurs. Je vous répète qu'il faut aujourd'hui vous prononcer ouvertement : ou condamnez la doctrine d'Arius, ou défendez-la en vous appuyant sur l'autorité de l'Écriture. D'après la lettre d'Arius, Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'est pas coéternel à son Père ; dites ce que vous pensez.

PALLADE. Nous prouverons que nous sommes chrétiens, mais dans un concile général, et nous ne vous répondrons pas.

EUSÈBE. Vous devez faire sans détour l'exposition de votre foi.

PALLADE. Et que réserverions-nous pour le concile général?

AMBROISE. On a été unanime pour condamner celui qui oserait nier que le Fils de Dieu fût éternel : Arius l'a nié; Pallade est du même sentiment, puisqu'il refuse de condamner Arius; voyons donc si l'on peut approuver son erreur.

On reprit alors la lecture de la lettre d'Arius, qui fut discutée mot à mot. Saint Ambroise et les évêques, s'appuyant à chaque pas sur l'autorité des saintes Écritures, démontrèrent sans peine toute la fausseté des propositions que cette lettre contenait, mais jamais ils ne purent déterminer Pallade à la condamner franchement; toutes ses réponses prouvèrent au contraire qu'il partageait les sentiments d'Arius, et que, contrairement au symbole

du concile de Nicée, il s'obstinait à nier la coéternité des deux premières personnes de la Trinité. Sa propre condamnation fut donc prononcée d'une voix unanime, et Secondien, qui parut après lui devant l'assemblée et qui s'obstina à soutenir les mêmes erreurs, fut également condamné. Tous deux furent déclarés à jamais indignes de l'épiscopat.

Saint Ambroise fit connaître ce résultat à Gratien dans une lettre écrite au nom du concile, et qui, suivant l'usage, était adressée collectivement aux trois empereurs. Voici les principaux passages de cette lettre :

« Béni soit le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous a donné l'empire romain, et béni soit aussi Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui, par sa bonté, garde votre empire! C'est en son nom que nous vous rendons grâces, princes très-cléments, du zèle que vous avez témoigné pour la religion, de l'attention que vous avez eue d'assembler le concile pour terminer les disputes qui s'étaient élevées dans l'Église, et de la déférence honorable que vous avez montrée pour les évêques en leur laissant à tous la liberté de se trouver à cette assemblée et en ne forçant personne à s'y rendre.

» Nous nous sommes donc réunis, conformément aux ordres de Votre Mansuétude, pour discuter les matières

qui devaient nous être soumises. De tous les hérétiques, il ne s'est trouvé d'évêques que Pallade et Secondien, qui auraient voulu qu'on assemblât pour eux un concile général de toutes les parties de l'empire romain; mais nul vieillard accablé d'années, qu'il fallait ménager par respect pour ses cheveux blancs, n'a été obligé de se rendre au concile des confins les plus éloignés de l'empire; nul, d'une santé délicate et affaiblie par l'austérité des jeûnes, n'a été forcé de regretter la perte de ses forces en se voyant incapable de supporter les fatigues du voyage; enfin nul, faute de pouvoir subvenir aux dépenses nécessaires, ne s'est plaint de la pauvreté, si glorieuse pour les évêques. Ainsi a été accompli en vous, ô Gratien! le plus clément de tous les princes, ce que les divines Écritures ont si bien apprécié : Heureux l'homme qui a l'intelligence sur le pauvre et l'indigent!

» En effet, combien il eût été fâcheux de priver de leurs pasteurs toutes les églises du monde pour deux évêques seulement qui ont vieilli dans leur perfidie.

» Mais, si les évêques orientaux n'ont pu venir à cause de la longueur du voyage, les Occidentaux de presque toutes les provinces y ont été présents par leurs députés, et ils ont protesté publiquement qu'ils ont la même foi que nous, et que leurs sentiments sont conformes aux décrets du concile de Nicée, comme ils l'attestent par leurs souscriptions. Tous les peuples font donc maintenant des vœux pour la prospérité de votre empire, et, ainsi que vous le désiriez, la foi n'a manqué ni de garants ni de défenseurs. Car, bien qu'il n'y ait rien de plus évident que les traditions de nos pères, desquelles on ne peut s'écarter sans se rendre coupable d'impiété et de sacrilége, cependant nous avons offert

aux hérétiques d'examiner avec eux les difficultés qu'ils proposaient. »

Après avoir résumé les discussions qui ont eu lieu dans le concile et fait l'exposé des doctrines erronées que les évêques ont dû condamner, saint Ambroise termine sa lettre en ces termes :

« Nous avons horreur, princes très-cléments, de ces monstrueux sacriléges et de ces pernicieuses doctrines, et, afin que ceux qui les professent ne puissent plus séduire les peuples confiés à leurs soins, nous les avons déposés de l'épiscopat, car il n'est pas juste que ceux qui ont renié Jésus-Christ s'attribuent son sacerdoce. Nous vous conjurons maintenant, par votre foi et par votre gloire, afin que, rendant à l'auteur de votre empire l'honneur qui lui est dû, vous ordonniez à vos juges, par un rescrit signé de la main de Votre Clémence, que de tels hommes, fauteurs d'impiété et amis du mensonge, soient à jamais exclus du seuil de l'Église, et qu'il nous soit permis d'instituer, par des députés que notre humilité nommera, de saints évêques à la place de ceux qui ont été condamnés. »

VI. Gratien ratifia la décision du concile, et Pallade et Secondien furent remplacés par des évêques orthodoxes. Néanmoins ce revers fut loin d'anéantir l'arianisme en Occident, et nous verrons bientôt saint Ambroise avoir de nouvelles

luttes à soutenir. Mais nous devons parler maintenant d'une autre victoire qu'il remporta la même année, non plus sur des chrétiens dissidents, mais sur les païens, ces vieux ennemis du christianisme, qui à cette époque étaient encore bien plus nombreux et bien plus puissants dans l'empire qu'on ne serait porté à le croire. En effet, bien que les chrétiens eussent reçu de Constantin et de ses successeurs de grands priviléges, et que les empereurs depuis plus de cinquante ans ne prissent plus de part au culte des idoles, le paganisme à la fin du quatrième siècle prétendait être encore la religion de l'État. Les rites païens s'appelaient les rites nationaux. Les pontifes sacrifiaient non pas au nom d'une secte, mais au nom de tout le genre humain. Saint Ambroise ne voulut pas qu'un pareil scandale se prolongeât plus longtemps, il comprenait que le moment était venu d'attaquer vigoureusement les restes de ces vieilles superstitions, et profitant de l'influence qu'il avait acquise sur l'esprit du jeune empereur, il le détermina à frapper un coup décisif. En 382, Gratien donna l'ordre d'enlever du lieu où le sénat tenait ses séances l'autel et la statue de la Victoire, et en même temps il rendit un décret par lequel tous les biens

qui appartenaient aux temples, et dont les revenus servaient à l'entretien des pontifes et aux frais des sacrifices, étaient réunis aux domaines de l'État. Par le même décret les vestales furent dépouillées de tous leurs priviléges, et l'empereur ne laissa au sacerdoce que la faculté de recevoir des legs particuliers. De tous ces actes le plus important, celui qui dut retentir d'un bout de l'empire romain à l'autre, ce fut la destruction de l'autel de la Victoire. Pour bien en comprendre la gravité, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails.

Il existait à Rome, dans la *Curia Julia*, lieu des séances du sénat, un autel dédié à la Victoire et surmonté par la statue de cette divinité, qui était regardée comme la protectrice spéciale de l'empire romain, *custos imperii virgo*. Elle avait été autrefois enlevée aux Tarentins, et décorée par Auguste à son retour d'Égypte des ornements les plus précieux. Au commencement de chaque séance les sénateurs brûlaient quelques grains d'encens aux pieds de la déesse et prêtaient devant elle serment de fidélité à l'empereur. Cette statue, enlevée une première fois en 357 sous le règne de Constance, avait été solennellement rétablie par Julien l'Apostat; et les successeurs de ce prince,

bien que professant tous le christianisme, n'avaient pas osé prendre sur eux de détruire un symbole révéré par la majorité du corps le plus illustre de l'empire. Cependant le nombre des sénateurs chrétiens, s'augmentant de jour en jour, était déjà considérable, et l'on comprend tout ce qu'il leur en coûtait d'être forcés d'assister chaque jour aux cérémonies d'un culte que leur conscience réprouvait. Saint Ambroise entendit leurs justes plaintes, et il obtint de Gratien, comme nous l'avons déjà dit, l'ordre d'enlever de la curie l'autel et la statue de la Victoire ; cette concession faite à la minorité chrétienne avait une immense portée, car elle ôtait en même temps au sénat son caractère d'institution païenne, et il semblait même que le corps tout entier passait sous les drapeaux du christianisme. Le décret de Gratien fut donc comme un coup de foudre pour les partisans de l'ancien culte. Les sénateurs païens se répandirent en clameurs ; l'un des plus illustres, Prétextat, se plaignit hautement et décida ses collègues à envoyer une députation à l'empereur, afin de solliciter non-seulement le rétablissement de l'autel de la Victoire, mais aussi la restitution des biens et des priviléges enlevés aux pontifes. Les sénateurs

chrétiens se réunirent de leur côté et déclarèrent que si leurs collègues étaient écoutés ils s'abstiendraient désormais de reparaître dans le sénat. Le pape Damase fit passer cette protestation à saint Ambroise, qui la remit à l'empereur, et lorsque la députation, conduite par l'éloquent Symmaque, se présenta pour haranguer Gratien, on lui refusa l'entrée du palais en lui déclarant nettement qu'elle ne représentait pas le sénat. Humiliée de ce refus, la députation n'insista pas davantage et revint à Rome.

Malgré ce grave échec, les païens ne se tinrent pas pour complétement battus. On sait que dans l'ancien empire romain le pouvoir religieux avait toujours été réuni au pouvoir civil, et que le souverain pontificat était regardé comme la prérogative la plus importante des empereurs. Depuis cinquante ans les empereurs chrétiens reculaient devant l'idée de rompre cette alliance; ni Constantin ni aucun de ses successeurs n'avaient osé déposer les insignes de la puissance religieuse. Les païens pensèrent donc que Gratien serait forcé de se conformer à l'usage, et le collége des grands prêtres alla le trouver dans les Gaules pour lui présenter la robe de souverain pontife. Gratien la

refusa, en disant qu'un tel ornement ne convenait pas à un empereur chrétien. C'était porter au paganisme le coup le plus terrible, mais c'était en même temps soulever des tempêtes. Gratien ne devait pas survivre au témoignage éclatant qu'il venait de donner de sa foi. Maxime, l'un de ses généraux, suscité et soutenu par le parti païen, se révolte et prend la pourpre dans les Gaules. Trahi par ses soldats et forcé de prendre la fuite, Gratien arrive jusqu'aux portes de Lyon, mais il tombe entre les mains des partisans de son ennemi, qui, après s'être joués de lui pendant quelques jours, finissent par le massacrer. Cette catastrophe arriva le 25 août de l'année 383.

VII. La mort de Gratien fut pour saint Ambroise un grand sujet de douleur, car non-seulement il portait au jeune empereur une affection toute paternelle, mais de plus il était facile de prévoir combien cette mort pouvait être funeste à l'Église. Dans cette circonstance difficile, la conduite du saint évêque fut admirable d'énergie, de sagesse et de dévouement. Oubliant tous les justes griefs qu'il avait contre l'impératrice Justine, et persuadé qu'en qualité d'évêque il devait avant tout

prendre en main la cause du pupille, il se chargea sans hésiter de la périlleuse mission d'aller comme ambassadeur de Valentinien II au-devant du tyran Maxime, pour l'empêcher, s'il était possible, de pénétrer en Italie. Saint Ambroise entama cette négociation par un acte d'humanité et de bonne politique. Marcellinus, frère de Maxime, se trouvait alors à Milan, où il s'était rendu avant la révolte de son frère pour fomenter des intrigues en Italie. Il restait donc entre les mains de Valentinien comme un otage sur lequel l'empereur, usant de représailles, pouvait venger la mort de son frère assassiné. La question fut agitée dans le conseil. Mais saint Ambroise insista pour que Marcellinus fût renvoyé sain et sauf à son frère, et lui-même, traversant les Alpes, se dirigea vers Trèves, où le nouvel empereur avait fixé sa résidence. Arrivé dans cette ville, il ne put obtenir une audience particulière, et ce fut en plein conseil qu'il se vit obligé de porter la parole. Saint Ambroise nous apprend lui-même, dans la lettre qu'il écrivit à Valentinien pour lui rendre compte du succès de son ambassade, que c'était lui imposer une démarche qui ne convenait pas à sa qualité d'évêque. Toutefois, n'envisageant que l'importance du but qu'il

s'agissait d'atteindre, il se résigna à ce qu'on exigeait de lui; et, dans un discours plein de sagesse et d'habileté, il exposa l'objet de sa mission, qui était de demander la paix à des conditions honorables. Maxime se montra tout disposé à l'accorder, mais il ajouta qu'il était nécessaire que Valentinien vînt en personne lui faire ses propositions, prétendant que le jeune empereur devait le regarder comme un père, et que témoigner la moindre défiance serait lui faire un outrage. — Cette proposition, dont le but évident était de mettre entre les mains de l'usurpateur le frère de celui qu'il venait de faire assassiner, n'était pas acceptable. Mais, pour ne pas rompre la négociation, saint Ambroise se contenta de répondre qu'on ne pouvait exiger d'un enfant et d'une femme de traverver les Alpes au milieu des rigueurs de l'hiver, et que d'ailleurs il n'avait point reçu d'instructions à cet égard. Maxime, sans vouloir s'expliquer davantage, ordonna au prélat d'attendre le retour du comte Victor, qu'il avait lui-même envoyé en ambassade vers Justine et Valentinien. Ambroise, au milieu d'une cour ennemie, mais ayant pour lui Dieu et sa conscience, eut bientôt occasion de donner un nouvel exemple de cette rare énergie

qui distingue son caractère. Il refusa résolûment de communier avec l'usurpateur, et comme Maxime s'en plaignait amèrement : « Vous ne pouvez, lui dit-il, participer à la communion des fidèles qu'après avoir fait pénitence pour le sang que vous avez versé. » — On peut croire que cette conduite si digne du saint évêque eut une grande influence sur la détermination de Maxime. Il congédia saint Ambroise, mais bientôt après il conclut avec Valentinien II un traité par lequel il laissait ce jeune prince paisible possesseur de l'Italie et de quelques autres parties de l'empire d'Occident, se réservant pour lui-même la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, dont il fut reconnu pour empereur légitime.

VIII. Valentinien II continua donc de régner sur l'Italie sous la tutelle de sa mère Justine ou plutôt sous celle de saint Ambroise, dont les services étaient encore trop récents pour être oubliés. Cependant, cédant à l'influence de sa mère, le jeune empereur crut devoir inaugurer son règne en faisant quelques concessions au parti païen, qu'il redoutait à juste titre comme ayant été l'une des principales causes de la ruine de son frère. Il nomma Symma-

que préfet de Rome. Il n'en fallut pas davantage pour que les sénateurs païens reprissent confiance. Espérant d'ailleurs profiter de la division des chrétiens, sûrs de trouver dans les ariens des auxiliaires disposés à les aider contre les catholiques, et comptant à ce titre sur l'appui de l'impératrice mère, ils se décidèrent à la fin de l'an 382 à envoyer vers l'empereur une députation solennelle. Symmaque, en sa qualité de préfet de Rome, fut chargé de porter la parole. Au reste, c'était moins encore les hautes fonctions dont il était revêtu que ses vertus, son éloquence, et surtout le zèle qu'il avait toujours déployé au service des superstitions païennes qui le désignaient naturellement pour cet honneur.

La députation se rendit à Milan où se trouvait la cour impériale. Mais saint Ambroise veillait, et dans une circonstance si importante son habileté et son énergie ne lui firent pas défaut. Par ses conseils l'empereur ordonna à Symmaque de déposer à l'avance le discours dont il devait donner lecture. Ambroise en prit rapidement connaissance, de sorte qu'il fut en mesure de remettre de son côté une réponse au manifeste du paganisme.

Toutes les pièces de ce grand procès sont parvenues jusqu'à nous, et comme je ne sache pas de documents historiques plus importants, puisqu'ils émanent des deux principes qui se disputaient alors l'empire du monde, je crois devoir les rapporter ici malgré leur étendue, d'autant plus que, jusqu'à présent, dans les ouvrages qui traitent de cette grave question, on a toujours omis ou abrégé, soit la requête de Symmaque, soit l'une des deux réponses de saint Ambroise.

Voici d'abord la requête, ou plutôt, pour me servir du terme consacré, la relation de Symmaque. Je me sers de l'excellente traduction donnée par M. le comte Beugnot, dans son *Histoire de la destruction du paganisme.*

TRÈS-ILLUSTRES EMPEREURS,

Aussitôt que votre amplissime sénat vit que les lois avaient dompté le vice et que la gloire des derniers temps était rehaussée par de bons princes, il suivit l'impulsion d'un siècle si heureux, donna cours à sa douleur trop longtemps comprimée, et me chargea une seconde fois de servir d'organe à ses plaintes. Naguère les méchants nous ont fait refuser l'audience du divin prince, parce qu'ils savaient bien que justice serait rendue. Je m'acquitte d'une double mission : comme votre préfet, je défends les intérêts publics ; comme envoyé, je viens ap-

puyer le vœu des citoyens. Il n'y a dans cette situation rien qui doive étonner, car depuis longtemps vos sujets ont cessé de croire que, dans leurs débats, ils pouvaient triompher par l'appui des courtisans. L'amour des peuples, leur respect, leur dévouement valent mieux que la puissance. Qui souffrirait des luttes privées au sein de la République? Le sénat poursuit avec raison ceux qui mettent leur autorité au-dessus de la gloire du prince. Notre sollicitude veille près de Votre Clémence; mais peut-on trouver mauvais que nous défendions les institutions de nos ancêtres, les droits et l'avenir de la patrie aussi vivement que la gloire de notre siècle, qui sera d'autant plus grande que vous ne permettrez rien contre les usages de nos pères?

Nous redemandons l'état religieux qui si longtemps a servi d'appui à la République. Des princes ont appartenu à la fois aux deux religions, aux deux partis : celui qui vint après eux honora les cérémonies nationales; son successeur ne fit rien contre elles. Si la religion des anciens princes n'est plus un bon exemple, que la prudence des derniers en soit un!

Quel homme serait assez l'ami des barbares pour ne point redemander l'autel de la Victoire? Indifférents sur l'avenir, nous dédaignons les présages du malheur. Si l'on néglige la Divinité, que l'on respecte au moins son nom! Votre Éternité doit beaucoup à la Victoire, elle lui devra encore davantage. Ceux qui n'avaient pas connu ses faveurs ont méprisé sa puissance; mais vous, vous ne déserterez pas un patronage que vos triomphes doivent vous faire aimer. Cette divinité a été consacrée par tous les hommes; car personne ne peut cesser d'honorer celle qu'il est si utile d'invoquer.

Si le respect pour la Victoire n'existe plus, au moins devait-on s'abstenir de toucher à l'ornement de la curie. Souffrez, je vous en supplie, que nous puissions léguer à nos successeurs celle que dans notre jeunesse nous avons reçue de nos pères. Le respect de la coutume est une chose grande; ce que fit le divin Constance heureusement dura peu : gardez-vous d'imiter les choses qui ont été promptement révoquées. Nous cherchons l'éternité de Votre Gloire et de Votre Divinité, afin que le siècle futur ne trouve rien à corriger dans ce que vous aurez fait. Où jurerons-nous d'obéir à vos lois et d'exécuter vos ordres? Quelle crainte religieuse retiendra l'homme pervers prêt à rendre un faux témoignage? Dieu est partout; nul refuge pour des perfides : mais, afin de prévenir le crime, la religion est nécessaire.

Cet autel est le dépositaire de la concorde publique, cet autel reçoit la foi des citoyens, et nos sentences n'ont jamais plus d'autorité que quand l'ordre a juré devant lui. Un asile sacrilége va donc être ouvert aux parjures; les illustres princes puniront cet attentat, eux dont l'inviolabilité repose sur un serment public. « Mais, dit-on, le divin Constance en a fait autant. » Imitons tout autre chose dans la conduite de ce prince; assurément il n'aurait pas agi de la sorte si un autre avant lui n'eût déserté le droit chemin. Les fautes des anciens doivent profiter à ceux qui viennent après eux, et l'amélioration naît de la critique d'un exemple antérieur. Le destin voulut qu'un prédécesseur de Votre Clémence n'évitât pas l'injustice en des matières encore nouvelles; une semblable excuse ne serait pas valable pour nous, si nous suivions un exemple réprouvé par nos consciences. Que Votre Éternité choisisse donc dans la vie du même prince des exem-

ples qu'elle pourra s'approprier plus dignement. Il n'enleva aux vierges sacrées aucun de leurs priviléges; il donna les sacerdoces aux nobles, et ne refusa pas aux Romains les sommes nécessaires à la célébration de leurs cérémonies religieuses; il parcourut les régions de la ville éternelle suivi par le sénat satisfait; il considéra avec intérêt les temples, lut les noms des dieux inscrits sur leurs frontons, s'informa de l'origine de ces édifices, loua la piété de leurs fondateurs, et, quoique d'une religion différente, il les conserva à l'empire : à chacun ses coutumes, à chacun ses rites.

L'esprit divin a donné aux villes certains gardiens. Comme en naissant chaque mortel reçoit une âme, de même chaque peuple reçut ses génies protecteurs. Cette chose était utile, et c'est l'utilité qui attache les dieux à l'homme. Puisque toute cause première est enveloppée de nuages, d'où peut-on faire descendre la connaissance des dieux, si ce n'est de la tradition des annales historiques? Si une longue suite d'années fonde l'autorité de la religion, conservons la foi de tant de siècles, suivons nos pères, qui si longtemps ont avec profit suivi les leurs.

Il me semble que Rome est devant vous et qu'elle vous parle en ces termes :

« Excellents princes, pères de la patrie, respectez ma vieillesse : je la dois à une sage religion; respectez-la, afin qu'il me soit permis de suivre mon ancien culte; vous n'aurez point à vous en repentir. Laissez-moi vivre selon mes désirs, car je suis libre. Ce culte a rangé le monde sous mes lois. Ces mystères ont repoussé Annibal de mes murailles, les Gaulois du Capitole. Quoi! je réformerais dans mes vieux jours ce qui naguère m'a sau-

vée! j'examinerais ce qu'il convient d'établir! La réforme de la vieillesse est tardive et insultante. »

Nous demandons la paix pour les dieux de la patrie, pour les dieux indigètes. Il est juste de regarder comme communes à toute la société les choses que chacun honore. Nous sommes éclairés par les mêmes astres, nous avons tous un même ciel, un même monde nous environne. Qu'importe par quels moyens chacun poursuit la recherche de la vérité! On ne parvient pas toujours par un seul chemin à la solution de ce grand mystère. Il appartient aux oisifs de discuter sur de telles choses; en ce moment, nous offrons non le combat mais des prières.

Qu'a produit à votre trésor sacré la révocation des priviléges des vierges Vestales? Ce que des princes très-économes accordaient, on le refuse sous de très-généreux empereurs. L'honneur seul donne quelque prix à cette solde de la chasteté. De même que les bandelettes sont l'ornement de leur tête, ainsi l'exemption des charges publiques est l'insigne du sacerdoce. Elles ne réclament que ce vain mot d'immunités, car la pauvreté les met à l'abri des dépenses, et ceux qui les dépouillent sont les plus empressés à leur payer un tribut de louanges. L'innocence consacrée au salut public est plus respectable quand elle ne reçoit aucune récompense. Purifiez votre trésor de cette augmentation; que, sous de bons princes, il s'accroisse par les dépouilles des ennemis et non par celles des pontifes. Quel profit peut jamais effacer l'injustice? Le malheur des personnes auxquelles on veut ravir d'anciens priviléges est d'autant plus grand que l'avarice n'est point dans nos mœurs. Sous des empereurs qui respectent le bien d'autrui et résistent à la cupidité, nos ennemis cherchent moins à nous

appauvrir qu'à nous insulter. Le fisc retient les biens légués par la volonté des mourants aux vierges et aux pontifes. Je vous en supplie, ô ministres de l'équité! restituez à la religion de votre ville son héritage privé. Les citoyens dictent sans crainte leurs testaments; ils savent que, sous des princes généreux, ce qu'ils ont signé est respecté; que cette félicité du genre humain vous soit précieuse! Ce qui arrive en ce moment commence à inquiéter les mourants. On se demande si la religion des Romains n'est plus placée sous la sauvegarde des droits du peuple. Quel nom donner à cette spoliation qui n'est autorisée par aucune loi et par aucune clause? Les affranchis sont mis en possession des legs qu'on leur a faits, on ne refuse pas aux esclaves les justes avantages provenant des testaments, et de nobles vierges, les ministres des rites divins sont seuls exclus du droit d'hérédité! A quoi sert de vouer au salut public un corps sans tache, de fortifier l'éternité de l'empire par des secours célestes, d'environner de vertus amies vos armes et vos aigles, de faire pour tous les citoyens des vœux efficaces, si l'on ne jouit pas même du droit commun? L'esclavage n'est-il pas préférable? On porte préjudice à la république, car l'ingratitude ne lui a jamais réussi. Ne croyez pas que je défende seulement ici les intérêts de la religion; tous les maux du genre humain ont été enfantés par de semblables attentats. Les lois de nos ancêtres honoraient les vierges Vestales et les pontifes en leur accordant un revenu modique et de justes priviléges; ils en jouirent jusqu'à l'instant où de vils trésoriers détournèrent les aliments destinés à la chasteté sacrée pour les donner à de misérables porteurs de litières! La famine se fit bientôt sentir; une triste récolte vint trahir l'espoir des

provinces. La faute n'en était pas à la terre; nous n'avons rien à reprocher aux astres; ce n'est pas la nielle qui a détruit le blé, ni l'ivraie qui a étouffé les moissons : c'est le sacrilége qui a desséché le sol. Il fallut périr, parce qu'on avait refusé à la religion ce qui lui était dû. Si on trouve un autre exemple d'une semblable calamité, je consens à attribuer ce que nous avons souffert aux vicissitudes des temps. Les vents aggravèrent cette stérilité. Les hommes demandèrent leur nourriture aux arbres des forêts, et la misère conduisit de nouveau les paysans autour des chênes de Dodone. Arriva-t-il jamais rien de pareil du temps de nos ancêtres, où l'honneur public nourrissait les ministres de la religion? Quand l'annone était commune au peuple et aux vierges saintes, vit-on les hommes secouer les chênes ou arracher de la terre les racines des herbes pour pourvoir à leur subsistance? Vit-on la fécondité ordinaire des provinces impuissante à réparer leurs pertes accidentelles? L'aisance des pontifes assurait le produit des terres, car ce qu'on donnait était moins une largesse qu'un préservatif. Peut-on douter que l'on ait toujours donné pour assurer l'abondance universelle ce que nous réclamons en ce moment pour faire cesser la misère publique?

On dira peut-être que l'État ne doit pas solder une religion qui lui est étrangère. Les bons princes n'admettront jamais que les choses attribuées par le public à une classe particulière d'individus puissent jamais appartenir au fisc. La république se compose de tous les citoyens, et ce qui vient d'elle profite à chaque individu. Vous avez pouvoir sur toutes choses, mais vous conservez à chacun le sien, et la justice a plus d'empire sur vous que la licence. Consultez donc votre munificence, et dites si

elle refuse de regarder comme publiques les choses que vous avez transférées à d'autres personnes. Les biens qui ont été donnés une fois à la gloire de Rome cessent d'appartenir aux donateurs, et ce qui dans l'origine était un bienfait devient avec le temps une dette. On cherche à jeter de vaines terreurs dans votre esprit divin lorsqu'on dit que si vous ne cédez pas à l'avidité des ravisseurs, vous serez complices des donateurs. Que Votre Clémence soit favorable aux mystères tutélaires de toutes religions, et particulièrement à ceux que vos ancêtres protégèrent autrefois, qui vous défendent aujourd'hui et que nous révérons.

Nous redemandons cet état religieux qui conserva l'empire dans les mains de votre divin père et procura des héritiers de son sang à cet heureux prince. Du haut de son palais céleste, ce divin vieillard voit couler les larmes des pontifes; il se croit méprisé puisque l'on viole les usages qu'il avait librement conservés. Ne suivez pas l'exemple de votre divin frère; dissimulez un acte que sans doute il ignorait devoir déplaire au sénat. Il restera prouvé que la légation n'a été repoussée que parce qu'on craignait qu'elle ne le mît dans la nécessité de rendre un jugement public.

Le respect des temps passés veut que vous ne balanciez pas à révoquer une loi qui n'est pas digne d'un prince.

Voici maintenant la première réponse de saint Ambroise :

Ambroise, évêque, au très-glorieux prince et très-chrétien empereur Valentinien.

Par la même raison que tous les hommes qui vivent sous la domination de l'empire romain vous doivent service et obéissance, à vous empereurs et princes de la terre, il vous faut à votre tour vous consacrer au service du Dieu tout-puissant et à la défense de la foi. Il n'y a de salut pour vous que si chacun de vos sujets adore en toute vérité le vrai Dieu, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens, qui régit tout l'univers, celui-là seul étant le vrai Dieu, qu'il faut adorer du fond du cœur; car l'Écriture le dit: *les dieux des gentils sont des démons.*

En conséquence, quiconque sert le vrai Dieu, quiconque le reçoit dans son cœur pour l'adorer d'une affection profonde, repousse la dissimulation et la feinte et s'applique à lui donner toute sa foi et tout son dévouement. Si on n'a pas ce bonheur, il ne faut au moins, en aucune manière, donner son consentement au culte des idoles et aux rites profanes des cérémonies païennes; car personne ne saurait tromper Dieu qui voit clairement au plus profond des cœurs.

Ainsi donc, très-chrétien empereur, puisque non-seulement vous devez rendre à Dieu l'hommage personnel de votre foi, mais qu'il vous appartient de veiller avec dévouement à l'hommage public de la foi qui lui est due par tous, je m'étonne de ce que certaines gens aient pu concevoir l'espérance de vous voir relever les autels des faux dieux et fournir aux frais des sacrifices profanes; car tous ces revenus ayant été depuis longtemps adjugés au fisc ou à la cassette impériale, vous

paraîtrez bien moins faire une restitution qu'un d
vos propres deniers.

Ils osent se plaindre de ce qu'ils ont perdu, ces m
hommes qui n'ont jamais épargné notre sang et qui
renversé nos églises! Ils vous demandent de leur con
rer des priviléges, eux qui naguère obtenaient de Juli
une loi pour nous ôter un droit commun à tous, cel
de parler et d'enseigner! Ces priviléges qu'ils réclamen
ont été pour les chrétiens un sujet de déception; ils ont
été comme des filets où plusieurs se sont laissé prendre,
les uns par imprudence, les autres pour éviter le fardeau des charges publiques: car on ne rencontre pas toujours des hommes forts, et, même sous des empereurs chrétiens, il y a eu des chutes nombreuses.

Si ces priviléges existaient encore, votre autorité devrait les faire disparaître; mais puisque plusieurs de vos prédécesseurs les ont abolis sur la surface de presque toute la terre, et qu'à Rome même le frère de Votre Clémence, l'empereur Gratien, d'auguste mémoire, obéissant à sa conscience, les a révoqués par un rescrit public, gardez-vous, je vous en supplie, de renverser ce qui a été salutairement établi et d'annuler les décrets de votre frère. Personne ne songe à attaquer les lois qu'il a promulguées pour régler les affaires civiles, et l'on oserait fouler aux pieds une ordonnance faite en faveur de la religion!

Il ne faut pas que votre jeunesse se laisse abuser. Si c'est un païen qui vous fait la demande, il ne doit pas enchaîner votre esprit dans les liens de sa superstition; son propre zèle doit au contraire vous servir d'enseignement et vous apprendre comment vous devez défendre la vraie foi, puisqu'il met, lui, tant d'ardeur à défendre

de vains simulacres. J'approuve fort qu'on ait toute sorte de déférence pour le mérite des hommes illustres, mais une chose certaine c'est que Dieu doit passer avant tout.

Quand il s'agit de prendre conseil sur une affaire de guerre, il faut s'adresser à un homme expérimenté dans les combats et suivre ses avis. Quand il s'agit de religion, il faut ne consulter que Dieu. On ne fait injure à personne lorsqu'on lui préfère Dieu tout-puissant. Chacun a sa croyance. Vous ne forcez personne d'embrasser malgré lui un culte dont il ne veut pas. Qu'il vous soit donc permis, à vous empereur, de jouir de la même liberté, et que chacun souffre patiemment de ne point imposer de force à l'empereur ce qu'il trouverait mauvais que l'empereur voulût obtenir de lui par violence. Les païens eux-mêmes regardent d'un mauvais œil celui qui trahit la cause dont il est chargé, parce que chacun doit défendre avec persévérance ce qu'il a dans le cœur et garder ses convictions.

Que si quelqu'un portant le nom de chrétien prétend qu'il faille faire la concession qui vous est demandée, il ne faut pas vous laisser surprendre par de fausses paroles ni tromper par un vain nom. Quiconque donne un pareil conseil, quiconque l'exécute est voué au culte des idoles. Le sacrifice d'un seul est préférable à la chute de tous. Ici tout le sénat chrétien est mis en péril.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, un empereur païen élevait un autel aux idoles, s'il forçait les chrétiens à s'assembler autour et à se mêler aux sacrifices; s'il se plaisait à faire courir aux fidèles le risque de se remplir la bouche et le gosier des cendres de l'autel, de la flamme du sacrifice et de la fumée du tombeau; si on rendait la jus-

tice dans la curie après avoir exigé des sénateurs un serment devant cet autel; si toutes ces choses se passaient dans un sénat composé en majorité de chrétiens, un sénateur chrétien n'aurait-il pas le droit de se croire persécuté, puisqu'il serait forcé de venir au sénat sous des conditions telles qu'elles peuvent être regardées comme injurieuses pour lui? Comment donc admettre que sous votre règne des chrétiens pourront se voir forcés à prêter serment devant un simulacre? Qu'est-ce donc que prêter serment, sinon confesser la puissance divine de celui que l'on prend pour garant de sa foi? Vous êtes empereur, et voilà ce que l'on demande, ce que l'on sollicite de vous, c'est que vous donniez des ordres pour relever un autel des faux dieux et fournir aux frais des sacrifices profanes!

Mais rendre un tel décret, ce serait commettre un sacrilége; gardez-vous donc bien, je vous en conjure, de permettre ou d'ordonner rien de semblable, gardez-vous de signer un pareil rescrit. Pontife de Jésus-Christ, je m'adresse à votre foi, et tous les autres évêques se présenteraient avec moi devant vous, si la nouvelle qui s'est répandue tout d'un coup n'eût paru impossible, si on avait pu croire qu'une telle requête émanée du sénat eût été proposée à votre conseil. Mais à Dieu ne plaise que le sénat ait fait une pareille demande; ce sont quelques sénateurs païens qui ont usurpé le nom de tous. Il y a environ deux ans, lorsqu'ils tentèrent de faire la même demande, le saint évêque de Rome Damase, appelé à cette charge par le choix de Dieu, me fit parvenir l'acte par lequel les sénateurs chrétiens, en nombre considérable, protestaient qu'ils n'avaient rien demandé de semblable et repoussaient toute participation à la démarche

des sénateurs païens, qu'ils déclaraient faite sans leur aveu. Ils protestèrent en même temps, en public et en particulier, que si les païens obtenaient le décret qu'ils sollicitaient, eux-mêmes cesseraient de paraître au sénat. J'adressai au frère de Votre Clémence, l'empereur Gratien, cette protestation, de laquelle il résultait que les députés n'avaient point reçu du sénat mission de réclamer en faveur du culte païen.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi les sénateurs chrétiens ne se sont-ils pas prononcés dans le sénat lorsque la question y fut agitée? C'était suffisamment exprimer leur volonté que de ne pas intervenir, c'était parler assez que de parler devant l'empereur. Comment s'étonner de voir les païens opprimer à Rome la liberté des suffrages, quand ils osent attenter à votre propre liberté en voulant vous forcer à donner des ordres contraires à vos convictions?

Plein du souvenir de la mission qui me fut dernièrement confiée, je m'adresse de nouveau à votre foi, je m'adresse à votre cœur pour vous conjurer de ne pas même répondre à la demande des païens, mais surtout de ne pas ajouter à votre réponse le sacrilége d'un rescrit favorable. Il faut en référer au père de Votre Piété, à l'empereur Théodose, que vous avez coutume de consulter dans les affaires les plus importantes. Or il n'y a rien de plus grand que la religion, de plus élevé que la foi.

S'il s'agissait d'une affaire civile, on laisserait à chacune des parties le droit de répondre; la religion est en cause, j'interviens comme évêque. Je vous demande copie de la requête qui vous a été présentée, pour y répondre plus à loisir et pour qu'elle soit discutée mûrement par

l'empereur Théodose. S'il en est autrement, il n'est point d'évêque qui puisse ni le souffrir ni le dissimuler. Vous pourrez venir à l'église, mais il n'y aura point d'évêque pour vous y recevoir, ou bien l'évêque n'y sera que pour vous résister et rejeter vos offrandes.

Que répondrez-vous à l'évêque qui vous dira : « L'Église n'a que faire de vos présents, puisque vous avez orné de vos présents les temples des païens ; l'autel du Christ rejette vos dons parce que vous avez dressé un autel à de fausses divinités ; car ce qui émane de votre parole, de votre main, de votre signature, est votre ouvrage. Le Christ dédaigne et rejette votre hommage, parce que vous l'avez offert aux idoles. Il vous l'a dit lui-même : Vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois. Les vierges du Christ n'ont reçu de vous aucuns priviléges, et on vous en demande pour les prêtresses de Vesta ! Pourquoi vous adressez-vous aux pontifes du vrai Dieu, quand vous leur préférez ceux des païens ? Nous ne voulons point nous charger des fautes d'autrui. »

Que pourrez-vous répondre à ces paroles ? — Que vous avez failli à cause de votre grande jeunesse et par inexpérience. — Mais on est majeur à tout âge devant le Christ ; devant Dieu on est toujours en âge de raison. Il n'y a pas d'enfance pour quiconque a la foi. N'a-t-on pas vu de jeunes enfants confesser le Christ d'une bouche intrépide à la face de leurs bourreaux ?

Que répondrez-vous à votre frère lorsqu'il vous dira : « Je ne me suis pas regardé comme vaincu, puisque je laissais l'empire en vos mains ; je n'ai point regretté la vie, puisque je vous laissais comme mon héritier ; je n'ai point gémi de quitter l'empire, parce que je pensais que mes décrets impériaux, surtout ceux qui touchaient la

vraie religion, me survivraient éternellement. C'étaient là les monuments de ma piété et de mon courage, ma part du butin dans la victoire remportée sur le siècle, les armes enlevées par moi au démon, les dépouilles de l'ennemi du genre humain, et je les offrais à Dieu comme gages d'un triomphe éternel. Qu'est-ce que mon ennemi a pu m'enlever de plus précieux? Vous avez abrogé mes décrets; c'est ce que n'a pas fait l'usurpateur qui a pris les armes contre moi. C'est de votre main que je reçois le coup le plus douloureux, lorsque je vous vois détruire ce que j'avais établi. La meilleure partie de moi-même périt entre vos mains. On n'avait tué que mon corps, maintenant ce qui faisait mon principal mérite est détruit. C'est d'aujourd'hui véritablement que je perds l'empire, et ce qu'il y a de plus pénible, c'est que je le perds par les vôtres et les miens, et que l'on renverse en même temps ce dont me louaient mes ennemis eux-mêmes. Si vous avez acquiescé volontairement aux demandes des païens, vous avez condamné ma foi; si vous avez cédé malgré vous, vous avez trahi la vôtre. Mais ce qu'il y a toujours de plus pénible pour moi, c'est que c'est par vous que je souffre. »

Et d'ailleurs que répondrez-vous à votre père lorsque, vous abordant avec une douleur encore plus vive, il viendra vous dire : « Vous avez bien mal jugé de moi, ô mon fils! en pensant que j'avais été de connivence avec les païens. J'ignorais complétement qu'il y eût un autel à Rome au milieu de la curie. Je n'ai jamais pu supposer l'existence d'un fait si odieux. Je n'ai jamais su que dans une assemblée composée de chrétiens et de païens, les païens osaient offrir des sacrifices, c'est-à-dire insulter aux chrétiens en leur présence même, et

les forcer d'assister malgré eux à leurs cérémonies sacriléges. Sous mon règne, des crimes divers et en grand nombre ont été commis. J'ai puni tous ceux qui ont été découverts ; si quelque coupable est resté ignoré, est-on en droit de dire que j'ai approuvé ce que personne n'a déféré à mon tribunal? Vous avez bien mal jugé de moi si vous avez pensé que c'est un culte superstitieux et non pas ma foi qui a conservé l'empire. »

Ainsi donc, auguste empereur, si vous pensez qu'en rendant un pareil décret vous faites injure à Dieu d'abord, puis à votre père et à votre frère, je vous conjure de prendre la détermination que vous jugerez la plus profitable pour votre salut auprès de Dieu.

A ne considérer ces deux pièces que sous le rapport du mérite purement littéraire, celle de Symmaque pourra paraître supérieure. Les païens fondaient donc avec raison de grandes espérances sur l'éloquence de leur orateur, et de plus ils avaient dans le consistoire de puissants partisans, Bauton, comte et maître de la milice, qui fut consul en 380, et le comte Rumoridus, qui plus tard parvint également au consulat et qui dès lors était un homme très-considérable. Mais Dieu toucha le cœur de Valentinien; ce jeune prince, doué d'un esprit droit, et qui savait prendre le bon parti toutes les fois qu'il pouvait échapper à l'influence de sa mère, rejeta sans hésiter la requête de Symmaque; son

opinion entraîna celle de tous les conseillers, et nous savons par une lettre de saint Ambroise que les deux comtes Bauton et Rumoridus eux-mêmes souscrivirent à la décision du consistoire. Cette grande affaire se trouvait donc terminée tout à l'honneur du christianisme ; cependant saint Ambroise sentit que sa réponse à Symmaque n'était pas suffisante, et il écrivit sous forme de lettre adressée à l'empereur une réfutation complète des sophismes de l'orateur païen. Dans ce mémoire, qui renferme quelques longueurs, mais aussi de grandes beautés, saint Ambroise combat son adversaire corps à corps, et il sort victorieux de la lutte. Pour que l'on puisse apprécier le mérite de ce document, qui est l'un des écrits les plus importants que nous ait laissés saint Ambroise, nous ne pouvons mieux faire que d'en donner à nos lecteurs une traduction complète et littérale.

Ambroise, évêque, au bienheureux prince et très-clément empereur Valentinien.

Au moment où le très-illustre Symmaque, préfet de Rome, présentait une requête à Votre Clémence pour demander que l'autel de la Victoire fût rétabli à Rome dans le sénat, et lorsque, vous empereur, jeune d'années

mais déjà vieux par la force de votre foi, vous rejetiez la demande des païens, je vous adressai un mémoire composé à la hâte, dans lequel je m'efforçai de réunir tout ce qui me paraissait nécessaire pour guider votre décision, et en même temps je demandai qu'une copie de la relation de Symmaque me fût communiquée.

C'est à cette relation que je viens répondre aujourd'hui, non pas que je doute de votre foi, mais par un sentiment de prévoyance et de précaution, et dans la pensée que cette question sera religieusement examinée par vous. Tout ce que je vous demande, c'est de vous attacher bien moins à l'élégance des paroles qu'à la force des arguments. La langue des lettrés, ainsi que nous l'apprend l'Écriture, est toute dorée. Ils savent par l'artifice des paroles et l'éclat de leur éloquence éblouir et capter les esprits; mais si vous prenez cet or dans vos mains pour le regarder de plus près, vous vous apercevez que l'éclat est tout extérieur et qu'au dedans ce n'est qu'un vil métal. Examinez donc, je vous prie, fouillez à fond la religion des gentils. Ils font résonner de grandes et magnifiques paroles, mais ils défendent des mensonges stériles; ils parlent de Dieu, et ils adorent des statues.

Dans sa relation, le très-illustre préfet de Rome a proposé trois points principaux. Rome, dit-il, réclame son ancien culte; il faut attribuer des revenus aux pontifes et aux vierges de Vesta; enfin, c'est pour avoir retranché ces revenus qu'une famine générale s'en est suivie.

Dans sa première proposition il représente Rome qui vient fondant en larmes redemander les cérémonies de son ancienne religion. « C'est cette religion, dit-elle, qui a repoussé Annibal de mes murailles et les Gaulois

du Capitole. » — Voilà comment, en exaltant le pouvoir de leurs dieux, ils en dévoilent eux-mêmes la faiblesse. Annibal a donc pu insulter pendant longtemps aux dieux des Romains, puisque, vainqueur malgré eux, il parvint jusqu'aux portes de Rome ; et ces dieux qui combattaient en leur faveur n'ont pas pu empêcher leur ville d'être assiégée.

Que dirai-je des Gaulois qui, malgré les débris des phalanges romaines, auraient certainement pénétré jusqu'au sommet du Capitole s'ils n'eussent été trahis par les cris d'une oie effrayée ? Voilà donc quels sont les défenseurs des temples romains ! Où donc était Jupiter, ou bien avait-il pris une oie pour interprète ?

Mais qu'ai-je besoin de nier que leur religion a procuré aux Romains de grands avantages ? — Annibal n'adorait-il pas les mêmes dieux ? Il faut choisir : vainqueurs sous les bannières de Rome, ces dieux étaient nécessairement vaincus sous celles de Carthage, et s'ils faisaient triompher les Carthaginois, ils n'étaient d'aucun secours pour les Romains.

Qu'on cesse donc de nous parler de cette prétendue plainte du peuple romain. Ce ne sont point là les sentiments que Rome vous a chargé d'exprimer ; elle tient un tout autre langage. — « Pourquoi, dit-elle, m'inonder chaque jour du sang de victimes innocentes ? Les trophées de la victoire ne sont pas dans les entrailles des victimes, mais dans le courage des guerriers. C'est par d'autres moyens que j'ai soumis l'univers. Camille avait les armes à la main lorsque, reprenant les drapeaux enlevés du Capitole, il chassait les Gaulois de la roche Tarpéienne. Son courage écrasa ceux que les dieux n'avaient pu éloigner. Parlerai-je d'Attilius qui fit à la pa-

trie le sacrifice de sa vie? Ce n'est pas au milieu des autels du Capitole, mais au milieu des armées d'Annibal que Scipion l'Africain trouva la victoire. Mais pourquoi me rappeler les exemples des anciens? Je hais la religion des Néron. Que dirai-je de ces empereurs qui n'ont occupé le trône que deux mois, de ces règnes aussitôt finis que commencés? Est-ce que les invasions des barbares sont une chose nouvelle? Étaient-ils chrétiens ces deux empereurs [1] dont les règnes offrent l'exemple de misères inouïes, l'un réduit par les barbares à l'état d'esclave, l'autre réduisant l'univers entier au plus abject esclavage, trompés tous deux par de vains présages qui promettaient le succès à leurs armes? Est-ce que l'autel de la Victoire n'existait pas sous leur règne? Je me repens de mes erreurs. Ma chevelure blanche a pris la couleur du sang que j'ai eu le malheur de répandre. Ma vieillesse ne rougit point de se convertir avec toute la terre ; on n'est jamais trop vieux pour apprendre ; c'est une vieillesse méprisable que celle qui ne sait point s'amender. Ce qui recommande les cheveux blancs, ce ne sont point les années, mais les vertus; il n'y a aucune honte à changer pour devenir meilleur. La seule chose que j'eusse de commun avec les barbares, c'était mon ignorance profonde de la Divinité. Tous vos rites religieux ne consistent qu'à répandre avec profusion le sang des bêtes; mais à quoi bon chercher dans les entrailles des victimes l'expression de la volonté divine? Venez et apprenez sur cette terre à servir dans la milice céleste; nous vivons ici, et c'est pour là-haut que nous combattons. Que le Dieu qui m'a créé m'instruise des mystères

[1] Valérien et Gallien.

du siècle, et non pas un homme qui s'ignore lui-même. A qui est-ce que je croirai dans les choses qui regardent Dieu, sinon à Dieu lui-même? Quelle confiance puis-je vous accorder à vous qui, de votre propre aveu, ne savez pas ce que vous adorez? »

Mais, dit-on, il n'est pas possible de pénétrer par une seule voie jusqu'au cœur d'un si profond secret. — Ce que vous ignorez, Dieu nous l'a révélé de sa propre bouche; ce que vous cherchez par de vaines conjectures, la sagesse et la vérité de Dieu nous l'ont fait connaître avec certitude. Nous ne pouvons nous rencontrer sur le même chemin. Vous mettez vos dieux sous la protection des princes de la terre; nous, nous implorons en faveur de ces princes la protection de Jésus-Christ. Vous adorez l'œuvre de vos mains; nous regardons comme un sacrilége d'adorer comme Dieu l'ouvrage sorti de la main des hommes, parce que Dieu ne veut pas qu'on l'adore dans une matière inerte. Mais vos philosophes eux-mêmes se sont raillés de vos prétendues divinités.

Vous niez la divinité de Jésus-Christ parce que vous ne pouvez pas, dites-vous, comprendre sa mort (car vous ne savez pas, ignorants que vous êtes, qu'il n'a souffert la mort que dans sa chair, mais non dans sa divinité, et que sa mort a délivré de la mort tous ceux qui croient en lui). Quelle inconséquence est la vôtre! Vous abreuvez d'outrages les dieux que vous adorez; le culte que vous leur rendez est une insulte continuelle, car vous prenez du bois pour vos dieux et vous le révérez! ô respect outrageant! Vous ne voulez pas admettre que le Christ ait pu mourir, ô entêtement honorable pour lui!

Il faut, dites-vous, relever les anciens autels des dieux, il est nécessaire de rendre aux simulacres leurs orne-

ments. — Que l'on s'adresse pour cela à ceux qui leur rendent un culte superstitieux. Notre empereur est chrétien, il ne connaît d'autre autel que celui du Christ. Un empereur païen a-t-il jamais dressé un autel à Jésus-Christ? En demandant qu'on rétablisse l'ancien culte, les païens montrent par leur exemple combien les empereurs chrétiens doivent avoir de respect et d'attachement pour la religion qu'ils professent eux-mêmes, puisque les païens font tant d'efforts pour conserver leurs vaines superstitions.

Il y a longtemps que nous avons commencé, et maintenant voilà que ceux qui nous ont repoussés marchent sur nos traces. Nous, nous nous glorifions de verser notre sang, et eux ils s'affligent de la perte d'un peu de biens. Nous regardons la mort comme un triomphe, et ils la regardent comme un déshonneur. Jamais ils n'ont tant procuré de gloire aux chrétiens que lorsqu'ils les ont battus de verges, proscrits et traînés aux supplices. La religion a changé en récompense ce que la haine infligeait comme un châtiment. Admirez la grandeur de notre courage; les outrages, les spoliations, les supplices ont accru notre nombre et nos forces. Quant aux païens, il ne leur semble pas que leur culte puisse subsister s'il n'est largement rétribué par l'État.

Vous voulez qu'on rende aux Vestales leurs priviléges. Laissons parler de la sorte ceux qui pensent qu'il ne peut pas y avoir de virginité désintéressée. Qu'elles demandent un salaire celles-là qui n'ont pas assez de leur vertu. Et puis voyez combien les plus magnifiques promesses ont gagné de Vestales! A peine en compte-t-on jusqu'à sept. Voilà ce que produisent de nos jours et les bandelettes révérées, et les robes bordées de pourpre, et les litières

des pontifes toujours escortées par la foule, d'énormes priviléges, des profits immenses, enfin le respect inspiré par la chasteté.

Mais qu'ils ouvrent les yeux de l'esprit et ceux du corps. Qu'ils contemplent cette multitude de filles pleines de pudeur, ce peuple de chastes colombes, cette assemblée prodigieuse de vierges. Il n'est pas besoin que des bandelettes brodées décorent leur tête; un voile grossier suffit quand il est orné par la pudeur. Il faut oublier et non pas embellir les attraits de la beauté. C'est le jeûne qui lui convient, et non la pourpre. Si l'on admet que l'on doive faire des largesses aux vierges, où est le trésor qui pourra payer les vierges chrétiennes? Les seules Vestales, dit-on, auront part à ces faveurs. Et ils ne rougiraient pas, ceux qui sous les empereurs païens revendiquaient tout pour eux-mêmes, de penser que sous des princes chrétiens il ne nous serait pas permis de marcher avec eux sur le pied de l'égalité!

Ils se plaignent de ce que l'État n'entretient pas leurs pontifes. Que de clameurs! Des lois récentes nous interdisent de rien recevoir dans les successions privées. Nous sommes-nous plaints, avons-nous crié à l'injustice? Non, parce que jamais nous ne nous récrions contre le tort qu'on nous fait. Si un prêtre réclame la faveur de ne pas être soumis aux charges curiales, il faut qu'il cède tous ses biens à quelqu'un qui remplira pour lui ses obligations. Que diraient les gentils si leurs prêtres étaient comme les nôtres forcés d'acheter de leurs deniers tout ce qui sert à la célébration des mystères sacrés? s'ils étaient comme les nôtres forcés de s'imposer toutes les privations pour avoir le droit de travailler au bien général? Mais le prêtre chrétien se console de sa pau-

vreté domestique en consacrant ses veilles au salut commun. Car il ne vend pas son ministère; en en remplissant les devoirs, il ne songe qu'à se rendre agréable à Dieu.

Comparons nos positions : vous voulez être exemptés des charges de la curie, lorsque le prêtre chrétien est forcé de les supporter. On peut faire des testaments en faveur des pontifes; nul parmi les profanes n'est exclu de cette faculté, quelle que soit sa condition ou sa prodigalité. Le droit commun est refusé seulement au clerc, à celui qui transmet au ciel les prières de tous et qui remplit une fonction publique. Ce qu'une veuve chrétienne lègue aux pontifes des gentils est valable, ce qu'elle laisse aux ministres du vrai Dieu ne l'est pas. Je dis cela non pour me plaindre, mais au contraire pour que l'on sache de quoi je ne me plains pas; car j'aime mieux que nous ayons moins de richesse et plus de vertu.

On nous répond qu'on n'a point touché à ce qui avait été donné ou laissé à l'Église. Eh! qui donc a jamais pillé les temples comme on a pillé les églises chrétiennes! Si l'on en usait de même envers les païens, ce serait plutôt de justes représailles qu'un acte de violence. On fait retentir bien haut les mots de justice et d'équité. Qu'avait-on fait de ces grands sentiments alors que tout chrétien, sans distinction, était dépouillé de ce qu'il possédait, que l'on nous enviait jusqu'à l'existence, que les morts eux-mêmes n'étaient pas respectés dans l'asile des tombeaux, car la mer a rejeté les corps de ceux que les païens y avaient précipités! C'est un triomphe pour notre foi de les entendre blâmer et répudier la conduite de leurs ancêtres. Mais alors pourquoi revendiquer les privilèges de ceux dont ils condamnent les actes?

Personne n'a contesté la validité des dons faits aux temples et aux aruspices. Si on leur a enlevé des fonds de terre, c'est qu'ils n'usaient point pour la religion de biens qu'ils ne possédaient que comme fondations religieuses. Pourquoi les païens ne font-ils pas de leurs revenus l'usage que nous faisons des nôtres? L'Église chrétienne ne possède rien en propre que sa foi. C'est là tout son avoir. Ce qu'elle possède est le patrimoine des pauvres. Qu'ils comptent, eux, les captifs que leurs temples ont rachetés, les indigents qu'ils ont nourris, les exilés dont ils ont soulagé la misère. On leur a confisqué des fonds de terre, mais on n'a violé aucun droit.

Voilà ce que l'on a fait, et pourtant, s'il fallait les en croire, la famine de l'année dernière serait le châtiment de ce prétendu sacrilége. C'est parce qu'on a fait servir au profit de tous ce qui auparavant n'était employé qu'à procurer à leurs pontifes toutes les commodités de la vie qu'on a vu des hommes tombant de faim, réduits à dépouiller les arbres de leur écorce pour tirer de ce misérable aliment une nourriture insuffisante. C'est pour cela que les habitants de la Chaonie ont été forcés de remplacer par du gland le blé qui leur manquait, de reprendre la nourriture des bêtes, et d'aller chercher au fond des forêts, en secouant les chênes, de chétifs aliments pour satisfaire la faim qui les pressait. Apparemment c'était là un prodige tout nouveau, qu'on n'avait jamais vu lorsque la terre entière était sous le joug de l'idolâtrie. Jamais, auparavant, une mauvaise récolte n'avait trompé l'espoir du laboureur, jamais l'ivraie envahissante n'était venue étouffer les germes d'une belle moisson.

Mais pourquoi les Grecs auraient-ils cru que leurs

chênes rendaient des oracles, si ce n'est parce qu'ils ont reçu comme un présent du ciel les aliments sauvages que ces arbres leur fournissaient? C'était là un bienfait de leurs dieux, ils en étaient convaincus. Qui donc, en effet, adorait les chênes de Dodone, si ce n'est le peuple païen auquel ces arbres révérés fournissaient sa triste nourriture? Alors, comment supposer que les dieux, dans leur colère, aient infligé comme châtiment ce qu'ils avaient coutume, en d'autres temps, d'accorder comme un bienfait?

Où donc serait la justice de ces dieux si, pour punir ceux qui ont refusé de nourrir quelques prêtres, ils envoyaient la famine à tout le genre humain? La rigueur du châtiment serait sans proportion avec la faute. C'était d'ailleurs un moyen bien peu propre à guérir le mal profond d'un monde égaré que de détruire tout d'un coup l'espoir de la plus belle moisson.

Mais d'ailleurs, il y a déjà bien des années que, sur toute la terre, les priviléges des temples ont été supprimés. Et c'est d'hier seulement que les dieux des gentils se sont avisés de venger leurs injures! Si, dernièrement, le Nil s'est dispensé de faire son débordement accoutumé, nul doute que ce ne fût pour venger la querelle des prêtres de Rome, après avoir oublié de venger celle de ses propres prêtres.

Eh bien! soit. Les dieux ont voulu se venger l'année dernière des injures qu'ils avaient reçues. Pourquoi, cette année, sont-ils tombés dans le mépris? Aujourd'hui le peuple des campagnes n'en est plus réduit à se nourrir d'herbes arrachées dans les champs; il n'est plus forcé de recourir aux fruits sauvages et aux chardons pour apaiser sa faim; tout joyeux du succès de ses tra-

vaux, il admire la richesse de ses moissons, et se dédommage dans l'abondance des privations qu'il a supportées. La terre nous a rendu ses fruits avec usure.

Quel est l'homme assez étranger aux choses d'ici-bas pour s'étonner de ces vicissitudes? Et ne savons-nous pas que, même l'année dernière, plusieurs provinces ont fait d'abondantes récoltes? Parlerai-je des Gaules, où les moissons ont été plus riches que de coutume? Les Pannonies ont vendu le blé qu'elles n'avaient point semé. La seconde Rhétie sait ce qu'il lui en a coûté pour avoir été trop fertile : sa stérilité habituelle faisait sa sûreté; l'abondance lui a valu une invasion. Enfin la Ligurie et la Vénétie ont trouvé des ressources dans les fruits de l'automne. La sécheresse désastreuse de l'année dernière n'est point l'effet d'un sacrilége, pas plus que la fertilité qui signale cette année ne peut être attribuée à la foi. Nieront-ils aussi que la vigne n'ait produit une quantité prodigieuse de raisin? Ainsi la terre nous a rendu une pleine moisson, et nous avons le bénéfice d'une vendange plus riche que de coutume.

Il reste encore ce dernier point, et c'est le plus important, à savoir, si vous devez restituer des revenus dont vous auriez tiré de grands avantages. Car, dit-on, que nos dieux vous protégent et qu'il nous soit permis de les adorer. — C'est là, princes très-fidèles, ce que nous ne pouvons tolérer. Ils nous reprochent qu'ils offrent en votre nom des prières à leurs dieux, et sans avoir reçu de vous aucun mandat, ils commettent un horrible sacrilége, prenant votre silence pour un consentement. Qu'ils gardent pour eux leurs protecteurs, qu'ils en attendent des secours s'il est possible à ces dieux de leur en donner; mais si ces dieux sont hors d'état de dé-

fendre ceux qui les honorent, comment peuvent-ils défendre ceux qui ne les honorent pas?

Il faut, dit-on, conserver la religion des ancêtres. — Comme si, par la suite des temps, toute chose ne marchait pas dans la voie du progrès. Le monde lui-même, qui dans l'origine n'avait été qu'un chaos d'éléments informes répandus dans le vide, qu'une masse confuse ensevelie dans l'horreur des ténèbres, n'est-il pas devenu, par la formation distincte du ciel, de la terre et des eaux, cet ensemble admirable que nous avons sous les yeux? La terre, sortie des ténèbres qui l'enveloppaient, se vit avec étonnement éclairée par le soleil qui venait de naître. Le jour ne se fit point tout d'un coup; mais ce fut progressivement que la lumière devint plus brillante et que la chaleur se fit mieux sentir.

La lune elle-même, que les paroles de nos prophètes nous présentent comme l'image de l'Église, nous est d'abord cachée dans sa révolution de chaque mois. Peu à peu son croissant se remplit, et lorsqu'elle se trouve en face du soleil, elle brille de toute la splendeur d'une éclatante lumière.

Dans le principe on ignorait l'art de cultiver la terre; mais après que l'actif laboureur eut commencé à creuser le sillon, après qu'il eut revêtu de vignes les terrains arides, les hommes dépouillèrent leurs mœurs farouches pour goûter les douceurs de la vie domestique.

Le premier temps de l'année est un temps d'enfantement, puis viennent les fleurs, qui tombent pour être remplacées par les fruits.

Nous-mêmes, pendant nos premières années, nous avons tous les sentiments de l'enfance; mais nous changeons avec le temps, et notre esprit se dépouille graduel-

lement des langes qui l'enveloppaient. Qu'ils disent donc que chaque chose devait demeurer telle qu'elle était dans le principe, que le monde devait rester dans les ténèbres, et qu'il leur déplaît que le soleil soit venu répandre partout sa lumière. Or, combien il est plus glorieux d'avoir dissipé les ténèbres de l'esprit que les ténèbres matérielles, d'avoir fait briller aux yeux des hommes la lumière de la foi plus encore que celle du soleil! Le premier âge du monde, comme de toute chose, a été marqué de faiblesse; à cette faiblesse a succédé la maturité vénérable de la foi. Que ceux qui le désapprouvent disent aussi que la moisson vient trop tard, qu'ils accusent la vigne de donner ses raisins dans une saison avancée, qu'ils fassent un crime à l'olivier de donner les derniers fruits de l'automne.

Notre moisson, à nous, c'est la foi que nous répandons dans les esprits. Cette foi, au commencement du monde, ne florissait que dans un petit nombre de saints, maintenant elle s'est répandue sur tous les peuples. C'était afin que tous les hommes pussent reconnaître que la foi de Jésus-Christ ne s'est pas établie lorsque les esprits n'étaient encore que grossiers et dépourvus de lumières (car on ne remporte point de victoire si l'on n'a pas d'adversaires à combattre), mais que cette foi a triomphé des croyances qui avaient régné jusqu'alors, par la raison que ce qui est vrai doit l'emporter sur ce qui ne l'est pas.

Si les Romains étaient si attachés à leurs anciens usages, pourquoi ont-ils successivement admis tous ceux des étrangers? Je passe sous silence la terre couverte d'or et les cabanes des bergers toutes brillantes de richesses que leurs ancêtres auraient rejetées. Mais, pour

ne m'occuper que de ce qui fait le sujet de la querelle, pourquoi ont-ils reçu les idoles de toutes les villes qu'ils ont prises? pourquoi ont-ils adopté comme à l'envi tous les dieux vaincus par eux, et en même temps toutes les superstitions des cultes étrangers? Pour citer des exemples, qui leur a enseigné que Cybèle lavait ses chars dans les eaux de l'Almon? D'où leur sont venus les devins de Phrygie et les divinités de cette perfide Carthage, toujours si funestes aux Romains? Cette déesse que les Africains nomment Céleste, les Perses Mithra, la plupart Vénus, ils l'adorent sous divers noms, quoique ce soit pour eux la même divinité. C'est ainsi qu'ils ont déifié la Victoire, tandis que la victoire est une faveur et non une puissance, un don que l'on acquiert par la force des armées bien plus que par celle de la religion. Grande déesse, en effet, que celle que l'on range de son parti par la multitude des combattants et l'heureux succès des batailles!

On demande que sa statue et son autel soient rétablis dans le sénat, c'est-à-dire dans un lieu où s'assemblent un grand nombre de chrétiens. Il y a des autels dans tous les temples, il n'en manque pas dans le temple de la Victoire. Les païens se sont plu à les multiplier, et ils ont en tous lieux où célébrer leurs sacrifices. Pourquoi donc réclamer encore un nouvel autel, si ce n'est pour insulter à la foi chrétienne? — Que les chrétiens, dit Symmaque, reçoivent, bon gré, mal gré, dans les yeux la fumée des sacrifices, dans leurs oreilles le bruit de nos instruments, dans leur gosier la cendre des victimes, dans leurs narines l'encens que l'on brûle sur l'autel, et qu'ils ne puissent, même en détournant la tête, se garantir des étincelles du foyer. Le paganisme n'a pas

assez de ses bains, de ses portiques, de ses places publiques envahies par les idoles; il faut encore que dans une assemblée où tout est commun la condition de tous les membres de cette assemblée ne soit pas la même. La portion des sénateurs qui professe la vraie foi se verra enchaînée, sans pouvoir s'en défendre, à des invocations et à des serments impies : s'ils protestent, ils passent pour rebelles; s'ils se taisent, ils approuvent le sacrilége.

Mais où donc, dit Symmaque, prêtera-t-on serment d'obéissance aux lois et aux édits de la puissance impériale? — Ainsi votre volonté, qui se formule par les lois, aura besoin d'être sanctionnée par des cérémonies païennes; ainsi ces cérémonies lui seront indispensables pour garantir notre fidélité! C'est violenter dans leur conscience non-seulement les sénateurs présents, mais même ceux qui croiront devoir s'abstenir; et ce qui est encore plus grave, Empereurs, c'est vous faire violence à vous-mêmes : et si vous employez votre autorité, vous vous rendez complices de cette violence. L'empereur Constance, de glorieuse mémoire, avant même d'être initié à nos saints mystères, a pensé que le seul aspect de cet autel de la Victoire serait une souillure pour lui. Il le fit enlever et ne le replaça point. S'il ne fit pas une loi à cette occasion, au moins cette mesure est un fait d'une grande autorité.

Qu'on ne se fasse pas illusion, on n'est pas absous par l'absence, car celui qui assiste d'esprit aux actes d'une assemblée est plus présent et a plus d'influence que celui qui approuve des yeux. Vous êtes les présidents du sénat, c'est par vous et pour vous qu'il se réunit : c'est à vous et non pas aux dieux des païens qu'il engage sa

conscience. Il vous préfère à ses propres enfants, mais non pas à sa foi. Voilà l'amour que les souverains doivent souhaiter de la part de leurs sujets, voilà le sentiment qu'ils doivent plus estimer que leur empire : c'est que la foi, qui est la sauvegarde de l'empire, n'ait jamais rien à craindre.

Mais on m'objectera peut-être le sort infortuné d'un prince rempli de foi et de piété[1]. — Comme si le mérite de la vertu devait être estimé sur l'inconstance et la caducité des choses de la vie présente ! Quel est l'homme sensé qui ne sache que les affaires humaines roulent comme dans un cercle où elles passent par des changements continuels et subissent toutes sortes de vicissitudes ?

Les anciens temples des Romains ont-ils jamais vu un homme plus heureux que Pompée ? Et cependant, après avoir rempli l'univers de sa gloire et triomphé trois fois, vaincu dans une seule bataille, fugitif, proscrit dans tout l'empire, il est allé mourir à Canope de la main d'un eunuque.

Quel prince a été plus puissant que Cyrus, roi des Perses et maître de tout l'Orient ? Et cependant, après avoir dompté ses plus terribles adversaires et pardonné aux vaincus, il périt misérablement par les armes d'une femme. Lui qui avait traité avec honneur même ses prisonniers, il devint le jouet d'une femme ; et, pour comble d'insulte, sa tête tranchée fut renfermée dans une outre pleine de sang, pour qu'elle pût, disait-on, s'y abreuver à l'aise. Tant il est vrai que, dans le cours de cette vie, les événements se succèdent les uns aux autres avec une

[1] Gratien assassiné par Maxime.

continuelle variété, et qu'on ne peut jamais compter sur le même succès.

Où trouver un homme plus adonné aux sacrifices qu'Hamilcar, général des Carthaginois? Occupé durant le temps du combat à offrir un sacrifice au milieu de ses troupes, et voyant le sort des armes tourner contre lui, il se précipita sur le bûcher qu'il avait allumé, pour éteindre par le poids de son corps ce feu sacré qui ne lui avait été d'aucun secours.

Parlerai-je de Julien qui, dans sa folle crédulité, trompé par les promesses des aruspices, détruisit lui-même ses moyens de retraite? Quant à nous, nos promesses n'ont jamais trompé personne.

J'ai répondu à ceux qui m'ont attaqué comme si j'étais insensible à leurs attaques. Mon but a été de réfuter leur relation, et non pas d'exposer leurs croyances superstitieuses. Cette relation, illustres empereurs, doit vous mettre encore plus sur vos gardes; car après vous avoir montré que parmi vos prédécesseurs les plus anciens ont suivi le culte de leurs ancêtres, et que les autres ne l'ont point aboli, Symmaque ajoute: « Si la piété des premiers ne vous sert d'exemple, au moins imitez la tolérance des derniers. » — C'est vous montrer clairement que vous devez à votre foi de ne pas suivre l'idolâtrie des païens, et à vos sentiments de famille de ne pas abroger les édits de votre frère. En effet, si dans l'intérêt de leur parti ils vantent la tolérance des princes qui, professant le christianisme, n'ont point révoqué les ordonnances des empereurs païens, combien plus ne devez-vous pas avoir de déférence pour votre frère! Il faudrait dissimuler et ne pas déroger à ses statuts, lors même qu'il eût rendu quelque loi que vous ne pourriez approu-

ver; mais loin de là, vous n'avez qu'à maintenir ce que vous devez à sa mémoire et ce qui est d'accord avec votre foi.

IX. Le paganisme était donc définitivement vaincu; ce grand événement remplit de joie toute la chrétienté, et partout on célébra le triomphe de saint Ambroise. Mais bientôt le saint évêque eut de nouvelles luttes à soutenir, luttes intestines et qui eussent lassé tout autre que lui. — La reconnaissance est un sentiment rare et noble dont les âmes vaines ne sont guère capables. L'impératrice Justine, obligée de s'humilier devant saint Ambroise toutes les fois que la nécessité la forçait de recourir à ses bons offices, s'empressait, aussitôt que le péril était passé, d'oublier tous les services qu'elle avait reçus, et recommençait immédiatement la lutte en faveur de l'arianisme, ou plutôt la persécution contre saint Ambroise. Justine n'était pas comme ces femmes capricieuses que décrit Tertullien, qui ne veulent qu'un instant ce qu'elles désirent avec le plus d'ardeur. Cette fière impératrice avait de la ténacité dans ses passions, et elle mit autant de persévérance pour faire triompher l'hérésie que saint Ambroise en mit à la combattre. Il est curieux de suivre dans ses détails cette lutte

où l'on voit la ruse, la politique, la violence, en un mot toutes les ressources de la puissance impériale venir se briser contre la fermeté d'un seul homme. — Les ariens s'étaient donné pour évêque un certain Mercurinus, Scythe de nation, qui avait pris, avec le titre d'évêque, le nom d'Auxence si cher aux ariens. Ce nouvel Auxence était un homme bavard, mais sans talent, et bien peu digne de lutter contre saint Ambroise. Malgré ses fréquentes prédications, il ne faisait à Milan aucun prosélyte, et tout son troupeau se réduisait à un petit nombre de Goths et à quelques officiers de la cour impériale. Il n'avait d'autre église que l'appartement ou le chariot de Justine qu'il accompagnait dans ses voyages. Cette princesse résolut de l'établir dans une des églises de Milan, et elle fit choix de la basilique Porcienne, qui était alors située hors des murs de la ville. Comme elle s'attendait à une grande résistance de la part de saint Ambroise, elle prit ses mesures en conséquence, et profitant de l'empire absolu qu'elle exerçait sur l'esprit de son fils, ce fut lui qu'elle mit en avant pour parvenir à son but. Le jeune empereur manda saint Ambroise au palais, et, conformément à la leçon dictée par sa mère, il employa d'abord la douceur

pour l'engager à céder la basilique. Sur le refus du saint évêque, il voulut parler en maître et recourir à la menace. Ambroise resta inébranlable; le peuple étant venu en foule entourer le palais et réclamer son pasteur, la cour intimidée promit à l'évêque de ne rien entreprendre sur la basilique, et le congédia en le chargeant de ramener le calme dans les esprits. Mais Justine n'était pas femme à se contenter d'une première tentative; après avoir fait des efforts inutiles pour tourner l'esprit du peuple contre saint Ambroise, après avoir vainement essayé de le faire enlever et emmener en exil par un de ses affidés, elle eut de nouveau recours à l'empereur, qui envoya demander à l'évêque une autre basilique nommée la neuve, plus grande que la première et située dans l'intérieur de la ville. Ambroise répondit qu'il n'était permis ni à l'évêque de donner une église, ni à l'empereur de la recevoir. « Vous n'avez pas le droit, disait-il, d'enlever à un particulier sa maison, comment donc oseriez-vous vous emparer de la maison de Jésus-Christ? » — Et comme les courtisans lui soutenaient que tout était permis à l'empereur, et qu'il était maître de toute chose : — « Dieu, leur répondit le saint évêque, est au-

dessus de l'empereur, et l'empereur ne saurait empiéter sur ses droits. » — Le lendemain, au moment où saint Ambroise était dans son église entouré de toute la foule du peuple, Néotérius, préfet du prétoire, vint lui proposer une sorte de transaction. Il déclara que si les catholiques consentaient à céder la basilique Porcienne, l'empereur daignerait s'en contenter. Cette proposition fut rejetée par saint Ambroise et par toute l'assemblée d'une voix unanime, et le préfet obligé de se retirer. Mais les esprits étaient restés dans la plus grande agitation, et le lendemain, qui se trouvait le dimanche des Rameaux, 6 d'avril, les ariens s'étant installés dans la basilique Porcienne, une véritable sédition éclata dans Milan. Le peuple se porta en foule sur l'église, en chassa les ariens, se saisit de leurs prêtres, et, sans l'influence que saint Ambroise exerçait sur les Milanais, sans les efforts qu'il fit pour les apaiser, le sang eût coulé très-certainement. Ambroise parvint à calmer l'orage; mais il persista à ne point céder la basilique Porcienne, qui resta aux mains des catholiques. Deux jours se passèrent sans nouvelles entreprises de la part de la cour. Le peuple vit en quelque sorte avec indifférence les nombreuses ar-

restations qui furent faites au nom de l'empereur; et les marchands, condamnés à une amende considérable, déclarèrent qu'ils étaient tout prêts à en payer le double si on voulait garantir leurs églises contre les usurpations des ariens. Cependant saint Ambroise sentait bien que la lutte n'était pas terminée; il comprenait que toute la colère de Justine allait se tourner contre lui, et il faisait toutes ses dispositions non pour résister, mais pour se soumettre aux mesures qui pourraient être prises contre lui personnellement. Au milieu de tant de tribulations, il n'avait pas cessé un seul instant de vaquer aux fonctions de son saint ministère. On était arrivé au mercredi saint, et il célébrait la messe dans l'ancienne basilique, lorsqu'on vint l'avertir que les soldats avaient pris possession de la basilique neuve. Saint Ambroise n'interrompit point le saint sacrifice; mais, voyant le moment critique arrivé, il usa à son tour de toute son énergie et fit déclarer aux soldats que s'ils ne se retiraient à l'instant, il allait les séparer de la communion des fidèles. Tous ces soldats étaient catholiques; d'ailleurs l'esprit populaire exerçait sur eux son irrésistible influence : ils abandonnèrent leurs armes pour se mêler au peuple et venir en foule

dans l'église où se tenait saint Ambroise. La situation devenait difficile pour la cour, et si l'évêque de Milan eût été capable, comme les courtisans l'en accusaient, d'aspirer à la tyrannie, il avait là une belle occasion de faire payer bien cher à Justine et à son fils leur coupable entreprise. Mais un pareil projet était bien loin de la pensée du saint évêque; il n'usa de sa toute-puissante influence que pour maintenir la manifestation dans de justes limites. On ne proférait point de menaces, mais de toutes parts on s'adressait à l'empereur comme s'il eût été présent : « Prince, disait-on, nous n'employons envers vous que les prières, nous n'avons pas la témérité de combattre contre vous; mais aussi nous ne craignons pas la mort. Écoutez nos supplications; c'est la religion attaquée qui vous parle par notre bouche! » — Justine comprit enfin que, devant un sentiment aussi unanime et dans l'état où se trouvaient les esprits, il lui fallait céder. L'empereur donna dès le lendemain l'ordre aux troupes de quitter la basilique neuve; les ariens cessèrent de se montrer, et le calme fut rétabli dans Milan. Mais Justine ne renonça point à l'exécution de ses projets; elle ne fit que renfermer son ressentiment dans son cœur pour lui donner un

libre cours dans une occasion plus favorable, et en effet, quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'elle recommençait de nouveau la lutte contre saint Ambroise. Le 23 janvier de l'année 386, elle obtint de son fils la promulgation d'une loi qui avait été préparée par Auxence lui-même. Par cette loi, l'empereur, adoptant la profession de foi du concile de Rimini, permettait aux ariens de s'assembler et défendait sous peine de mort aux catholiques de les troubler dans l'exercice de leur culte; il était même interdit de présenter contre eux aucune requête. Cette loi, que saint Ambroise appelle une loi de sang, constituait le triomphe de l'arianisme, et elle répandit parmi les catholiques la plus profonde consternation.

Cependant les fêtes de Pâques approchaient, et pour célébrer avec pompe cette solennité les ariens avaient besoin d'une église. L'empereur somma de nouveau saint Ambroise de livrer la basilique Porcienne. Mais l'évêque de Milan persista dans son refus. « Naboth n'a pas voulu donner l'héritage de ses pères, dit-il, et moi je donnerais le patrimoine de Jésus-Christ! A Dieu ne plaise que je livre la moindre parcelle de l'héritage qui m'a été transmis intact par mes saints prédécesseurs! » —

L'empereur, irrité de cette opiniâtreté, envoya un ordre d'exil à saint Ambroise. Mais partir c'était évidemment livrer la basilique aux ariens; Ambroise n'hésita pas un seul instant : forcé de choisir entre deux maîtres, il refusa nettement d'obtempérer aux ordres du seigneur temporel pour rester fidèle à son divin maître, résolu à mourir, s'il le fallait, plutôt que de voir le sanctuaire souillé par l'hérésie. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits il resta prosterné au pied des autels, n'ayant d'autres soucis que d'apaiser par des paroles de paix la foule du peuple qui remplissait l'église, et qui, par ses larmes et ses gémissements, témoignait hautement sa volonté de partager le sort de son évêque. Valentinien fit encore quelques tentatives pour arracher par la force le consentement de saint Ambroise. Cependant il n'osa pas user de la dernière violence, et pour parvenir à vaincre par une voie détournée la résistance passive du saint évêque, il lui envoya l'ordre de se rendre au palais afin de plaider en sa présence sa cause contre Auxence, se réservant de décider la contestation en dernier ressort, après avoir entendu les deux parties. Dans une circonstance aussi grave, Ambroise crut devoir consulter son clergé ainsi

que plusieurs évêques catholiques qui se trouvaient alors à Milan. Leur avis, conforme au sien, fut unanime : c'est qu'un évêque ne devait point discuter sur des matières de foi devant des juges laïques, et qu'un concile était seul compétent pour en connaître. Saint Ambroise offrit donc de porter cette cause devant un concile, ce que l'évêque arien se garda bien d'accepter. Ce fut alors que Justine, ne trouvant plus de ressources ni dans ses menaces ni dans ses artifices, conçut le dessein de faire assassiner saint Ambroise. Elle s'occupait de cette affreuse pensée lorsque les miracles qui s'opérèrent lors de la découverte des corps de saint Gervais et de saint Protais l'effrayèrent sans la changer. Les ariens essayèrent vainement de tourner en ridicule des prodiges que le peuple attribuait à la sainteté de l'évêque aussi bien qu'aux mérites des deux martyrs. L'impératrice n'osa pas lutter plus longtemps contre saint Ambroise, et elle le laissa en possession de toutes les églises de Milan.

X. Ce fut un beau triomphe pour saint Ambroise; mais celui qu'il obtint l'année suivante, bien que plus pacifique, ne lui fit pas moins d'honneur et fut d'une tout autre conséquence pour le

bien de l'Église, à laquelle il acquit, par la conversion de saint Augustin, une de ses plus belles illustrations. Saint Augustin, dans son livre inimitable des *Confessions,* raconte d'une manière si touchante l'histoire de ses relations avec saint Ambroise, que je ne puis mieux faire que de le citer textuellement.

« On demanda de Milan au préfet de Rome un maître de rhétorique pour cette ville, qui s'engageait même à faire les frais du voyage; et je sollicitai cet emploi par des amis infatués de toutes les erreurs manichéennes, dont, à leur insu comme au mien, mon départ allait me délivrer. Un sujet proposé fit goûter mon éloquence au préfet Symmaque, qui m'envoya.

» A Milan, j'allai trouver l'évêque Ambroise, connu partout comme l'une des plus grandes âmes du monde, et votre pieux serviteur. Son zèle éloquent distribuait alors au peuple « la pure substance de votre froment, la joie de vos huiles, la sobre intempérance de votre vin. » Aveugle, votre main me menait à lui, pour qu'il me menât à vous les yeux ouverts. Cet homme de Dieu m'accueillit comme un père, et se réjouit de ma venue avec la charité d'un évêque.

» Et je me pris à l'aimer, et ce n'était pas d'abord le docteur de la vérité (j'avais perdu tout espoir de le trouver dans votre Église), mais l'homme bienveillant pour moi que j'aimais en lui. J'étais assidu à ses instructions publiques, non avec l'intention requise, mais pour m'assurer si le fleuve de son éloquence répondait à sa

réputation, et si la renommée en exagérait ou resserrait le cours; et je demeurais suspendu aux formes de sa parole, insouciant et dédaigneux du fond.....

» ..... Toutefois, les paroles que j'aimais amenaient à mon esprit les choses elles-mêmes dont j'étais insouciant. Elles étaient inséparables, et mon cœur ne pouvait s'ouvrir à l'éloquence sans que la vérité y entrât de compagnie, par degrés néanmoins. Je vis d'abord que tout ce qu'il avançait pouvait se défendre et la foi catholique s'affirmer sans témérité contre les attaques des manichéens, que j'avais crus jusqu'alors irrésistibles. Je fus surtout ébranlé à l'entendre résoudre suivant l'esprit plusieurs passages obscurs de l'Ancien Testament, dont l'interprétation littérale me donnait la mort.

» Éclairé par l'exposition du sens spirituel, je réprouvais déjà ce découragement qui m'avait fait croire impossible toute résistance aux ennemis, aux moqueurs de la loi et des prophètes. Toutefois, je ne me croyais pas tenu d'entrer dans la voie du catholicisme, parce qu'il pouvait avoir aussi de doctes et éloquents défenseurs, ni de condamner le parti que j'avais embrassé, parce que la défense lui présentait des armes égales. Ainsi la foi catholique, cessant de me paraître vaincue, ne se levait pas encore victorieuse devant moi..... Je me décidai donc à demeurer catéchumène dans l'Église catholique, l'église de mon père et de ma mère, en attendant un phare de certitude pour diriger ma course.....

..... » J'estimais Ambroise un homme heureux suivant le siècle, à le voir honoré des plus hautes puissances de la terre : son célibat seul me semblait pénible. Mais tout ce qu'il nourrissait d'espérance, tout ce qu'il avait de luttes à soutenir contre les séductions de sa propre

grandeur, tout ce qu'il trouvait de consolations dans l'adversité, de charmes dans la voix secrète qui lui parlait au fond du cœur, tout ce qu'il goûtait de savoureuses joies en ruminant le pain de vie, je n'en avais nul pressentiment, nulle expérience, et lui ne se doutait pas de mes angoisses et de la fosse profonde où j'allais tomber. Il m'était impossible de l'entretenir de ce que je voulais comme je le voulais, une armée de gens nécessiteux me dérobait cette audience et cet entretien : il était le serviteur de leurs infirmités. S'ils lui laissaient quelques instants, il réconfortait son corps par les aliments nécessaires et son esprit par la lecture.

» Quand il lisait, ses yeux couraient les pages dont son esprit perçait le sens; sa voix et sa langue se reposaient. Souvent en franchissant le seuil de sa porte, dont l'accès n'était jamais défendu, où l'on entrait sans être annoncé, je le trouvais lisant tout bas, et jamais autrement. Je m'asseyais, et après être demeuré dans un long silence (qui eût osé troubler une attention si profonde?) je me retirais, présumant qu'il lui serait importun d'être interrompu dans ces rapides instants permis aux délassements de son esprit fatigué du tumulte de tant d'affaires. Peut-être évitait-il une lecture à haute voix, de peur d'être surpris par un auditeur attentif en quelque passage obscur ou difficile, qui le contraignît à dépenser en éclaircissements ou en disputes le temps destiné aux ouvrages dont il s'était proposé l'examen; et puis, la nécessité de ménager sa voix qui se brisait aisément pouvait être encore une juste raison de lecture muette. Enfin, quelle que fût l'intention de cette habitude, elle ne pouvait être que bonne en un tel homme.

» Il m'était donc impossible d'interroger à mon désir

votre saint oracle qui résidait dans son cœur, sauf quelques demandes où il ne fallait qu'un mot de réponse. Cependant mes vives sollicitudes épiaient un jour de loisir où elles pussent s'épancher en lui; elles ne le trouvaient jamais. Aussi je ne laissais jamais passer le jour du Seigneur sans l'entendre expliquer au peuple la parole de vérité, et je m'assurais de plus en plus que l'on pouvait démêler tous ces nœuds de subtiles calomnies que ces imposteurs ourdissaient contre les divines Écritures.... »

Les sermons de saint Ambroise achevèrent de dissiper tous les doutes qui existaient encore dans l'âme d'Augustin. Résolu de se consacrer tout entier au service de Dieu, ce grand homme fit savoir aux citoyens de Milan « qu'ils eussent à chercher pour leurs enfants un autre vendeur de paroles, » et le samedi de Pâques, c'est-à-dire le 25 avril 387, il reçut le baptême des mains de saint Ambroise.

XI. Cependant les affaires prenaient une tournure inquiétante en Occident; l'ambitieux Maxime, peu satisfait des vastes états qui lui avaient été laissés en partage, voulait encore y joindre l'Italie; et saisissant avec empressement, pour commencer la guerre un sujet de querelle qui semblait mettre le bon droit de son côté, il imagina de

se poser comme le champion du catholicisme et signifia à Valentinien que s'il persistait à protéger l'arianisme, il allait franchir les Alpes avec son armée. Cette ruse ne trompa personne; mais la menace n'en était que plus formidable, parce qu'il paraissait bien difficile d'empêcher Maxime d'exécuter des projets arrêtés d'avance et préparés de longue main. Dans cette perplexité, l'impératrice Justine se vit de nouveau forcée de recourir à saint Ambroise. Malgré l'ingratitude dont elle s'était rendue coupable, malgré l'odieuse persécution qu'elle lui avait fait subir, elle crut pouvoir compter sur la magnanimité du saint évêque, et elle ne fut point trompée dans son attente. Saint Ambroise accepta sans hésiter la mission qui lui était offerte. Il comprit toute l'étendue du service qu'il pouvait rendre à l'empereur; car, en se chargeant de cette négociation, lui le plus ardent défenseur du catholicisme, il ôtait au tyran le moyen de couvrir ses vues ambitieuses du voile de la religion et le forçait au moins à se démasquer. Saint Ambroise partit de Milan vers le commencement de mai, peu de jours après le baptême de saint Augustin, pour se rendre à Trêves, auprès de Maxime. Il avait pour instructions de renouveler avec lui le

traité de paix et de sonder ses dispositions en lui redemandant les cendres de Gratien.

Dès le lendemain de son arrivée, saint Ambroise, comme c'était son droit, fit demander à Maxime une audience particulière. Cette audience, que Maxime n'avait pas voulu lui accorder lors de sa première ambassade, lui fut refusée de nouveau. Saint Ambroise s'en plaignit avec fermeté, Maxime répondit avec aigreur, et les négociations s'entamèrent sous les auspices les plus défavorables. Dans l'audience publique, le tyran s'emporta en invectives contre le jeune empereur, et refusa nettement de rendre les restes de Gratien, sous prétexte qu'on s'en servirait pour animer les soldats contre lui. Saint Ambroise réfuta toutes les allégations de Maxime avec tant d'énergie, que son discours semble bien moins la harangue d'un ambassadeur que le réquisitoire d'un magistrat qui parle pour faire condamner un coupable. Aussi Maxime confondu ne trouva d'autre réponse à lui faire que de le congédier en disant qu'il délibérerait sur les demandes de Valentinien. Dans l'état où se trouvaient les esprits, Ambroise ne pouvait pas espérer grand avantage de sa négociation. Il fournit bientôt à Maxime un nouveau

sujet de mécontentement en refusant de communiquer avec les évêques qui avaient fait mourir Priscillien. Maxime saisit ce prétexte pour lui donner l'ordre de se retirer immédiatement. Saint Ambroise revint donc à Milan et rendit compte à Valentinien de son ambassade, qui avait eu au moins pour avantage de mettre à découvert les projets ambitieux du tyran. D'autres se crurent plus habiles que saint Ambroise; un certain Domninus, entre autres, qui était en grande faveur auprès de Valentinien, s'offrit à conduire cette affaire. Il se rendit auprès de Maxime, qui lui fit le meilleur accueil, se joua de sa vanité, et en profita pour envahir l'Italie au moment où on s'y attendait le moins. Valentinien, pris à l'improviste, se hâta de fuir avec sa mère et de gagner Thessalonique, où ils se mirent sous la protection de Théodose. Au reste, on sait que le triomphe du tyran ne fut pas de longue durée; une année s'était à peine écoulée que, vaincu deux fois par Théodose et fait prisonnier dans Aquilée, il avait la tête tranchée le 28 juillet 388, juste cinq ans après l'assassinat de Gratien.

XII. D'Aquilée Théodose se rendit à Milan, et

il y demeura depuis le mois d'octobre 388 jusqu'à la fin de mai de l'année suivante. Il eut alors les plus fréquentes relations avec Ambroise, et le saint évêque, tout en respectant sa grandeur et en rendant justice à ses belles qualités, eut plus d'une fois occasion de lui faire une juste et vigoureuse opposition. En pacifiant l'Italie, en réformant de graves abus, Théodose s'était rendu populaire; on savait d'ailleurs que, comme tous les grands politiques, il professait des principes de tolérance. Les païens crurent donc l'occasion favorable pour présenter de nouveau leur éternelle requête relative au rétablissement de l'autel de la Victoire, et Théodose, par un sentiment que l'on ne peut guère expliquer que par le désir d'étendre la popularité qu'il avait acquise, se montra tout disposé à accueillir cette nouvelle demande. Mais saint Ambroise s'éleva contre cette pensée avec son courage ordinaire; pour témoigner à l'empereur tout son mécontentement, il cessa même pendant plusieurs jours de paraître à la cour, et Théodose, après de plus mûres réflexions, finit par rejeter la requête des sénateurs païens. Deux autres faits, qui se passèrent à peu près vers la même époque, mirent de nouveau saint Ambroise en position de lutter,

sans aigreur mais avec fermeté, contre Théodose. Les juifs avaient une synagogue, et les hérétiques valentiniens un temple dans une ville d'Orient nommée Callinique. Il arriva que les habitants chrétiens de cette ville brûlèrent la synagogue, et que des moines, troublés dans l'exercice de leurs cérémonies religieuses par les valentiniens, mirent le feu au temple, dont toutes les richesses furent brûlées ou pillées. Théodose, informé de ces désordres, ordonna que l'évêque de Callinique, qui était accusé d'en être le fauteur, rebâtirait la synagogue à ses dépens, que les moines seraient sévèrement punis, et qu'on dédommagerait les valentiniens de la perte qu'ils avaient faite. Ambroise était alors à Aquilée. Dès qu'il eut connaissance des ordres donnés par l'empereur, il lui écrivit pour en obtenir la révocation. Il se plaignit de ce qu'on eût condamné l'évêque sans l'avoir entendu, et il représenta que « les ordres de l'empereur allaient faire ou des prévaricateurs, si les chrétiens s'y conformaient, ou des martyrs, s'ils aimaient mieux obéir à la voix de Dieu et de leur conscience; que l'on avait laissé impunies les violences tant de fois exercées contre l'Église, soit par les juifs, soit par les hérétiques, et que ce serait une honte

pour un empereur chrétien, si l'on pouvait dire de lui que son bras ne s'armait que pour venger les hérétiques et les juifs. » — Ces remontrances n'ayant pas obtenu l'effet qu'il en attendait, Ambroise s'empressa de revenir à Milan, et, au milieu d'un sermon auquel assistait Théodose, s'adressant directement à lui et faisant parler Dieu par sa bouche, comme autrefois le prophète Nathan : « C'est moi, s'écria-t-il, qui vous ai choisi pour vous élever à l'empire. Je vous ai livré l'armée de votre ennemi, je l'ai réduit sous votre puissance, j'ai placé vos enfants sur le trône, je vous ai fait triompher sans peine, et vous faites triompher de moi mes ennemis ! » — Comme il descendait de la chaire : « Mon père, vous avez parlé sévèrement contre nous, » lui dit Théodose. — « Non pas contre vous, répondit Ambroise, mais pour vous. » Il insista de nouveau auprès de l'empereur et finit par obtenir la révocation de l'ordre qui avait été donné. L'on tomberait dans une erreur bien grave si l'on croyait pouvoir conclure de ce fait que saint Ambroise approuvait les procédés violents en matière de religion. Inflexible sur le dogme, il ne voulait jamais qu'on employât les voies de rigueur contre les personnes. C'est ce qui

ducteurs de char ayant commis un grave délit fut arrêté par ordre de Botheric, gouverneur de la province, et mis en prison. Le peuple, qui croyait cet homme nécessaire à ses plaisirs, demanda sa mise en liberté. Sur le refus du gouverneur une sédition éclata dans laquelle plusieurs magistrats perdirent la vie, et Botheric lui-même fut assommé à coups de pierres. A la nouvelle de cet attentat, Théodose entra dans la plus violente fureur, et, oubliant toutes les règles de la justice divine et humaine, il résolut de punir le crime de quelques misérables en exterminant toute une population. Saint Ambroise et les évêques des Gaules, qui tenaient alors un concile à Milan, firent tous leurs efforts pour apaiser Théodose. Ce prince se rendit à leurs prières; il promit de faire procéder contre les coupables par les voies ordinaires, et de ne point envelopper dans une punition générale une multitude d'innocents. Mais aigri de nouveau par les principaux officiers de sa cour, il céda à leurs instances et résolut d'exercer une vengeance terrible sur les habitants de Thessalonique. Des ordres furent expédiés en conséquence, et, dans la crainte d'avoir à les révoquer par suite de quelque indiscrétion, Théodose s'éloigna de Milan.

Ces ordres ne furent que trop bien exécutés : au reçu des lettres de l'empereur, les officiers impériaux de Thessalonique, feignant d'oublier ce qui s'était passé, firent annoncer pour le lendemain une grande course de chars. Ils employèrent la nuit à prendre leurs dispositions, puis le lendemain, vers le milieu du jour, lorsqu'ils virent la population entassée sur les gradins de l'hippodrome, ils donnèrent le signal et lancèrent toute une armée sur des spectateurs inoffensifs. Le massacre dura trois heures, et sept mille personnes, sans distinction d'âge ni de sexe, perdirent la vie dans cette horrible boucherie.

La nouvelle de la catastrophe de Thessalonique répandit dans tout l'empire l'étonnement et la consternation. Ambroise et les évêques assemblés à Milan en furent profondément affligés, Ambroise surtout, qui avait pour Théodose une véritable affection. Pour ne pas se rencontrer avec l'empereur, il quitta Milan et alla ensevelir sa douleur dans la retraite, à quelques lieues de la ville. Ce fut de là qu'il écrivit de sa main à Théodose une lettre qui est parvenue jusqu'à nous. Cette lettre est tout ce qu'elle pouvait être ; car il ne faut pas oublier que saint Ambroise écrivait à un empereur

tout-puissant, à un homme qu'il aimait et qui avait rendu d'éminents services à l'Église. D'ailleurs, quelque grand que soit le crime, le rôle d'un évêque est bien moins de lancer l'anathème contre le coupable que de l'amener au repentir. C'est ce que fait saint Ambroise dans les termes les plus énergiques :

« Le péché, écrit-il à Théodose, ne s'efface que par la pénitence et par les larmes. Ni ange ni archange, mais le Seigneur seul peut dire : *Je suis avec vous*, et lorsque nous avons commis un péché, c'est par la pénitence seule que nous pouvons en obtenir le pardon. Je vous conseille, je vous conjure, je vous exhorte, je vous avertis ; car je suis profondément affligé de ce que vous, qui étiez le modèle de la plus éminente piété, qui vous distinguiez entre tous les princes par votre clémence, qui sembliez même voir avec chagrin le criminel subir la mort qu'il avait méritée, vous n'éprouviez pas la douleur la plus poignante d'avoir fait périr tant d'innocents. Quoique vous ayez eu de grands succès dans les batailles et que le reste de votre conduite soit digne d'éloges, on peut dire que la clémence est la principale de vos vertus. Mais le démon a su vous enlever ce qui vous rendait plus illustre que toutes vos grandes qualités. Efforcez-vous de triompher de ses embûches lorsque vous en avez encore le moyen, et n'ajoutez pas un nouveau péché à celui que vous avez déjà commis..... Pour moi, quoique dans tout le reste je doive à Votre Piété une reconnaissance dont je ne m'écarterai jamais, je n'oserais pas offrir le saint sacri-

fice si vous vouliez y assister. Ce qui n'est pas permis en présence d'un homme qui a versé le sang d'un seul innocent, pourrait-il l'être devant celui qui a la mort de tant d'innocents à se reprocher? »

Tous les historiens s'accordent à dire que le remords était entré dans l'âme de Théodose et qu'il regrettait amèrement les fatales conséquences d'un moment de fureur. Cependant il ne crut pas devoir obéir aux injonctions de saint Ambroise, et le dimanche suivant il se présenta pour entrer à l'église comme de coutume. Mais saint Ambroise, qui était revenu à Milan, était alors dans la basilique occupé des fonctions de son ministère. En apprenant l'arrivée de l'empereur, il sortit, revêtu de ses habits pontificaux, et l'arrêtant dans le vestibule, il lui défendit résolûment de pénétrer plus avant. « Comment oseriez-vous, lui dit-il, élever vers le Seigneur des mains qui dégouttent encore du sang innocent que vous avez versé? Comment oseriez-vous recevoir sur de telles mains le corps sacré du Sauveur? Comment porteriez-vous à votre bouche son sang précieux, vous qui, dans un accès de fureur, avez ordonné une si horrible effusion de sang? Retirez-vous donc d'ici et n'aggravez pas votre crime par un autre crime. »

se poser comme le champion du catholicisme et signifia à Valentinien que s'il persistait à protéger l'arianisme, il allait franchir les Alpes avec son armée. Cette ruse ne trompa personne; mais la menace n'en était que plus formidable, parce qu'il paraissait bien difficile d'empêcher Maxime d'exécuter des projets arrêtés d'avance et préparés de longue main. Dans cette perplexité, l'impératrice Justine se vit de nouveau forcée de recourir à saint Ambroise. Malgré l'ingratitude dont elle s'était rendue coupable, malgré l'odieuse persécution qu'elle lui avait fait subir, elle crut pouvoir compter sur la magnanimité du saint évêque, et elle ne fut point trompée dans son attente. Saint Ambroise accepta sans hésiter la mission qui lui était offerte. Il comprit toute l'étendue du service qu'il pouvait rendre à l'empereur; car, en se chargeant de cette négociation, lui le plus ardent défenseur du catholicisme, il ôtait au tyran le moyen de couvrir ses vues ambitieuses du voile de la religion et le forçait au moins à se démasquer. Saint Ambroise partit de Milan vers le commencement de mai, peu de jours après le baptême de saint Augustin, pour se rendre à Trêves, auprès de Maxime. Il avait pour instructions de renouveler avec lui le

traité de paix et de sonder ses dispositions en lui redemandant les cendres de Gratien.

Dès le lendemain de son arrivée, saint Ambroise, comme c'était son droit, fit demander à Maxime une audience particulière. Cette audience, que Maxime n'avait pas voulu lui accorder lors de sa première ambassade, lui fut refusée de nouveau. Saint Ambroise s'en plaignit avec fermeté, Maxime répondit avec aigreur, et les négociations s'entamèrent sous les auspices les plus défavorables. Dans l'audience publique, le tyran s'emporta en invectives contre le jeune empereur, et refusa nettement de rendre les restes de Gratien, sous prétexte qu'on s'en servirait pour animer les soldats contre lui. Saint Ambroise réfuta toutes les allégations de Maxime avec tant d'énergie, que son discours semble bien moins la harangue d'un ambassadeur que le réquisitoire d'un magistrat qui parle pour faire condamner un coupable. Aussi Maxime confondu ne trouva d'autre réponse à lui faire que de le congédier en disant qu'il délibérerait sur les demandes de Valentinien. Dans l'état où se trouvaient les esprits, Ambroise ne pouvait pas espérer grand avantage de sa négociation. Il fournit bientôt à Maxime un nouveau

sujet de mécontentement en refusant de communiquer avec les évêques qui avaient fait mourir Priscillien. Maxime saisit ce prétexte pour lui donner l'ordre de se retirer immédiatement. Saint Ambroise revint donc à Milan et rendit compte à Valentinien de son ambassade, qui avait eu au moins pour avantage de mettre à découvert les projets ambitieux du tyran. D'autres se crurent plus habiles que saint Ambroise ; un certain Domninus, entre autres, qui était en grande faveur auprès de Valentinien, s'offrit à conduire cette affaire. Il se rendit auprès de Maxime, qui lui fit le meilleur accueil, se joua de sa vanité, et en profita pour envahir l'Italie au moment où on s'y attendait le moins. Valentinien, pris à l'improviste, se hâta de fuir avec sa mère et de gagner Thessalonique, où ils se mirent sous la protection de Théodose. Au reste, on sait que le triomphe du tyran ne fut pas de longue durée ; une année s'était à peine écoulée que, vaincu deux fois par Théodose et fait prisonnier dans Aquilée, il avait la tête tranchée le 28 juillet 388, juste cinq ans après l'assassinat de Gratien.

XII. D'Aquilée Théodose se rendit à Milan, et

promesse. » — Ces marques de repentir étaient sincères, et le peuple de Milan en fut profondément touché, en même temps qu'il put admirer l'héroïque fermeté et la sage condescendance de son évêque.

XIII. Quelque odieux que soit le massacre de Thessalonique, cette catastrophe ne doit pas nous empêcher de rendre à Théodose la justice qui lui est due. Il eut, comme prince, de grandes qualités, et rendit d'immenses services à l'empire. Après avoir rétabli Valentinien sur le trône d'Occident par la puissance de ses armes, il s'appliqua à le former par ses conseils à l'art de gouverner avec sagesse, et le jeune empereur, débarrassé de la funeste influence de sa mère, qui était morte quelques années auparavant, réforma toute sa conduite et commença à régner de manière à donner pour l'avenir les plus belles espérances. Malheureusement Valentinien n'avait que vingt ans, et seul à la tête de l'empire d'Occident, il se trouva trop faible pour un si lourd fardeau. En retournant à Constantinople, Théodose l'avait recommandé à saint Ambroise et à l'un de ses généraux nommé Arbogaste, qui s'était signalé dans la guerre

sans aigreur mais avec fermeté, contre Théodose. Les juifs avaient une synagogue, et les hérétiques valentiniens un temple dans une ville d'Orient nommée Callinique. Il arriva que les habitants chrétiens de cette ville brûlèrent la synagogue, et que des moines, troublés dans l'exercice de leurs cérémonies religieuses par les valentiniens, mirent le feu au temple, dont toutes les richesses furent brûlées ou pillées. Théodose, informé de ces désordres, ordonna que l'évêque de Callinique, qui était accusé d'en être le fauteur, rebâtirait la synagogue à ses dépens, que les moines seraient sévèrement punis, et qu'on dédommagerait les valentiniens de la perte qu'ils avaient faite. Ambroise était alors à Aquilée. Dès qu'il eut connaissance des ordres donnés par l'empereur, il lui écrivit pour en obtenir la révocation. Il se plaignit de ce qu'on eût condamné l'évêque sans l'avoir entendu, et il représenta que « les ordres de l'empereur allaient faire ou des prévaricateurs, si les chrétiens s'y conformaient, ou des martyrs, s'ils aimaient mieux obéir à la voix de Dieu et de leur conscience; que l'on avait laissé impunies les violences tant de fois exercées contre l'Église, soit par les juifs, soit par les hérétiques, et que ce serait une honte

pour un empereur chrétien, si l'on pouvait dire de lui que son bras ne s'armait que pour venger les hérétiques et les juifs. » — Ces remontrances n'ayant pas obtenu l'effet qu'il en attendait, Ambroise s'empressa de revenir à Milan, et, au milieu d'un sermon auquel assistait Théodose, s'adressant directement à lui et faisant parler Dieu par sa bouche, comme autrefois le prophète Nathan : « C'est moi, s'écria-t-il, qui vous ai choisi pour vous élever à l'empire. Je vous ai livré l'armée de votre ennemi, je l'ai réduit sous votre puissance, j'ai placé vos enfants sur le trône, je vous ai fait triompher sans peine, et vous faites triompher de moi mes ennemis ! » — Comme il descendait de la chaire : « Mon père, vous avez parlé sévèrement contre nous, » lui dit Théodose. — « Non pas contre vous, répondit Ambroise, mais pour vous. » Il insista de nouveau auprès de l'empereur et finit par obtenir la révocation de l'ordre qui avait été donné. L'on tomberait dans une erreur bien grave si l'on croyait pouvoir conclure de ce fait que saint Ambroise approuvait les procédés violents en matière de religion. Inflexible sur le dogme, il ne voulait jamais qu'on employât les voies de rigueur contre les personnes. C'est ce qui

ressort des actes de toute sa vie, et notamment de sa conduite dans l'affaire des priscillianistes. Il est donc certain qu'il n'approuvait nullement les violences exercées par les gens de Callinique; mais il regardait comme une offense faite à la religion chrétienne l'action de forcer des chrétiens à rétablir de leurs propres mains des temples où cette religion était sans cesse outragée.

Plein d'une juste susceptibilité pour l'honneur des fonctions qu'il exerçait, saint Ambroise ne tolérait pas le moindre empiétement sur ses droits, même de la part de l'empereur. Par suite de la flatterie de certains prélats et de la timide complaisance des autres, les empereurs avaient pris l'habitude de s'asseoir, pendant la célébration de l'office divin, dans le sanctuaire, où, d'après les règles de l'ancienne discipline ecclésiastique, les prêtres seuls avaient le droit de rester. Un jour que Théodose s'était assis après avoir fait son offrande, Ambroise s'en étant aperçu lui fit dire par un de ses diacres que le sanctuaire était réservé pour les prêtres seuls, que la pourpre donnait droit à l'empire, mais non pas au sacerdoce, et qu'il eût à se retirer pour aller prendre place, avec les autres laïques, en dehors de la balustrade. Théodose reç

pour un empereur chrétien, si l'on pouvait dire de lui que son bras ne s'armait que pour venger les hérétiques et les juifs. » — Ces remontrances n'ayant pas obtenu l'effet qu'il en attendait, Ambroise s'empressa de revenir à Milan, et, au milieu d'un sermon auquel assistait Théodose, s'adressant directement à lui et faisant parler Dieu par sa bouche, comme autrefois le prophète Nathan : « C'est moi, s'écria-t-il, qui vous ai choisi pour vous élever à l'empire. Je vous ai livré l'armée de votre ennemi, je l'ai réduit sous votre puissance, j'ai placé vos enfants sur le trône, je vous ai fait triompher sans peine, et vous faites triompher de moi mes ennemis ! » — Comme il descendait de la chaire : « Mon père, vous avez parlé sévèrement contre nous, » lui dit Théodose. — « Non pas contre vous, répondit Ambroise, mais pour vous. » Il insista de nouveau auprès de l'empereur et finit par obtenir la révocation de l'ordre qui avait été donné. L'on tomberait dans une erreur bien grave si l'on croyait pouvoir conclure de ce fait que saint Ambroise approuvait les procédés violents en matière de religion. Inflexible sur le dogme, il ne voulait jamais qu'on employât les voies de rigueur contre les personnes. C'est ce qui

ducteurs de char ayant commis un grave délit fut arrêté par ordre de Botheric, gouverneur de la province, et mis en prison. Le peuple, qui croyait cet homme nécessaire à ses plaisirs, demanda sa mise en liberté. Sur le refus du gouverneur une sédition éclata dans laquelle plusieurs magistrats perdirent la vie, et Botheric lui-même fut assommé à coups de pierres. A la nouvelle de cet attentat, Théodose entra dans la plus violente fureur, et, oubliant toutes les règles de la justice divine et humaine, il résolut de punir le crime de quelques misérables en exterminant toute une population. Saint Ambroise et les évêques des Gaules, qui tenaient alors un concile à Milan, firent tous leurs efforts pour apaiser Théodose. Ce prince se rendit à leurs prières; il promit de faire procéder contre les coupables par les voies ordinaires, et de ne point envelopper dans une punition générale une multitude d'innocents. Mais aigri de nouveau par les principaux officiers de sa cour, il céda à leurs instances et résolut d'exercer une vengeance terrible sur les habitants de Thessalonique. Des ordres furent expédiés en conséquence, et, dans la crainte d'avoir à les révoquer par suite de quelque indiscrétion, Théodose s'éloigna de Milan.

Ces ordres ne furent que trop bien exécutés : au reçu des lettres de l'empereur, les officiers impériaux de Thessalonique, feignant d'oublier ce qui s'était passé, firent annoncer pour le lendemain une grande course de chars. Ils employèrent la nuit à prendre leurs dispositions, puis le lendemain, vers le milieu du jour, lorsqu'ils virent la population entassée sur les gradins de l'hippodrome, ils donnèrent le signal et lancèrent toute une armée sur des spectateurs inoffensifs. Le massacre dura trois heures, et sept mille personnes, sans distinction d'âge ni de sexe, perdirent la vie dans cette horrible boucherie.

La nouvelle de la catastrophe de Thessalonique répandit dans tout l'empire l'étonnement et la consternation. Ambroise et les évêques assemblés à Milan en furent profondément affligés, Ambroise surtout, qui avait pour Théodose une véritable affection. Pour ne pas se rencontrer avec l'empereur, il quitta Milan et alla ensevelir sa douleur dans la retraite, à quelques lieues de la ville. Ce fut de là qu'il écrivit de sa main à Théodose une lettre qui est parvenue jusqu'à nous. Cette lettre est tout ce qu'elle pouvait être ; car il ne faut pas oublier que saint Ambroise écrivait à un empereur

tout-puissant, à un homme qu'il aimait et qui avait rendu d'éminents services à l'Église. D'ailleurs, quelque grand que soit le crime, le rôle d'un évêque est bien moins de lancer l'anathème contre le coupable que de l'amener au repentir. C'est ce que fait saint Ambroise dans les termes les plus énergiques :

« Le péché, écrit-il à Théodose, ne s'efface que par la pénitence et par les larmes. Ni ange ni archange, mais le Seigneur seul peut dire : *Je suis avec vous*, et lorsque nous avons commis un péché, c'est par la pénitence seule que nous pouvons en obtenir le pardon. Je vous conseille, je vous conjure, je vous exhorte, je vous avertis ; car je suis profondément affligé de ce que vous, qui étiez le modèle de la plus éminente piété, qui vous distinguiez entre tous les princes par votre clémence, qui sembliez même voir avec chagrin le criminel subir la mort qu'il avait méritée, vous n'éprouviez pas la douleur la plus poignante d'avoir fait périr tant d'innocents. Quoique vous ayez eu de grands succès dans les batailles et que le reste de votre conduite soit digne d'éloges, on peut dire que la clémence est la principale de vos vertus. Mais le démon a su vous enlever ce qui vous rendait plus illustre que toutes vos grandes qualités. Efforcez-vous de triompher de ses embûches lorsque vous en avez encore le moyen, et n'ajoutez pas un nouveau péché à celui que vous avez déjà commis..... Pour moi, quoique dans tout le reste je doive à Votre Piété une reconnaissance dont je ne m'écarterai jamais, je n'oserais pas offrir le saint sacri-

fice si vous vouliez y assister. Ce qui n'est pas permis en présence d'un homme qui a versé le sang d'un seul innocent, pourrait-il l'être devant celui qui a la mort de tant d'innocents à se reprocher ? »

Tous les historiens s'accordent à dire que le remords était entré dans l'âme de Théodose et qu'il regrettait amèrement les fatales conséquences d'un moment de fureur. Cependant il ne crut pas devoir obéir aux injonctions de saint Ambroise, et le dimanche suivant il se présenta pour entrer à l'église comme de coutume. Mais saint Ambroise, qui était revenu à Milan, était alors dans la basilique occupé des fonctions de son ministère. En apprenant l'arrivée de l'empereur, il sortit, revêtu de ses habits pontificaux, et l'arrêtant dans le vestibule, il lui défendit résolûment de pénétrer plus avant. « Comment oseriez-vous, lui dit-il, élever vers le Seigneur des mains qui dégouttent encore du sang innocent que vous avez versé? Comment oseriez-vous recevoir sur de telles mains le corps sacré du Sauveur? Comment porteriez-vous à votre bouche son sang précieux, vous qui, dans un accès de fureur, avez ordonné une si horrible effusion de sang? Retirez-vous donc d'ici et n'aggravez pas votre crime par un autre crime. »

— Comme l'empereur cherchait à excuser sa faute par l'exemple de David qui avait obtenu son pardon après s'être rendu coupable du double crime d'adultère et d'homicide : — « Puisque vous l'avez imité dans le péché, lui dit saint Ambroise, imitez-le dans la pénitence. » — Théodose reçut cet avis avec soumission, et il se retira dans son palais en proie à la plus profonde tristesse. Ceci se passait au mois d'avril 390. Selon la discipline ordinaire de l'Église, les pénitents n'étaient alors publiquement réconciliés que vers les fêtes de Pâques, et les meurtres volontaires n'étaient remis qu'après plusieurs années de pénitence. Cependant huit mois s'étaient écoulés pendant lesquels Théodose s'était enseveli dans une retraite presque absolue. Les courtisans trouvaient l'expiation plus que suffisante; et comme les fêtes de Noël approchaient et que l'empereur désirait vivement pouvoir les célébrer, Rufin, l'un d'eux, celui-là même qui pouvait être considéré comme le véritable fauteur du massacre de Thessalonique, s'offrit à aller trouver saint Ambroise, se faisant fort d'obtenir pour l'empereur l'entrée de l'église. Théodose se rendit aux instances de Rufin, et, se flattant lui-même de quelque succès, il suivit de loin son mi-

nistre. Celui-ci fut accueilli par saint Ambroise avec la plus grande indignation. Le saint évêque lui reprocha amèrement d'oser intercéder pour obtenir l'absolution d'un crime qui était l'effet de ses mauvais conseils, et comme Rufin annonçait qu'il était suivi de près par l'empereur : « Je vous avertis, lui dit saint Ambroise, que je ne lui permettrai même pas l'entrée du vestibule. » Rufin s'empressa de faire prévenir Théodose ; mais ce prince, qui était déjà sur la grande place de la ville, continua sa marche en disant : « J'irai, et je subirai l'affront que je n'ai que trop mérité. » — Arrivé à l'église, Théodose s'abstint d'y pénétrer; mais il entra dans la salle d'audience qui se trouvait à côté et où l'évêque était assis, et le pria avec instance de lui donner l'absolution. Saint Ambroise, dans sa juste sévérité, traita cette démarche de violation des lois ecclésiastiques : — « Non, répondit Théodose, je ne viens point ici pour violer les lois, mais pour vous conjurer d'imiter la clémence du Seigneur, et de ne pas me fermer la porte qu'il a ouverte à tous ceux qui font pénitence. » — Et comme saint Ambroise lui demandait quelle sorte de pénitence il s'était imposée après un si grand crime :

— « C'est à vous, lui dit Théodose, d'appliquer le remède sur mes plaies, et c'est à moi de le recevoir et de le souffrir. » — Touché de tant de résignation et d'un repentir qui paraissait profond et sincère, saint Ambroise consentit à lever l'excommunication qui pesait sur Théodose. Conformément aux usages de l'Église, il lui imposa la pénitence publique, c'est-à-dire l'obligation de reconnaître devant le peuple assemblé l'énormité de sa faute et d'en demander pardon à Dieu; puis, par une heureuse inspiration, il exigea que l'empereur, qui avait péché dans un moment de colère, prît ses précautions pour ne pas retomber dans une semblable faute, et il obtint l'une des lois les plus salutaires du code Théodosien, celle par laquelle il est ordonné qu'un intervalle de trente jours devra s'écouler entre les sentences de mort et leur exécution. Cette loi fut rédigée et signée à l'instant même, et saint Ambroise permit aussitôt à l'empereur l'entrée de l'église. Théodose y fit sa prière le visage prosterné contre le pavé du temple qu'il baignait de ses larmes, et se frappant la poitrine, il prononçait à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée à la terre. Rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre

promesse. » — Ces marques de repentir étaient sincères, et le peuple de Milan en fut profondément touché, en même temps qu'il put admirer l'héroïque fermeté et la sage condescendance de son évêque.

XIII. Quelque odieux que soit le massacre de Thessalonique, cette catastrophe ne doit pas nous empêcher de rendre à Théodose la justice qui lui est due. Il eut, comme prince, de grandes qualités, et rendit d'immenses services à l'empire. Après avoir rétabli Valentinien sur le trône d'Occident par la puissance de ses armes, il s'appliqua à le former par ses conseils à l'art de gouverner avec sagesse, et le jeune empereur, débarrassé de la funeste influence de sa mère, qui était morte quelques années auparavant, réforma toute sa conduite et commença à régner de manière à donner pour l'avenir les plus belles espérances. Malheureusement Valentinien n'avait que vingt ans, et seul à la tête de l'empire d'Occident, il se trouva trop faible pour un si lourd fardeau. En retournant à Constantinople, Théodose l'avait recommandé à saint Ambroise et à l'un de ses généraux nommé Arbogaste, qui s'était signalé dans la guerre

contre Maxime. Mais si l'évêque de Milan justifia complétement la confiance de Théodose, il n'en fut pas de même d'Arbogaste. Ce général, par son courage, son désintéressement, sa manière de vivre simple et familière, avait gagné le cœur de tous les soldats. Devenu leur idole, il ne sut pas résister aux entraînements de l'ambition : en peu de temps il vit sa puissance si bien établie, qu'il voulut se rendre indépendant, et il s'attribua le titre de chef suprême de l'armée sans l'avoir même demandé à Valentinien. Ce prince, désabusé sur le compte d'Arbogaste par cet excès d'audace, et comprenant combien était dangereuse pour lui l'influence que ce général avait prise sur l'armée, essaya de ressaisir son autorité; mais il était trop tard. Il avait d'ailleurs commis l'imprudence de se mettre à la merci d'Arbogaste en se rendant dans les Gaules, et bientôt, renfermé dans son palais de Vienne en Dauphiné, il se vit réduit presque à l'état de simple particulier, sans avoir même la direction des affaires civiles. Il avait déjà écrit à Théodose pour se mettre sous sa protection, ce fut de Vienne qu'il écrivit à saint Ambroise pour le prier de s'interposer entre Arbogaste et lui. Valentinien n'était encore que catéchumène, et quoi-

qu'il y eût alors dans les Gaules plusieurs évêques célèbres par leur sainteté, tels que Martin à Tours, Delphinus à Bordeaux, et Victricius à Rouen, il avait le plus vif désir de recevoir le baptême des mains de saint Ambroise. Il le pria donc avec instance de venir le trouver dans les Gaules. Saint Ambroise se mit en route immédiatement; mais il n'eut pas le temps d'achever le voyage : il n'avait pas franchi les Alpes qu'il apprit l'assassinat de Valentinien. Le 15 mai 393, ce prince infortuné avait été saisi dans les jardins de son palais par les sicaires d'Arbogaste, qui l'étranglèrent et essayèrent ensuite de faire croire à un suicide en le pendant à un arbre à l'aide de sa ceinture. A la réception de cette affreuse nouvelle, saint Ambroise retourna sur ses pas, et, pour nous servir de ses propres expressions, « il ne cessa d'arroser le chemin de ses larmes. » Cependant Arbogaste, ne voulant pas avouer son crime hautement et pour mieux accréditer les bruits de suicide, n'empêcha pas qu'on rendît à l'empereur les honneurs accoutumés. Les funérailles de Valentinien II furent célébrées à Vienne avec une certaine pompe dès le lendemain de sa mort, le jour de la Pentecôte, et son corps fut ensuite

transporté à Milan pour y recevoir la sépulture. Les deux sœurs du jeune prince, Justa et Grata, n'abandonnèrent pas un seul instant le cercueil qui renfermait les restes de leur frère, et pendant les deux mois que le corps demeura exposé, elles passèrent auprès de lui, dans les gémissements et dans les larmes, des jours entiers et la plus grande partie des nuits. Théodose, qui avait été douloureusement frappé de cette catastrophe, leur écrivit pour leur donner des consolations ; il écrivit aussi à saint Ambroise, dont il connaissait le tendre attachement pour Valentinien. Le saint évêque avait fait préparer un tombeau de porphyre dans lequel il fit placer le corps de Valentinien à côté de celui de Gratien. Princes infortunés, victimes tous deux, à la fleur de l'âge, d'un odieux assassinat, princes si charmants, si aimés, dont le souvenir est inséparable, et qui devaient, en effet, reposer tous deux dans le même tombeau. Saint Ambroise prononça l'oraison funèbre de Valentinien II ; c'est un beau discours, dans lequel le cœur parle autant que l'esprit.

Cependant Arbogaste songeait à recueillir le fruit de son crime ; mais, comme il était barbare d'origine, il n'osa pas se revêtir lui-même de la

pourpre, et il donna le titre d'empereur à l'une de ses créatures nommé Eugène, qui avait été secrétaire de Valentinien et qui n'était pas un homme sans mérite. Eugène avait eu autrefois des relations avec saint Ambroise; voulant couvrir son usurpation de l'autorité d'un nom si respectable, il écrivit au saint évêque pour lui demander la continuation de son amitié. L'évêque de Milan se dispensa de lui répondre, et lorsque, l'année suivante (394), Eugène, traversant les Alpes avec Arbogaste, se rendit à Milan, Ambroise s'empressa de quitter sa ville épiscopale pour se retirer à Bologne. A son arrivée en Italie, Eugène, voulant se faire des partisans, avait accueilli une nouvelle requête des sénateurs païens et rétabli dans le sénat l'autel de la Victoire; saint Ambroise donna pour motif de sa retraite l'impossibilité pour un évêque chrétien de se rencontrer avec un prince qui venait de rétablir un culte sacrilége; pouvait-il, d'ailleurs, entrer en relation avec l'usurpateur qui n'était monté sur le trône que par l'assassinat de Valentinien?

XIV. Saint Ambroise, après avoir assisté à Bologne à la translation des reliques des saints mar-

tyrs Vital et Agricol, se rendit ensuite à Faenza et de là à Florence, où il demeura jusqu'à ce qu'Eugène eut quitté Milan. En l'absence d'Ambroise, le clergé de cette ville se montra animé du même esprit que le saint évêque; il refusa les présents qu'Eugène voulut faire à l'église de Milan, et il osa même interdire à l'usurpateur l'entrée du sanctuaire. On sait que le règne de ce tyran fut de courte durée. Théodose, qui n'avait cessé de faire des préparatifs formidables pour venger la mort de son beau-frère, pénétra en Italie à la tête d'une armée nombreuse, et une grande bataille, livrée à quelques lieues d'Aquilée, décida du sort de l'empire d'Occident. Après avoir fait des prodiges de valeur et déployé une grande habileté comme général, Arbogaste, abandonné par une partie de ses troupes, fut complétement battu et se donna lui-même la mort; Eugène, fait prisonnier, eut la tête tranchée immédiatement. Théodose remporta cette mémorable victoire le 6 septembre 394; il écrivit aussitôt à saint Ambroise pour l'instruire de cet heureux événement et le prier d'en rendre grâces à Dieu. Ambroise porta cette lettre à l'église, la mit sur l'autel comme une offrande agréable à l'auteur de la victoire, et

la tint à la main pendant qu'il célébrait le saint sacrifice.

Quoique cette guerre eût coûté bien plus d'efforts et de sang que la guerre contre Maxime, et que Théodose se fût même trouvé, le premier jour du combat, dans la situation la plus périlleuse, ce prince n'en conserva aucun désir de vengeance. Dès le lendemain de la victoire, il prit les plus sages dispositions pour adoucir le sort des vaincus. Mais comme saint Ambroise n'était pas encore instruit des intentions de l'empereur et qu'une foule de partisans d'Eugène étaient venus chercher un asile dans l'église de Milan, il lui écrivit pour demander leur grâce. Cette grâce était accordée d'avance, et, en réponse à la lettre du saint évêque, l'empereur envoya à Milan l'un de ses secrétaires pour prendre les fugitifs sous sa sauvegarde. Saint Ambroise s'empressa de se rendre à Aquilée pour remercier Théodose. Leur première entrevue fut extrêmement touchante. On eût dit que l'empereur était le suppliant; ce fut lui qui se jeta aux pieds du saint évêque, protestant que c'était à sa bienheureuse intercession qu'il était redevable de la victoire.

On sait qu'avant d'entreprendre son expédition

contre Arbogaste, Théodose avait consulté saint Jean d'Égypte. Le solitaire lui avait répondu qu'il devait aller chercher l'ennemi, que la victoire serait difficile et lui coûterait beaucoup de sang, et qu'après avoir défait le tyran, il finirait lui-même ses jours en Italie. Cette prédiction devait s'accomplir en tous points. Théodose, se sentant atteint de la maladie qui ne tarda pas à le conduire au tombeau, s'empressa de faire venir à Milan son fils Honorius, auquel il destinait le trône d'Occident, et le jour même de l'arrivée du jeune prince il le conduisit à la basilique de Milan et le présenta à saint Ambroise, en priant le saint évêque de lui accorder sa bienveillance et de guider par ses conseils l'inexpérience du futur empereur; il fit ensuite proclamer le jeune prince empereur d'Occident avec la plus grande solennité, et lui donna pour tuteur l'un de ses plus habiles généraux, le célèbre Stilicon. Théodose employa les derniers instants de sa vie à prendre toutes les mesures qui semblaient devoir assurer la paix de l'empire. Après avoir établi, comme nous venons de le dire, son fils Honorius en Occident sous la tutelle de Stilicon, il laissa l'Orient à son autre fils Arcadius, sous la tutelle de Rufin. Puis, sentant sa fin ap-

procher, il fit un testament qui est resté comme un impérissable témoignage de son amour pour ses sujets, et, le 17 janvier 395, il succomba à la maladie dont il souffrait depuis longtemps. Saint Ambroise, qui l'avait assisté dans ses derniers moments, fut chargé de prononcer son oraison funèbre. Cette imposante cérémonie eut lieu, suivant l'usage, quarante jours après la mort de l'empereur ; elle fut célébrée avec la plus grande pompe, et saint Ambroise parla en présence d'Honorius et de toute l'armée. Dans son discours, il représente au Souverain Juge les bonnes œuvres de Théodose, et, en offrant à Dieu les prières de tout l'empire, il exprime sa ferme espérance que l'empereur a déjà reçu la récompense éternelle de tout le bien qu'il a fait sur la terre. Cette oraison funèbre est l'un des plus beaux morceaux qui nous ont été laissés par saint Ambroise.

XV. Paulin met après la mort de Théodose l'invention des reliques de saint Nazaire et de saint Celse. Ces reliques reposaient hors des murs de Milan, dans un jardin où elles furent découvertes par saint Ambroise, qui les fit transporter dans la basilique des Apôtres. Ce fut vers le même

temps que saint Ambroise reçut à Milan les ambassadeurs de Fritigile, reine des Marcomans, qui, sur la réputation du saint évêque, lui envoyait de riches présents pour son église, et lui demandait en même temps des instructions pour se préparer à la foi chrétienne qu'elle voulait embrasser. Saint Ambroise satisfit à sa demande par une lettre qu'il lui écrivit en forme de catéchisme, mais qui n'est point parvenue jusqu'à nous.

Il ne paraît pas que saint Ambroise, sur la fin de sa vie, ait eu occasion de prendre part de nouveau aux affaires politiques; néanmoins il est certain qu'il continua de jouir d'une très-grande considération auprès de Stilicon, tuteur d'Honorius, qui ne cessa de lui témoigner la plus grande déférence.

Vers la fin de l'année 396, Limées, évêque de Verceil, étant venu à mourir, le peuple de cette ville fut assez longtemps sans pouvoir s'accorder sur le choix d'un successeur. Saint Ambroise, en qualité de métropolitain, se rendit à Verceil pour faire cesser cette division, et fit choisir pour évêque saint Honorat. De là il se transporta à Pavie pour sacrer un évêque. Ce fut le dernier acte de son

ministère, car, immédiatement après, il tomba dangereusement malade. Stilicon, dès qu'il en fut informé, s'empressa de convoquer les citoyens les plus considérables de la ville de Milan et les chargea de se rendre auprès du saint évêque pour le supplier de demander à Dieu la prolongation de sa vie. Mais saint Ambroise leur fit cette admirable réponse : « J'ai vécu parmi vous de manière à n'avoir pas honte de vivre encore quelque temps ; mais aussi je ne crains pas de mourir, parce que nous avons affaire à un bon maître. » Il mourut en effet peu de jours après, le 4 avril 397, après avoir reçu la sainte communion des mains de l'évêque Honorat, qui resta constamment auprès de lui pendant sa maladie, et qui l'assista à ses derniers moments. La fin de saint Ambroise fut si calme et si paisible, qu'on peut lui appliquer mieux qu'à tout autre la parole de nos livres saints : *obdormivit in Domino*, il s'endormit dans le Seigneur.

Le corps de saint Ambroise fut transporté dans la cathédrale de Milan, nommée depuis basil Ambroisienne, où, suivant les traditions les respectables, il repose encore aujourd'hui dans crypte au-dessous du maître-autel.

XVI. J'ai essayé de faire connaître saint Ambroise comme évêque et comme homme d'État. Il me reste à le faire connaître comme écrivain. Saint Ambroise a beaucoup écrit; celles de ses œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous forment deux gros volumes in-folio. Voici la liste de ces ouvrages, tels qu'on les trouve dans l'excellente édition donnée à Paris, en 1686, par les Bénédictins : six livres sur l'Hexameron, un du Paradis, deux de Caïn et d'Abel, un de Noé et de l'Arche, deux d'Abraham, un d'Isaac et de l'Ame, un du Bien de la mort, un de la Fuite du siècle, deux de Jacob et de la Vie-bienheureuse, un du patriarche Joseph, un des Bénédictions des Patriarches, un d'Élie et du Jeûne, un de Naboth, quatre de Job et de David, l'Apologie du prophète David, l'Exposition des psaumes 1, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 45, 47, 48, 61, 118; dix livres de Commentaires sur l'Évangile selon saint Luc, trois livres des Offices, trois des Vierges, adressés à sa sœur Marcelline, un des Veuves, un de la Virginité, un de l'Institution d'une vierge, Exhortation à la virginité, sur la Chute d'une vierge, un livre des Mystères, six des Sacrements, deux de la Pénitence, cinq de la Foi, trois du Saint-Es-

prit, un du Mystère de l'Incarnation, un grand nombre de lettres, deux livres sur la mort de son frère Satyrus, l'oraison funèbre de Valentinien II, celle de Théodose, et quelques hymnes.

Les œuvres de saint Ambroise peuvent donc se distribuer en quatre classes principales : les commentaires sur l'Écriture sainte, les œuvres morales et théologiques, les lettres et les oraisons funèbres. Il ne saurait entrer dans le cadre que je me suis tracé d'examiner particulièrement et d'analyser chacun de ces nombreux ouvrages. Ce serait d'ailleurs vouloir refaire le travail que D. Cellier et l'abbé Guillon ont fait avant moi et beaucoup mieux que je ne saurais le faire. En racontant la vie de saint Ambroise, j'ai cité de nombreux passages de ses lettres; voici, dans ses œuvres théologiques et morales, les passages qui m'ont le plus frappée.

XVII. Dans son Hexameron, saint Ambroise traite des six jours de la création. Après avoir exposé et réfuté les divers sentiments de plusieurs philosophes touchant le commencement du monde, sa durée et son unité, il fait voir qu'il faut s'en tenir aux propres paroles de Moïse :

« Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. Ce n'est point ici le concours fortuit d'atomes qui en s'accumulant les uns sur les autres, durant une lente succession de siècles, ont produit le monde ; point ici de matière préexistante dont Dieu ait eu besoin pour faire son ouvrage..... C'est Dieu qui a donné au monde son commencement. Il a marqué toutes les choses créées du sceau de la faiblesse pour éloigner l'idée que le monde fût incréé, existant par lui-même ; ce qui n'appartient qu'à l'être de Dieu seul..... Écartons toutes les questions oiseuses, sans fruit pour le salut..... Quelle est la nature, la situation de la terre? Il nous suffit d'en connaître ce que nos livres saints nous apprennent. *Il a suspendu la terre sur le néant;* c'en est assez..... Parce que la terre est suspendue au milieu de l'espace, ne venez point nous parler de balances, de contre-poids qui la retiennent. Dites que l'ordre souverain du maître de la nature lui a imprimé pour tous les siècles la stabilité qui la maintient sur ses bases inébranlables..... Parce que Dieu a fait toutes choses, conclura-t-on qu'il soit l'auteur du mal? L'existence du mal ne saurait être contestée, puisque nous en voyons tous les jours les mortels ravages. Mais de ce que nous avons dit déjà l'on doit inférer qu'il n'existe point par lui-même, mais qu'il n'est que la dépravation du bien, un égarement qui transporte hors du sentier de la vertu l'âme qui ne réfléchit pas..... Il n'y a de mal à proprement parler que celui qui, étant déterminé par notre volonté propre, suppose un choix libre, une intention préméditée, et par là nous rend justiciables du tribunal de la conscience. Être pauvre, sans considération dans le monde, être malade, mourir, ce ne sont point là des maux au jugement du sage, puisque

ce qui leur est contraire ne mérite pas le nom de bien.... Comment le monde, composé d'éléments si contraires de leur nature, a-t-il pu ne former qu'un seul tout? Comment des parties aussi discordantes se trouvent-elles enchaînées l'une à l'autre avec une aussi constante harmonie? Ce secret impénétrable à la faiblesse de notre raison, ne le cherchons que dans la toute-puissance divine, qui passe toute la portée de notre intelligence. Dieu l'a voulu ainsi. Arrêtons à ce seul mot toutes les recherches de notre curiosité. »

Saint Ambroise parcourt successivement toutes les phases de la création, et il s'efforce d'en tirer d'utiles préceptes pour la conduite de la vie humaine :

» Parmi les poissons, dit-il, le plus faible devient la proie du plus fort, qui trouve à son tour un plus fort qui ne l'épargne pas davantage. C'est là votre image, ô vous qui faites votre proie de votre frère, qui dévorez la substance du faible et le poursuivez jusqu'au fond de l'abîme, malgré ses efforts pour échapper à votre meurtrière avarice! Ce poisson qui en dévore d'autres, il tombe à son tour dans les filets du pêcheur qui en fait sa proie. Ainsi tomberez-vous sous la main de quelqu'un plus inique et plus avare encore que vous n'êtes.

» La tendresse des oiseaux pour leurs petits apprend aux pères et aux mères leurs devoirs envers leurs enfants. Combien de nos jours ces devoirs ne sont-ils pas oubliés! Nous voyons la plupart des mères se hâter de

repousser de leur sein ceux-mêmes de leurs enfants qu'elles affectionnent le plus, ou les livrer à des nourrices étrangères, quand elles sont en état de les payer ; d'autres, qui n'en ont pas les moyens, les abandonnent, les exposent à la charité et à la compassion publiques, et ne veulent plus les reconnaître. Il en est qui portent la barbarie jusqu'à les étouffer dans leur propre sein, avant même de leur avoir donné le jour. Où se rencontrent ailleurs que parmi les hommes de semblables cruautés ? »

Dans son livre sur le Paradis terrestre, saint Ambroise se propose un but particulier. Il s'efforce de prémunir les esprits simples contre les artifices des hérétiques et les fausses interprétations des Écritures. Il discute les textes, les explique, et profite avec une grande habileté des commentaires allégoriques de Philon, de saint Hippolyte et d'Origène :

« Adam et Ève après leur péché *entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le paradis sur le soir*. Entendons par ces mots la présence du Seigneur dans ses saintes Écritures. Présent en tous lieux par son immensité, il l'est dans tous les cœurs, dont il voit les plus secrètes pensées. Le pécheur fuit sa présence, il ne saurait lui échapper. Son Écriture est la voix qui parle aux cœurs criminels, mais ce cœur ne l'entend que le soir. Il ne s'ouvre que tard à l'impression du repentir qui aurait dû prévenir la faute. »

Dans son livre sur Caïn et Abel, comme dans son Histoire du déluge et de la vie de Noé, saint Ambroise s'étend beaucoup sur le sens allégorique. Caïn et Abel sont pour lui le type de la bonté et de la méchanceté, de même que la vie du patriarche Noé est, suivant lui, un modèle proposé à tous les hommes.

Le traité sur Abraham est partagé en deux livres; le premier contient le récit des événements, l'autre traite plus particulièrement de la vie du saint patriarche, et il contient des inductions morales et mystiques sur les moyens d'arriver à la perfection de la vie spirituelle :

« Si les sages du siècle, dit saint Ambroise, entre autres le prince des philosophes Platon, et Xénophon formé comme lui à l'école de Socrate, se sont plu à nous transmettre des desseins de république ou des plans d'éducation qu'ils proposent comme modèles dans la science du gouvernement et de la conduite de la vie, à plus forte raison devons-nous savoir gré à Moïse de nous avoir laissé dans la vie d'Abraham, non pas un modèle imaginaire, mais une histoire, une leçon qui nous est fournie par le divin Maître, dont le saint patriarche fut le disciple, et d'y avoir à l'avance tracé en quelque sorte sa propre image. »

A l'occasion du mariage d'Abraham avec Sara, saint Ambroise s'exprime en ces termes :

« C'est moins la beauté d'une femme que sa vertu et la régularité de ses mœurs qui lui gagne le cœur de son mari. Celui donc qui s'engage dans le mariage pour en goûter les douceurs doit rechercher une femme qui ne soit pas beaucoup plus riche que lui. La supériorité de la richesse dans la femme lui donne souvent une fierté dont elle se prévaut pour se soustraire aux lois du mariage. Préférez celle qui aime à briller par ses bonnes œuvres, plutôt que par l'éclat des pierreries. L'époux, de son côté, n'endure pas sans peine les hauteurs d'une femme qui le surpasse par la noblesse de l'extraction et qui ne l'oublie pas. Sara n'était ni plus riche ni plus noble qu'Abraham; il n'y avait entre eux nulle disproportion : elle l'aimait comme étant son égal, et il n'y avait ni richesses ni parents qui pussent la retenir dans le lieu de sa naissance; elle suivait son mari partout où il avait résolu d'aller. »

Dans son livre d'Isaac et de l'âme, saint Ambroise présente l'alliance du patriarche fils d'Abraham avec Rébecca comme un double symbole de l'union du Verbe avec l'âme humaine et de l'Église avec son céleste époux. Dans le livre de Jacob et de la vie heureuse, je remarque surtout le passage suivant, dans lequel saint Ambroise, à l'oc-

casion de la prédilection que Rébecca avait pour Jacob, donne aux mères cet excellent avis :

« Ne vous prévalez pas de cet exemple pour faire pencher la balance en faveur de l'un de vos enfants au préjudice de l'autre. Ces aveugles prédilections deviennent parmi les frères des semences de discordes qui peuvent armer leurs mains d'un fer parricide. La tendresse paternelle doit s'étendre à tous dans une même mesure. Je veux qu'au fond du cœur on se sente plus d'affection pour celui-ci que pour les autres, parce qu'il est plus caressant, parce qu'il vous ressemble davantage, n'importe la cause ; toujours doit-on se prescrire à l'égard de tous la même règle de justice. Vous servez bien mieux celui que vous chérissez en lui ménageant l'amour de ses frères. Vous lui ôtez plus que vous ne lui donnez en le chargeant de l'envie que provoquent d'injustes préférences. Il peut y avoir dans le cœur des parents une louable rivalité qui partage les sentiments. Que la mère prodigue les soins, le père ses conseils. Que la mère couvre le plus jeune des effusions de la tendresse ; que le père, par ses égards, assure à l'aîné les droits qu'il tient de la nature. Que l'un témoigne plus de déférence, l'autre d'affection ; qu'un égal attachement donné à tous entretienne entre tous la concorde : de peur que ce qui est donné à l'un ne soit un larcin fait à l'autre, et quand l'un reçoit, que l'autre ne soit pas sans dédommagement. »

Dans son livre du patriarche Joseph, saint Ambroise revient sur cette idée de l'égalité qui doit

exister entre les enfants, et il l'exprime avec encore plus de force :

« Il est doux d'aimer ses enfants, délicieux de les aimer avec tendresse; mais aussi il arrive trop souvent que l'amour qu'on leur porte, s'il n'est pas renfermé dans des bornes raisonnables, leur devient funeste quand un excès d'indulgence les abandonne à leurs caprices ou qu'une prédilection exclusive pour l'un d'eux dérobe aux autres les sentiments qui leur sont dus, et détruit dans le cœur des frères l'amour qu'ils se doivent réciproquement. Le bien le plus précieux que les pères puissent procurer à leurs enfants c'est un mutuel attachement. C'est là le plus riche héritage à leur laisser. Loin de marquer plus de prédilection aux uns qu'aux autres, faites au contraire que ceux qui partagent également la même nature, partagent aussi également les mêmes faveurs. Un peu d'argent de moins n'est pas une grande perte auprès de celle de l'union domestique. »

Je passe les deux traités des bénédictions des patriarches et du jeûne, pour m'arrêter sur le livre de Naboth et sur celui de Tobie :

« Ancienne quant au temps, dit saint Ambroise, l'histoire de Naboth est contemporaine et journalière. Où sont les riches qui se contentent de ce qu'ils ont et ne désirent pas encore davantage, jusqu'à vouloir ce qui ne leur appartient pas, jusqu'à convoiter la modique possession du pauvre, et lui disputer l'humble héritage de ses

pères? Combien d'Achab dans le monde. Hélas! on les voit sans cesse se reproduire; pour un qui meurt, il en renaît cent. »

Dans son livre sur Tobie, à propos du prêt fait à Gabélus par le saint patriarche, saint Ambroise s'élève avec force contre l'usure; et pour lui, l'usure n'est pas seulement l'intérêt usuraire d'une somme d'argent, c'est tout ce que l'on exige en sus de la chose prêtée quelle qu'en soit la nature:

« C'est une usure d'exiger plus qu'on n'a prêté, soit dans les choses qui se consomment pour la nourriture de l'homme, soit dans celles qui sont employées pour son vêtement. Quelque nom que vous lui donniez c'est une usure. Si la chose est permise, que ne lui donnez-vous son nom? Si elle est défendue, pourquoi cherchez-vous un prétexte? Pourquoi demandez-vous du profit? »

Voici les excellents conseils qu'il donne, un peu plus loin, à ceux qui sont tentés de recourir à la bourse d'autrui :

« Il n'y a pas de crime à être pauvre, point de honte à être indigent; il y en a à devoir et à ne pouvoir rendre. Les échéances arrivées, il faudra demander des délais, de nouveaux termes, inventer des excuses, se mettre à la gêne pour donner des à-compte. On se brouille, on

s'emporte, on se fait un ennemi de l'homme de qui l'on implora l'amitié et les bienfaits. Tant que vous êtes libre n'allez pas vous mettre sous le joug. Êtes-vous riche, n'empruntez point à usure ; êtes-vous pauvre, ne le faites pas non plus ; car si vous êtes riche vous n'avez pas besoin d'emprunter, et si vous êtes pauvre, vous devez être empêché d'emprunter par la difficulté que vous aurez à rendre. »

Je pourrais encore faire de nombreux extraits des commentaires de saint Ambroise sur l'Écriture sainte; mais je craindrais de m'étendre trop loin, et je passe aux œuvres morales et aux traités dogmatiques du saint évêque pour les parcourir rapidement.

Le traité des Offices de saint Ambroise, divisé en trois livres, roule particulièrement sur les devoirs des ecclésiastiques; néanmoins il ne laisse pas d'y traiter des devoirs de tous les chrétiens, et l'on y rencontre à chaque page des préceptes d'une sagesse admirable et que chacun peut mettre en usage dans la pratique de la vie.

« Si la justice a quelque chose de sublime, la libéralité a quelque chose de plus engageant. Ce n'est pas assez de vouloir, ni même de faire du bien aux autres, il faut le faire de bonne grâce.

.... » Qui ne repousse pas, quand il en a les moyens,

l'injustice faite à un autre, n'est pas moins coupable que l'agresseur lui-même.

» La perfection de l'aumône est de la cacher sous le voile du silence et de pourvoir si secrètement aux nécessités des pauvres que l'on ne puisse en être loué. »

Dans son livre des Avantages de la mort, saint Ambroise s'exprime en ces termes :

» La mort n'est-elle pas un mal ? L'Écriture nous le déclare ; elle nous dit que Dieu n'avait pas fait la mort. Il avait placé la vie dans le paradis terrestre, c'est le péché qui a introduit la mort. Elle n'est un mal que parce qu'elle est un châtiment ; mais ce châtiment cesse avec la vie. Il cesse dans l'opinion du païen qui croit que tout finit avec lui ; il cesse dans la doctrine de l'Apôtre, qui regarde la mort comme un gain, parce qu'elle doit l'unir à Jésus-Christ. Mais si, comme il n'est pas possible d'en douter, l'âme survit au corps et conserve le sentiment, il y a donc une vie nouvelle après la mort, et, avec cette vie nouvelle, un autre ordre de biens sur lesquels la mort n'a plus de prise, des jouissances d'autant plus pures que l'âme les possède toute seule et sans l'union avec ce corps mortel, qui l'entraîne et l'importune plutôt qu'il ne la sert. La mort n'a rien de redoutable pour l'âme qui aura vécu dans l'exercice de la vertu. Pourquoi donc nous plaindre de la mort qui met un terme au châtiment et devient une expiation ? Voilà la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit point leur vie, elle ne finit que leurs péchés et les périls où ils sont exposés. »

C'est par ce beau passage que je terminerai mes citations; ces citations sont bien restreintes, bien incomplètes, et les autres ouvrages du saint évêque renferment encore une foule de passages saillants que j'aimerais à citer; mais je dois me renfermer dans le cadre que je me suis tracé, et d'ailleurs les citations que j'ai faites, soit dans cette dernière partie soit précédemment dans le cours du récit, me semblent suffisantes pour que l'on puisse se former une idée précise du style et de la doctrine de saint Ambroise.

Le mérite de ses ouvrages peut se résumer en peu de mots : la foi y domine, le cœur y parle, et le lecteur chrétien y trouve une source abondante de lumières et de consolations.

SAINT ATHANASE.

ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE SAINT ATHANASE

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

I. Un des caractères les plus essentiels de la religion chrétienne est cette unité de croyance qu'elle impose à tous les fidèles, et qui est en effet le lien le plus propre à maintenir les hommes dans la vérité. Dès les premiers temps, il se trouva des esprits indociles qui refusèrent de se soumettre à la loi commune, et qui, se fiant moins à la tradition et à l'autorité qu'aux lumières incertaines de leur raison, tentèrent de pénétrer des mystères inaccessibles à l'intelligence humaine, corrompirent le dogme sous prétexte de l'éclaircir, et s'exposèrent à ruiner l'Église en la divisant. Dès les premiers temps, dis-je, on vit des hérétiques. Mais ce fut surtout au quatrième siècle que l'Église, sortie vic-

torieuse de l'épreuve sanglante des persécutions, se vit assaillie par ce genre d'ennemis, plus dangereux peut-être que ceux qui avaient fait couler le sang des martyrs.

C'est à cette époque que naquit saint Athanase, peu d'années avant la persécution de Dioclétien, qui fut la dernière, et juste à temps pour combattre dès sa naissance celle de toutes les hérésies qui devait compromettre le plus gravement l'unité de l'Église. Dieu, qui le destinait à cette lutte, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce nécessaires pour faire de lui un invincible défenseur de la vérité : un esprit juste et pénétrant, une éloquence naturelle, ferme, nourrie, et dont l'austère mais puissante simplicité est d'autant plus remarquable qu'elle tranche avec le goût singulièrement déclamatoire de son temps; une foi ardente, une charité profonde, un christianisme mâle et simple comme l'Évangile, un cœur généreux et désintéressé, enfin une fermeté inébranlable, un courage paisible, et cet héroïsme de sang-froid qui résiste, sans se lasser, aux inquiétudes, aux dégoûts, aux obstacles les plus divers et les plus multipliés. A toutes les époques, dans toutes les circonstances, Athanase eût été un chrétien accompli, un saint

évêque, une âme apostolique : appelé dans ces temps difficiles à sauver l'intégrité de la foi, il en fut presque lui seul le soutien. Pendant quarante-six ans que dura son ministère, il n'eut d'autre intérêt que celui de l'orthodoxie, d'autres ennemis que ceux de l'Église catholique. Opprimé, persécuté pour elle et avec elle, il en était pour ainsi dire le vivant symbole. Sa cause était si inséparable de celle de la tradition orthodoxe que les hérétiques le considéraient comme leur ennemi personnel. Leur haine mettait tout en œuvre pour le perdre, car il semblait que l'autorité de l'Église dût périr avec lui.

Sans cesse en butte à leurs violences ou à leur malignité, obligé de s'y dérober par l'exil et de céder la place à ces ennemis aussi puissants qu'implacables, cet homme héroïque ne fléchit pas, ne se lasse pas, ne désespère pas de sa cause. « L'erreur passera, dit-il; la vérité seule est éter- » nelle. »

Cette haute confiance en Dieu, protecteur de son Église, cette foi persévérante, cette constance que rien ne peut vaincre, parce qu'elle vient de Dieu et de la foi, voilà ce qui distingue particulièrement saint Athanase entre tous les saints héros

que l'Église propose à notre imitation. Beaucoup d'autres saints nous montrent les vertus que l'Évangile inspire dans les circonstances ordinaires; mais ces vertus fortes, ce courage actif qui appartient aussi au chrétien et qui devient nécessaire dans les moments d'épreuve et de lutte, nul ne nous en offre un plus parfait et plus glorieux modèle.

II. Nous n'avons pas de détails précis sur l'origine et les premières années de saint Athanase, on sait seulement qu'il naquit, vers la fin du troisième siècle, à Alexandrie, de parents chrétiens. On raconte que la première année de l'épiscopat de saint Alexandre, en 312, Athanase, encore enfant, jouait un jour sur le bord de la mer avec quelques compagnons de son âge; ils imaginèrent de contrefaire les cérémonies du baptême, et le jeune Athanase, qui remplissait le rôle d'évêque, baptisa en cette qualité quelques-uns de la troupe qui ne l'avaient pas encore été. L'évêque, qui avait observé ce jeu, approuva ce baptême, défendit de rebaptiser ces enfants, et retint dès lors Athanase auprès de lui pour le préparer au ministère de l'Église. Tel fut, dit-on, le commencement de sa vocation. Quoi qu'il en soit de cette anecdote,

qui ne passe pas pour être très-authentique, il paraît certain néanmoins qu'Athanase se trouva, au sortir de l'enfance, attaché à la personne de l'évêque en qualité de secrétaire. Il étudia la grammaire et la rhétorique, et acquit une certaine connaissance de la littérature profane; puis, renonçant aux sciences humaines, il se livra tout entier à l'étude des livres saints; et bientôt, pour mieux joindre à la doctrine la pratique des vertus chrétiennes, il quitta la ville, se rendit auprès du grand saint Antoine, dans les déserts du mont Colzim, et fut pendant plusieurs années son disciple. Il s'exerça dans cette retraite aux pratiques les plus austères de la vie ascétique, et les conserva toute sa vie. De retour à Alexandrie, il fut ordonné par saint Alexandre, devint diacre de son église, et commença dès lors à écrire pour défendre son évêque contre le schisme de Mélèce. Vers la même époque il écrivit ses deux premiers ouvrages dogmatiques, le *Discours contre les gentils* et le *Traité de l'incarnation du Verbe*. Il pouvait avoir environ vingt-trois ans. Ce fut alors qu'Arius commença à répandre dans l'Église même d'Alexandrie l'hérésie célèbre dont saint Athanase devait être le principal adversaire.

III. En traçant l'histoire de saint Ambroise, j'ai dit ce qu'était Arius et j'ai essayé de bien faire comprendre en quoi consistait sa doctrine[1]. Ce fut en 320 qu'Arius commença à porter le trouble dans l'Église. Saint Alexandre était alors évêque d'Alexandrie; homme d'une éminente piété et fortement attaché à la doctrine apostolique, il eut peut-être à se reprocher d'avoir usé dans le principe de trop de ménagements pour ramener Arius. Aussi l'hérésie fit-elle de rapides progrès, et en peu de mois Arius comptait déjà parmi ses adhérents douze diacres, sept prêtres et jusqu'à sept cents vierges. Il y avait dans Alexandrie un très-grand nombre de ces vierges consacrées à Dieu : l'éloquence du novateur, son esprit, peut-être aussi sa figure douce et imposante, lui donnaient sur cette sorte d'auditeurs un incroyable empire. Il entra en relation avec deux évêques, Secundus de Ptolémaïs, dans la Pentapole, et Théonas de Marmarique, en Libye; ils furent gagnés à sa cause. Alexandre, moins fort dialecticien que saint évêque, avait eu le malheur de dire que pour les choses incompréhensibles de la religion il fallait faire le sacrifice

[1] Voy. ci-dessus, p. 10.

de son esprit; Arius prenait de là occasion d'exercer tous les jours aux dépens de l'évêque sa verve railleuse, et de faire admirer sa subtile et brillante argumentation. A son exemple, plusieurs des prêtres qui dirigeaient les églises d'Alexandrie hasardèrent des opinions nouvelles, et bientôt ne se trouvant pas assez forts pour se faire chacun un parti, ils se rallièrent à l'hérésie naissante et confondirent leurs erreurs avec les siennes. Jésus-Christ ne fut plus qu'une simple créature, mais une créature parfaite par laquelle Dieu avait créé toutes les autres. Le Verbe n'était donc ni éternel, quoique antérieur au monde, ni Dieu en réalité, mais seulement de nom. Telle était la doctrine qui se prêchait tous les jours dans plusieurs églises d'Alexandrie, devant des auditoires de plus en plus nombreux, de plus en plus enthousiastes. L'évêque s'aperçut enfin du danger qui menaçait l'Église; il fit venir Arius, le réprimanda, le somma de se rétracter. Sur son refus, il convoqua dans Alexandrie un concile de cent évêques des provinces d'Égypte et de Libye; les opinions nouvelles y furent examinées et solennellement condamnées; leur auteur fut déposé du sacerdoce, excommunié et chassé de l'Église et de la ville avec tous ses partisans.

Il ne manquait à Arius que l'éclat d'une pareille condamnation pour devenir tout à fait un chef de secte. Il se cacha dans la ville, travaillant par lui-même et par ses principaux adhérents à grossir son parti. Enfin, se voyant activement poursuivi, il se décida à sortir d'Alexandrie; mais ce fut pour répandre la contagion plus au loin. Il écrivit à tous les évêques d'Orient des lettres très-artificieuses et très-soumises, leur exposant sa doctrine sous des couleurs avantageuses, ne la donnant que comme la réfutation de l'hérésie sabellienne, et leur demandant humblement leur protection contre l'évêque d'Alexandrie. Il trouva un utile et zélé protecteur en la personne d'Eusèbe de Nicomédie, qui penchait déjà vers les doctrines qu'Arius venait de mettre au jour, et qui le recommanda aux évêques de Palestine. Ceux-ci l'accueillirent comme un homme injustement persécuté, prêtèrent l'oreille à sa nouvelle doctrine, lui permirent de la prêcher publiquement dans leurs églises, enfin lui offrirent leurs bons offices pour le réconcilier le plus promptement possible avec son évêque. De Palestine, Arius se rendit à Nicomédie, où se tenait la cour impériale; Eusèbe le présenta comme un homme extraordinaire; Constantia, sœur de Constantin et

femme de l'empereur Licinius, le vit, en fut charmée, et devint la plus ardente protectrice de sa doctrine. Arius fut alors regardé dans tout l'Orient comme une victime de la jalousie de son évêque. Sur les instances d'Eusèbe de Nicomédie, les évêques de Palestine se déclarèrent hautement en sa faveur, et l'un d'eux, le célèbre Eusèbe de Césarée, plus recommandable du reste par son esprit que par sa foi, se chargea d'écrire le premier à saint Alexandre en faveur d'Arius et de ses opinions. Cette lettre était proprement une profession de foi de la doctrine arienne mitigée avec assez d'artifice pour écarter, s'il était possible, les scrupules de celui à qui elle était adressée. Mais le pieux évêque rejeta cette espèce de transaction qui eût été dangereuse pour la foi orthodoxe, et, en réponse à la lettre d'Eusèbe de Césarée, qui avait été répandue dans tout l'Orient, il publia une lettre circulaire adressée aux évêques, et contenant la réfutation de l'hérésie. Un grand nombre d'évêques d'Asie et tous ceux d'Occident approuvèrent la foi exposée dans cette lettre, et condamnèrent Arius comme hérétique. Mais Eusèbe, de son côté, rompant toute mesure, convoqua, en Bithynie, tous ceux qu'il avait gagnés, et les réunit en une

espèce de concile où la doctrine d'Arius fut proclamée seule orthodoxe. Ce fut là comme la déclaration de guerre. Cette démarche fut suivie d'un tumulte effroyable dans toutes les villes d'Orient, qui se trouvèrent divisées en deux camps. Arius allait prêchant de ville en ville, répandant partout sa doctrine et la fureur de dogmatiser. Pour populariser ses opinions, il en fit un poëme intitulé *Thalie;* c'était une sorte de cantique dogmatique, qui se chantait sur les mêmes airs que les chansons licencieuses qu'on désignait ordinairement sous ce nom. Il en fit d'autres à l'usage des mariniers, des artisans, des manœuvres, sur les airs les plus connus. Enfin il revint à Alexandrie, où sa présence souleva des émeutes journalières.

Cependant Constantin, devenu seul maître de l'empire, faisait triompher partout la religion chrétienne. Il apprit avec douleur l'état déplorable où se trouvaient les églises d'Orient, et se rendit aussitôt à Nicomédie pour tâcher de rétablir la paix. Eusèbe s'empressa de le prévenir en sa faveur, et réussit aisément à tromper un prince qui avait plus de zèle que de lumières pour discerner l'erreur de la vérité. L'évêque d'Alexandrie fut représenté

comme le seul auteur de tout le désordre. C'était lui, disait Eusèbe, qui, en provoquant des discussions oiseuses et en faisant d'une question de mots une affaire de foi, avait jeté le trouble dans son église.

Le résultat de ces manœuvres fut une lettre que l'empereur adressa à la fois à l'évêque et à l'hérésiarque, les mettant tous deux au même niveau, leur distribuant à tous deux le blâme, les exhortant l'un et l'autre à une prompte et sincère réconciliation. Cette lettre fut portée à saint Alexandre par le vénérable Osius, évêque de Cordoue, que Constantin avait amené avec lui d'Occident, et en qui il avait une entière confiance. Celui-ci vit de ses yeux la confusion qui régnait dans Alexandrie, l'audace des hérétiques et leurs progrès; il prit une connaissance plus exacte de leur doctrine et assembla un concile à Alexandrie pour les condamner; mais il fallait une plus grande autorité pour abattre une faction déjà si puissante. Après avoir, dans ce concile, réglé quelques points de discipline et étouffé le schisme de Colluthus, qui s'était élevé à l'ombre de la grande hérésie, Osius retourna auprès de l'empereur. Ses discours et les lettres de saint Alexandre ne tardèrent pas à effa-

cer les impressions produites par l'artifice d'Eusèbe; Constantin comprit que la chose était plus grave qu'on ne le lui avait fait croire, et que cette prétendue question de mots était d'un intérêt capital pour la religion. Il résolut de convoquer une assemblée générale de tous les évêques pour prononcer souverainement sur toutes les difficultés de dogme et de discipline et rétablir la concorde. Le lieu de cette grande assemblée fut fixé à Nicée, ville de Bithynie, assez voisine de Nicomédie, où il faisait sa résidence. Des ordres furent donnés dans toutes les provinces pour fournir aux évêques tout ce qui leur serait nécessaire pour le voyage, et les transporter aux frais de l'empereur; le palais de Nicée fut préparé pour les recevoir.

IV. Ce fut le 18 juin de l'année 325 que se tint la première séance. L'assemblée se composait de trois cent dix-huit évêques, venus de toutes les parties de la chrétienté; la plupart vénérables par leur âge et leurs vertus, un grand nombre même ayant souffert pour la foi dans les dernières persécutions et portant les glorieuses marques de leur dévouement. Outre les évêques, on y comptait beaucoup de docteurs et de théologiens, venus pour

défendre ou combattre l'hérésie. Enfin, cette réunion extraordinaire avait attiré à Nicée une affluence considérable d'étrangers accourus de loin pour assister à ce grand spectacle. Parmi les païens, qui n'étaient pas les moins empressés, quelques-uns se raillèrent des borgnes et des impotents de Nicée ; c'était ainsi qu'ils désignaient les martyrs ; mais la plupart ne pouvaient se défendre d'une impression de religieux respect à la vue de cette héroïque assemblée. Quelques jours avant l'ouverture du concile, un de leurs philosophes se convertit soudainement à la voix du saint solitaire Spiridion, et sa conversion miraculeuse fit grand bruit. Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit ce premier concile universel.

On s'occupa tout d'abord de l'arianisme. Arius comptait dans cette grande assemblée une vingtaine de partisans. Il parut lui-même, et exposa ses opinions avec son assurance ordinaire. Alors se montra pour la première fois Athanase, encore tout jeune, et simple diacre de l'évêque d'Alexandrie. Ce fut lui qui eut la plus grande part à la réfutation de la doctrine d'Arius ; et parmi tant d'évêques, on peut dire qu'il joua véritablement le premier rôle, et contribua plus que personne à la destruc-

tion de l'hérésie. Il fit voir combien Arius rabaissait la religion chrétienne, puisque, selon lui, l'objet de l'adoration des chrétiens ne serait qu'une créature, qu'un homme à peu près semblable aux autres. Il ajouta qu'en admettant ce Dieu créé, dépendant et différent de Dieu le père, les ariens se rendaient même inférieurs aux Juifs et retombaient dans l'idolâtrie, puisqu'ils supposaient deux dieux. Tout le concile fut surpris de trouver dans un jeune homme tant d'éloquence et de doctrine. On était déjà peu disposé à favoriser l'hérésie, car la première fois qu'Arius avait exposé ses opinions, la plupart des Pères du concile s'étaient levés en tumulte, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre ses blasphèmes. Athanase acheva de convaincre et d'entraîner les esprits; et les ariens, vaincus, conçurent dès lors cette haine furieuse qu'ils conservèrent toujours contre lui.

N'espérant plus se soutenir ouvertement, ils essayèrent d'échapper à la nécessité d'une rétractation, et de déguiser leur dissidence à la faveur de l'ambiguïté des mots. Ils offrirent de reconnaître et de signer que le Verbe *était Dieu, et de Dieu même;* expressions qu'ils entendaient d'une façon particulière, et qui, dans leur pensée, s'appliquaient

aux créatures humaines. Cette interprétation subtile se fondait sur les passages de l'Écriture où il est dit que Dieu créa l'homme à sa ressemblance. Il est vraisemblable qu'en proposant et en discutant cette formule, ils firent assez voir quel sens ils y attachaient; les Pères du concile devinèrent leur artifice. On s'appliqua à écarter toute ambiguïté, à exprimer le plus clairement possible que le Fils ne fait qu'un avec le Père; et ce fut dans une lettre d'Eusèbe de Nicomédie, le plus acharné défenseur d'Arius, qu'on trouva l'expression dont on fit choix.

Eusèbe disait dans cette lettre : « Si nous disons que le Fils de Dieu est incréé, par là même nous confessons qu'il est consubstantiel à son Père. » Ce terme de *consubstantiel* fut introduit dans le symbole, à la rédaction duquel prirent part Osius, Marcel d'Ancyre et Athanase. Il ne restait plus qu'à prononcer solennellement la sentence, c'est-à-dire à accepter le symbole. Constantin voulut assister à cette séance décisive, pour donner plus de poids à un jugement qui pouvait être considéré comme celui de l'Église entière. Il vint prendre place dans l'assemblée, sans gardes, accompagné seulement de ceux de ses ministres qui avaient,

comme lui, embrassé le christianisme. Vêtu d'un habit de pourpre et le front ceint d'une bandelette chargée de pierreries, par laquelle il avait remplacé la couronne de laurier depuis qu'il avait quitté Apollon pour Jésus-Christ, il s'assit au bout de la salle sur un siége d'or, mais plus bas que ceux des évêques, et se montra dans l'assemblée avec la dignité qui convenait au rang suprême, sans pourtant prendre la qualité de juge, se bornant au rôle de simple spectateur, et prêtant une oreille attentive à la discussion. En effet, après un discours d'apparat qui fut prononcé par Eustathe d'Antioche, et auquel l'empereur répondit avec beaucoup de respect pour l'autorité de l'Église, la discussion recommença avec plus de chaleur et d'opiniâtreté que jamais. Il est impossible d'imaginer tout ce qu'Eusèbe et ses adhérents inventèrent de difficultés et de subterfuges pour éviter de confesser la consubstantialité. On ne peut pas voir un plus curieux exemple de l'incroyable attachement qu'on prend pour une opinion quand une fois on s'est engagé à la soutenir. Enfin on en vint aux suffrages, et plus de trois cents évêques adoptèrent solennellement le symbole comme la seule profession de foi orthodoxe.

Outre l'exposé de la foi qu'on récite encore au-

jourd'hui dans l'ordinaire de la messe, il contenait la condamnation formelle des principales propositions d'Arius; ses partisans refusèrent d'abord tout d'une voix d'y souscrire, mais Constantin fit entendre qu'il veillerait au maintien de la doctrine établie, et qu'il fallait se soumettre ou renoncer à l'épiscopat. Dès le lendemain Eusèbe de Césarée vint signer sans restriction le symbole. L'autre Eusèbe, qui, dans toutes ces conjonctures, se montra le plus obstiné du parti, essaya encore de faire accepter une profession de foi qui revenait à peu près à celle qu'on avait adoptée, mais qui ne contenait pas le mot *consubstantiel ;* on n'en voulut pas entendre parler. Découragés par ce dernier effort, placés entre l'acceptation pure et simple et une rébellion ouverte qui entraînait la déchéance, la plupart de ses partisans se rendirent; il ne resta plus avec lui que Théognis de Nicée, Théonas et Secundus de Libye. Il n'était pas encore à bout d'expédients; il offrit de signer la profession de foi complète, mais déclara qu'il ne pouvait souscrire à la condamnation d'Arius, dont on interprétait mal, disait-il, les pensées et les intentions. Cet accommodement fut rejeté comme tous les autres.

Enfin, le concile, voyant qu'il était impossible

de venir à bout de tant d'obstination, condamna Eusèbe et ses trois adhérents comme hérétiques, et les déposa ; Constantin prononça aussitôt contre eux une sentence d'exil. Il n'y avait plus de ressources ; il fallait subir l'exil ou s'humilier ; les hérétiques préférèrent le dernier parti, espérant sans doute se ménager ainsi les moyens de recommencer leurs intrigues, comme ils y réussirent en effet. Arius, le premier, donna l'exemple ; il demanda grâce, désavoua formellement ses erreurs, en fit une abjuration publique, se réconcilia avec l'Église, et fut même réintégré dans ses fonctions, à condition de ne plus retourner à Alexandrie. Secundus et Théonas, ses plus anciens et ses fidèles sectateurs, suivirent aussitôt son exemple et reçurent leur pardon. Enfin Eusèbe se trouvait seul avec Théognis de Nicée ; obligé de renoncer à l'épiscopat, aux honneurs et aux affaires de la cour qu'il aimait passionnément, il fléchit, fit agir ses amis auprès de l'empereur, parvint à l'intéresser en sa faveur, et trompa même les Pères du concile par les démonstrations du repentir le plus sincère. Il obtint sa grâce et celle de son dernier partisan, moyennant un désaveu solennel de tout ce qu'ils avaient soutenu avec tant de persévérance ; ils furent re-

placés sur leurs siéges, quoiqu'on leur eût déjà désigné des successeurs.

La grande affaire du concile était terminée. Les dernières séances furent employées à régler divers points de discipline : l'ordination et les prérogatives des évêques, celles des métropolitains, les mœurs des prêtres, les fonctions des diacres, la réconciliation des hérétiques, des apostats et des excommuniés, l'époque de la fête de Pâques, etc. Les décisions du concile furent rédigées en vingt canons qu'on envoya dans toutes les églises. Enfin, l'assemblée se sépara le 25 août; les séances, toutes fort longues et très-remplies, avaient duré un peu plus de deux mois.

V. La paix semblait pour longtemps rétablie dans l'église d'Alexandrie. La suprématie du patriarche avait été formellement prononcée par le concile; les méléciens avaient été condamnés ainsi que les ariens; les uns et les autres se soumirent humblement, mais ils ne tardèrent pas à relever la tête. Mélèce mourut, et cet événement, qui semblait devoir éteindre son schisme, lui donna au contraire une nouvelle vigueur; car au lit de mort il se choisit un successeur, et remit ses prétentions

aux mains d'un nommé Jean, un de ses principaux sectateurs, plus ambitieux et plus entreprenant que lui-même. En même temps Eusèbe, demeuré à la cour et soutenu en secret par la sœur de l'empereur, travaillait à relever l'arianisme. Tel était l'état des choses lorsque saint Alexandre mourut, cinq mois environ après son retour du concile. A ses derniers moments, il appela plusieurs fois Athanase à haute voix; celui-ci avait disparu. « Athanase, reprit le vieillard, vous pensez vous garantir par la fuite, mais la fuite ne vous garantira pas. » En effet, quoique absent, Athanase fut choisi par la voix unanime du peuple, et appelé malgré lui à ce ministère épiscopal qu'il redoutait avec tant de raison.

Cette élection fut un triomphe pour les catholiques et un coup de foudre pour les sectaires. Outre qu'Athanase s'était assez fait connaître au concile de Nicée, on savait déjà que depuis plusieurs années c'était lui qui avait dirigé et soutenu le vieil évêque dans ses démarches contre l'hérésie. Les méléciens entrèrent en révolte ouverte, prétendirent que l'élection avait été vicieuse, et remplirent toute l'Égypte de troubles. Eusèbe saisit cette occasion pour les rattacher à son parti; il

leur envoya des députés pour s'entendre avec eux sur les moyens de perdre leur plus redoutable ennemi, et dès lors, de schismatiques devenus hérétiques, les méléciens firent cause commune avec les ariens. Leur chef, accompagné de l'évêque de Pélusium et du moine Paphnuce, se rendit auprès de l'empereur pour accuser Athanase. Ils attaquèrent son élection, et de plus se plaignirent de sa tyrannie, à laquelle ils attribuèrent tous les désordres qui venaient d'éclater. Tous les jours on vit arriver à la cour de nouveaux ecclésiastiques d'Égypte, qui représentaient Athanase comme le perturbateur de l'Église. Ils en vinrent bientôt à demander le rétablissement d'Arius dans Alexandrie, alléguant qu'il n'y avait aucune raison de l'en tenir éloigné puisqu'il avait souscrit à la foi de Nicée, que l'intolérance du nouvel évêque perpétuait seule la discorde, qu'il fallait l'obliger à recevoir un homme au retour duquel il ne s'opposait que par pure jalousie, que c'était enfin le seul moyen de contenter tout le monde et de rétablir la paix. Cette dernière considération était toute-puissante sur l'esprit de Constantin, qui était sincèrement affligé de toutes ces querelles; il écrivit à Athanase une lettre sévère en lui enjoignant de

recevoir Arius. Athanase répondit avec respect et fermeté; il n'eut pas de peine à faire comprendre que le rappel d'Arius ne pouvait être que très-dangereux; il fit voir en même temps combien son retour à l'orthodoxie paraissait peu sincère, à en juger par les efforts qu'il faisait, lui et les siens, pour reconstituer son parti; quant aux méléciens, il se plaignit fortement de leur insolence et dénonça leur union avec le parti d'Eusèbe. Constantin hésitait : les ennemis du patriarche crurent nécessaire de faire un nouvel effort; ils l'accusèrent d'avoir établi sur le peuple d'Alexandrie un nouveau tribut de robes de lin; cette accusation fut aussitôt réfutée par deux de ses prêtres qui se trouvèrent alors à Nicomédie. Pour infirmer le témoignage de ces deux prêtres, ils prétendirent que l'un d'eux avait, par l'ordre d'Athanase, brisé un vase sacré chez un ecclésiastique. Enfin ils accusèrent le patriarche d'avoir fourni de l'argent à un certain Philumène pour se révolter contre l'empereur. Quelque mal appuyées que fussent ces calomnies, les accusateurs avaient néanmoins un grand avantage, c'était d'assiéger l'oreille du prince et de parler contre un absent. Athanase vint à Nicomédie, vit l'empereur, et dès lors se

justifia sans peine. Constantin lui témoigna la plus grande considération, conçut une haute estime pour ses lumières et ses vertus, et le renvoya en protestant qu'il l'avait appelé pour le voir et non pour le juger. Cependant Eusèbe s'était fort compromis; ses intrigues avec les envoyés des méléciens n'avaient pu rester cachées; il s'était enhardi jusqu'à les recevoir et les loger chez lui; il fut déposé, conformément à la sentence du concile, et envoyé en exil ainsi que son fidèle Théognis de Nicée; Arius et son principal disciple, encore une fois vaincus, furent relégués en Illyrie.

VI. Cependant, trois ans s'étaient à peine écoulés que déjà les affaires avaient complétement changé de face : Eusèbe était rétabli sur son siége épiscopal, et Arius recommençait ses prédications. Ce prompt revirement marque moins la faiblesse du prince que le pouvoir d'une obsession journalière même sur les meilleurs esprits. Eusèbe et Arius avaient auprès de Constantin une protectrice adroite et zélée en la personne de Constantia. Elle sut peu à peu justifier l'évêque exilé, se porta garant de son orthodoxie, et finit par obtenir son rappel.

Eusèbe recommença aussitôt ses intrigues, mais

avec plus d'adresse et de secret. On en revint à cette histoire d'un ecclésiastique chez qui Athanase avait fait briser, disait-on, un vase sacré. Ce prétendu ecclésiastique était un nommé Ischyras, de la Maréote, qui avait été ordonné par le schismatique Colluthus, et à qui le patriarche avait interdit les fonctions du sacerdoce; on répandit qu'il avait été affreusement maltraité. En même temps Arsénius, évêque d'Hypsèle, ayant été obligé de fuir à cause d'un crime, se jeta aussi dans les bras des hérétiques; ils le firent cacher et prétendirent qu'Athanase lui avait fait couper la main et l'avait fait mettre à mort. Ces deux accusations furent portées devant l'empereur, et on produisit même une main d'homme qui était, disait-on, celle de la victime. Obligé de se défendre, Athanase fit chercher Arsénius, qui fut arrêté à Tyr, et reconnu par l'évêque même de cette ville. L'autre calomnie fut déjouée par la rétractation d'Ischyras, et le patriarche fut justifié. On parvint cependant encore à obscurcir dans l'esprit de Constantin ce qui était si clair; on obtint que les évêques rassemblés en Palestine, à l'occasion de la dédicace du saint sépulcre, tiendraient un concile où serait examinée la conduite du patriarche d'Alexandrie.

Eusèbe avait travaillé longtemps d'avance à se préparer ce triomphe ; il avait renoué des intelligences avec tous ses anciens adhérents, avait gagné de nouveaux évêques, avait fait renverser Eustathe d'Antioche et Eutrope d'Andrinople, sous prétexte qu'ils étaient sabelliens, et les avait fait remplacer par des hommes du parti. Le concile se trouva composé de tous les évêques secrètement ou notoirement attachés à l'arianisme. A leur tête figuraient les deux Eusèbe, Théognis, et tous ces évêques de Palestine qui avaient été les premiers protecteurs de l'hérésie. Le concile fut réuni à Césarée, c'est-à-dire dans une ville que son évêque empoisonnait depuis dix ans des doctrines et de l'esprit d'Arius ; enfin, pour que rien ne manquât à la violation des règles ecclésiastiques, le comte Denis fut appelé pour présider. Voilà devant quelle assemblée fut cité saint Athanase. Il refusa d'abord de s'y rendre ; mais, songeant que c'était se mettre dans son tort, il céda, et demanda seulement que l'assemblée fût transférée à Tyr ; ce qu'on fut obligé d'accorder. Il comparut escorté d'un grand nombre d'évêques de sa province, venus avec lui pour aider à sa justification. On eut l'indignité de le faire rester debout comme un coupable avéré ; il

voulut récuser Eusèbe et quelques autres dont la haine contre lui était connue ; on ne tint pas compte de ses réclamations. On attaqua d'abord son ordination, son élection. Vint ensuite l'histoire d'Ischyras ; les évêques de la Maréote prouvèrent la fausseté de toutes ces accusations. On produisit alors une prétendue vierge qui déclara que le patriarche lui avait fait violence ; comme cette malheureuse achevait sa déposition, un des prêtres venus avec Athanase se leva, et s'adressant à elle : « Comment, lui dit-il, vous prétendez que je vous ai fait violence ? » — « Oui, s'écria-t-elle en le montrant du doigt, c'est lui, je le reconnais. » Tous les assistants se mirent à rire ; Athanase et les siens insistèrent pour qu'on s'assurât de cette femme, et qu'on lui fît dire par qui elle avait été apostée ; mais on l'avait déjà fait échapper. Les accusateurs osèrent pourtant poursuivre : ils s'écrièrent en tumulte qu'il y avait des crimes plus importants à examiner, et, tirant d'une boîte une main desséchée, ils déclarèrent que c'était celle d'Arsénius qu'Athanase avait tué. Mais Arsénius, depuis la première accusation, était revenu secrètement auprès du patriarche ; il parut avec ses deux mains entières. Ce fut alors un bruit épouvantable

dans l'assemblée ; on cria qu'Athanase était un magicien ; Jean, le chef des méléciens, sortit furieux, et les autres, se jetant avec rage sur le patriarche, l'auraient mis en pièces si les soldats ne l'avaient arraché de leurs mains.

Comment l'assemblée osa-t-elle encore se réunir après un pareil scandale? comment toute cette affaire ne fut-elle pas écrasée sous le ridicule et l'indignation? C'est ce qu'on a peine à s'expliquer. Athanase s'était embarqué pour aller trouver l'empereur dans sa nouvelle résidence de Constantinople ; une fois parti, on le déposa, on lui interdit de retourner à Alexandrie ; puis les mêmes évêques qui exilaient Athanase firent rentrer en même temps Arius dans le sein de l'Église. Constantin, prévenu par tout son entourage, avait consenti à voir Arius ; celui-ci lui présenta une profession de foi à peu près conforme au symbole, et l'empereur, convaincu de sa bonne foi, le recommanda lui-même au concile.

Athanase, à son arrivée à Constantinople, demanda une audience à l'empereur, qui refusa de le voir. Il fut obligé de se placer sur son passage et obtint qu'on fît venir ses accusateurs, et qu'il lui fût permis de se justifier devant le prince. Les évê-

ques du concile se contentèrent d'envoyer six d'entre eux, les plus animés et les plus artificieux. Ne pouvant plus soutenir les accusations précédentes, ils en imaginèrent une autre, et assurèrent qu'Athanase avait menacé d'empêcher qu'on ne transportât du blé d'Alexandrie à Constantinople. Eusèbe soutint cette accusation par serment, et cinq évêques d'Égypte, qui s'étaient laissé gagner, déposèrent contre leur patriarche. Soit crédulité, soit lassitude, peut-être aussi dans l'espoir de rétablir la paix en sacrifiant celui contre qui tout le monde semblait conspirer, Constantin confirma la sentence des évêques de Tyr, et condamna Athanase à l'exil. Il fut relégué à Trèves, dans les Gaules, où il fut reçu avec le plus grand respect par tous les fidèles et par Constantin, fils aîné de l'empereur. Il y resta environ seize mois, depuis le commencement de février 336, jusqu'au moment où l'on apprit la mort de Constantin, arrivée le 22 mai 337.

VII. Ce fut pendant ces deux malheureuses années que l'hérésie victorieuse jeta dans tout l'Orient de profondes racines. Arius osa rentrer en triomphe dans Alexandrie ; mais tout le peuple ca-

tholique se souleva; on lui refusa l'entrée des églises; il y eut des séditions si violentes que Constantin crut devoir le faire revenir à Constantinople pour l'examiner lui-même avec plus d'attention. Il exigea qu'il signât devant lui les décrets du concile de Nicée et le symbole; Arius souscrivit à tout sans hésiter; il lui fit encore jurer qu'il se soumettait sans restriction, sans détour d'esprit, à la foi établie dans ce concile. Arius prononça ce serment d'un air convaincu et avec toutes les apparences de la sincérité; l'empereur, enfin, ne pouvant croire que tout cela ne fût que mensonge, enjoignit à l'évêque de Constantinople de recevoir Arius à sa communion. L'évêque Alexandre déclara qu'il n'y consentirait jamais; Eusèbe lui dit insolemment que, s'il ne le recevait pas dans huit jours, il serait déposé. Et en effet, avec l'aide des évêques de son parti, il n'était que trop en état d'accomplir sa menace: dans ce moment même, il les avait réunis en concile à Constantinople, et avait fait déposer le courageux Marcel d'Ancyre. C'était déjà le quatrième évêque dont ils se débarrassaient ainsi; et ces quatre évêques étaient ceux qu'on avait vus à Nicée combattre le plus vigoureusement l'arianisme.

Toute la population catholique était consternée, le parti arien triomphait ; le saint évêque, n'espérant plus de secours que du ciel, passait les jours en prières dans l'attente de la catastrophe. On était déjà au samedi, veille du jour où Arius devait être solennellement reçu à la communion ; il parcourait la ville accompagné d'Eusèbe et escorté d'une foule immense ; tout à coup il fut saisi d'une violente dyssenterie, et s'étant retiré à l'écart, il mourut subitement ; on le trouva qui rendait ses entrailles avec tout son sang. Cette mort épouvantable fit une révolution dans la ville ; tous les catholiques y virent un jugement de Dieu ; le parti arien fut un instant consterné, et l'on crut encore une fois qu'il ne s'en relèverait pas. Mais la mort de Constantin lui donna plus de force et de liberté qu'il n'en avait jamais eu. Ce prince avait été sincèrement attaché à la foi orthodoxe. Il n'avait rien tant à cœur que l'union de l'Église. Sa complaisance pour sa sœur et son affection pour l'indigne Eusèbe l'avaient entraîné à favoriser, sans le savoir, les vues des hérétiques, mais sans autoriser l'hérésie ; il allait être remplacé, à Constantinople, par un prince tout arien, disciple d'Eusèbe et de Constantia.

VIII. Constantin avait, par son testament, partagé son empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Le premier eut l'Occident, c'est-à-dire les Gaules et l'Espagne, qu'il gouvernait déjà depuis longtemps; Constant eut l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie, et Constance régna sur l'Orient. A peine entré en possession de son empire, le jeune Constantin, qui avait eu occasion de reconnaître les vertus d'Athanase, le renvoya dans son église, avec une lettre adressée aux Alexandrins, portant que son père n'avait éloigné ce saint homme que pour le dérober aux entreprises de ses ennemis, qu'il l'aurait certainement rappelé si la mort ne l'eût prévenu, et que lui-même se faisait un devoir d'accomplir à cet égard la volonté paternelle. Constance n'osa pas s'opposer à cette mesure, et saint Athanase rentra dans Alexandrie au milieu des acclamations du peuple, après deux ans et demi d'absence. Les ariens travaillèrent aussitôt à détruire ce qu'ils n'avaient pu empêcher. Toute la nouvelle cour était à eux; et Constance lui-même laissant assez voir ses sentiments, on ne faisait plus difficulté autour de lui de professer les doctrines que le concile de Nicée avait condamnées.

Il avait donné toute sa confiance à Eusèbe, ainsi

qu'à un prêtre arien qui avait gagné celle du grand Constantin dans ses dernières années, et entre les mains duquel ce prince même avait laissé son testament. Ces deux hommes se plaignirent auprès de l'empereur du retour d'Athanase, qui, disaient-ils, violait les lois canoniques en se replaçant de force sur un siége d'où il avait été déposé par un concile. Ils ajoutaient que ce retour avait livré Alexandrie à de nouveaux troubles, et que le patriarche ne se soutenait que par la violence. Enfin ils l'accusèrent d'avoir détourné à son profit l'argent et le blé que le grand Constantin lui avait fait donner pour distribuer aux pauvres. Saint Athanase envoya auprès de Constance quelques-uns de ses ecclésiastiques, qui démontrèrent la fausseté de ces accusations. Constance, sachant que le saint évêque était soutenu par ses frères, n'osa pas le condamner. Les eusébiens s'adressèrent alors au pape Jules, et lui demandèrent des lettres de communion pour un arien d'Alexandrie nommé Piste, qu'ils avaient choisi comme successeur d'Athanase; celui-ci envoya aussi des députés au pape, qui lui firent connaître que ce Piste avait été excommunié à Nicée avec l'évêque arien Secundus, qui l'avait ordonné prêtre. En même temps, cent évêques

d'Égypte et de Libye, rassemblés à Alexandrie en concile, écrivirent une lettre synodale contenant l'apologie de leur patriarche et l'histoire de toutes les calomnies inventées par les ariens. Ceux-ci, pressés de s'expliquer, demandèrent la convocation d'un concile à Rome, promettant d'y apporter des preuves. Athanase y fut appelé et s'y rendit en effet, mais attendit inutilement ses accusateurs. Pendant ce temps, Eusèbe avait fait déposer Paul, évêque de Constantinople, pour s'emparer de ce siége, qui commençait à devenir le premier de l'Église d'Orient. Il convoqua contre Athanase un concile à Antioche; et ne l'ayant pas obtenu tel qu'il le souhaitait, parce qu'il s'y trouvait un certain nombre d'évêques attachés à l'orthodoxie, il se contenta d'y faire passer entre autres décrets un canon qui défendait à tout évêque déposé de se rétablir sans la permission d'un concile. L'assemblée s'étant ensuite séparée, il réunit ses partisans en conciliabule, au nombre de quarante, en présence de Constance; on renouvela toutes les calomnies anciennes et nouvelles dirigées contre saint Athanase; on le déclara dûment dégradé; enfin on ordonna évêque d'Alexandrie un certain Grégoire de Cappadoce, qui avait été prêtre sous Athanase et

qui s'était depuis longtemps jeté dans l'hérésie. Athanase cependant s'était lassé d'attendre et était revenu dans Alexandrie : ce fut là qu'il apprit le conciliabule et ses résultats, en même temps que l'arrivée de celui qu'on lui donnait pour successeur. C'était vers la fin du carême, peu de temps avant les fêtes de Pâques de l'an 342. Philagre, préfet d'Égypte, fit afficher tout à coup une lettre impériale en forme d'édit, qui signifiait au peuple d'Alexandrie la décision du concile d'Antioche. Toute la ville fut frappée de stupeur ; bientôt de tous côtés on éclata en murmures d'indignation ; les églises se remplirent d'une multitude consternée qui demandait le maintien de son évêque, et qui croyait le protéger par sa présence. Grégoire arriva, escorté de cinq mille soldats sous les ordres d'un général des armées de l'empereur et d'un eunuque du palais. A ces troupes se joignit toute la populace arienne, juive et païenne de la ville, que le préfet fit armer d'épées et de bâtons. Au moment où les catholiques étaient rassemblés dans les églises, dans l'attente de ce qui allait se passer, ces bandes effrénées s'y jetèrent et mirent tout à feu et à sang. Philagre lui-même leur donna l'exemple en pénétrant à leur tête dans le temple où le

saint patriarche célébrait l'office divin. On met le feu au baptistère, on massacre les fidèles, on dépouille les vierges, on pille l'église, on brise les vases sacrés, on profane l'autel et le sanctuaire : juifs et païens célèbrent par des orgies cet insigne affront fait à la religion chrétienne, et les ariens encouragent et imitent leurs sacriléges. Toutes les églises d'Alexandrie furent en un même jour saccagées et profanées par les excès les plus monstrueux. Le jour du vendredi saint les mêmes scènes se renouvelèrent. L'évêque Grégoire fit prendre, dans l'espace d'une heure, trente-quatre personnes, prêtres et laïques, vierges et femmes mariées, et les fit fouetter publiquement : plusieurs évêques qui se trouvaient dans la ville furent également saisis et maltraités, entre autres saint Potamon, qui avait survécu à la persécution de Maximin, et qui mourut ici des blessures dont on le laissa couvert. Athanase avait été obligé de fuir; il écrivit une lettre circulaire adressée à tous les évêques orthodoxes pour leur faire connaître ce qui venait de se passer. Cette lettre commence par une allusion touchante à l'histoire du lévite d'Éphraïm, dont l'affliction, dit-il, n'était pas comparable à la sienne.

qui s'était depuis longtemps jeté dans l'hérésie. Athanase cependant s'était lassé d'attendre et était revenu dans Alexandrie : ce fut là qu'il apprit le conciliabule et ses résultats, en même temps que l'arrivée de celui qu'on lui donnait pour successeur. C'était vers la fin du carême, peu de temps avant les fêtes de Pâques de l'an 342. Philagre, préfet d'Égypte, fit afficher tout à coup une lettre impériale en forme d'édit, qui signifiait au peuple d'Alexandrie la décision du concile d'Antioche. Toute la ville fut frappée de stupeur ; bientôt de tous côtés on éclata en murmures d'indignation ; les églises se remplirent d'une multitude consternée qui demandait le maintien de son évêque, et qui croyait le protéger par sa présence. Grégoire arriva, escorté de cinq mille soldats sous les ordres d'un général des armées de l'empereur et d'un eunuque du palais. A ces troupes se joignit toute la populace arienne, juive et païenne de la ville, que le préfet fit armer d'épées et de bâtons. Au moment où les catholiques étaient rassemblés dans les églises, dans l'attente de ce qui allait se passer, ces bandes effrénées s'y jetèrent et mirent tout à feu et à sang. Philagre lui-même leur donna l'exemple en pénétrant à leur tête dans le temple où le

saint patriarche célébrait l'office divin. On met le feu au baptistère, on massacre les fidèles, on dépouille les vierges, on pille l'église, on brise les vases sacrés, on profane l'autel et le sanctuaire : juifs et païens célèbrent par des orgies cet insigne affront fait à la religion chrétienne, et les ariens encouragent et imitent leurs sacriléges. Toutes les églises d'Alexandrie furent en un même jour saccagées et profanées par les excès les plus monstrueux. Le jour du vendredi saint les mêmes scènes se renouvelèrent. L'évêque Grégoire fit prendre, dans l'espace d'une heure, trente-quatre personnes, prêtres et laïques, vierges et femmes mariées, et les fit fouetter publiquement : plusieurs évêques qui se trouvaient dans la ville furent également saisis et maltraités, entre autres saint Potamon, qui avait survécu à la persécution de Maximin, et qui mourut ici des blessures dont on le laissa couvert. Athanase avait été obligé de fuir; il écrivit une lettre circulaire adressée à tous les évêques orthodoxes pour leur faire connaître ce qui venait de se passer. Cette lettre commence par une allusion touchante à l'histoire du lévite d'Éphraïm, dont l'affliction, dit-il, n'était pas comparable à la sienne.

« Au récit du crime commis contre l'épouse du lévite, tout Israël fut saisi d'épouvante et de douleur; il n'y eut personne qui ne se sentît frappé personnellement par un si sanglant outrage, et qui ne s'armât contre les auteurs de cet exécrable forfait. Ceux qui s'en étaient rendus coupables ne tardèrent pas à en porter la peine..... L'excès auquel on vient de se porter a quelque chose encore de plus violent et de plus propre à soulever votre indignation : jamais si criminel attentat ne fut osé contre l'Église. Alors une seule femme fut outragée ; il n'y eut qu'un lévite qui eut à se plaindre ; ici c'est l'Église tout entière, c'est tout l'ordre sacerdotal qui est déshonoré par cette sacrilége profanation ; c'est la discipline et la foi de l'Église qui sont en péril. »

Vient ensuite l'émouvant récit des horreurs qu'il a vu commettre sous ses yeux.

IX. Après avoir envoyé ce manifeste à toutes les églises de la chrétienté, Athanase retourna à Rome, où le pape Jules le reçut comme un martyr de la foi. Vers le même temps arriva aussi dans cette ville l'évêque Paul de Constantinople, une seconde fois chassé par les ariens. Eusèbe venait de mourir, laissant l'Église aussi en désordre qu'il avait pu le souhaiter; les catholiques réélurent Paul; les hérétiques lui opposèrent Macédonius et furent soutenus par Hermogène, lieutenant de

l'empereur. Une violente sédition éclata dans la ville; Hermogène fut pris et mis en pièces, ses troupes dispersées, Paul maintenu de force; mais le retour de Constance obligea les catholiques à se soumettre, et fit triompher l'évêque arien. Ainsi ce prince se déclarait ouvertement : après avoir autorisé par sa présence le conciliabule d'Antioche, et par ses ordres les violences commises à Alexandrie, il avait, au moyen des mêmes évêques, ou même sans leur intervention et par de simples édits, déposé tous ceux qu'on savait opposés à l'hérésie; de sorte que tous les siéges de l'Église d'Orient étaient maintenant occupés par des hérétiques. Le pape Jules était entré en pourparlers avec ces évêques d'Orient, leur reprochant de n'être pas venus à Rome comme ils l'avaient promis; Eusèbe lui avait répondu très-insolemment, en lui disant que tout avait été réglé à Antioche. Il leur écrivit de nouveau après la mort de leur chef, pour se plaindre des violences dont on s'était rendu coupable envers Athanase. En même temps Constant, demeuré seul empereur d'Occident depuis 340, fit des démarches auprès de son frère Constance pour obtenir qu'un concile général fût assemblé. Celui-ci envoya en Italie quatre évêques

eusébiens, porteurs d'une profession de foi assez spécieuse, mais où ils avaient évité le mot *consubstantiel*. Ces députés parurent devant les évêques d'Occident réunis à Milan, auprès de Constant; on voulut leur faire condamner les doctrines d'Arius; ils s'y refusèrent obstinément et se retirèrent furieux. Cependant Constance consentit à la convocation d'un concile général, qui fut retardé seulement par la guerre qu'il soutenait alors contre les Perses. Enfin en 347, les évêques furent convoqués à Sardique, métropole des Daces, entre la Thrace et l'Illyrie, sur la limite des deux empires. Les évêques d'Orient furent fort surpris d'y voir paraître Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza; ils demandèrent aussitôt qu'ils ne fussent admis que comme accusés ou comme suppliants; voyant qu'ils n'étaient pas les plus forts, ils se retirèrent; et tout le fruit qu'on attendait de ce concile se trouva ainsi perdu. Au reste, il n'en pouvait être autrement : il n'y avait pas d'accord possible avec des hommes qui ne voulaient pas être éclairés, et dont le parti était pris d'avance. Il ne s'agissait plus, comme à Nicée, d'une discussion de dogme, mais d'une question de personne; les deux camps étaient formés : ils étaient en pré-

sence, et désormais irréconciliables. Restés seuls, les évêques catholiques revirent toutes les accusations dirigées contre Athanase et les autres évêques déposés par les ariens; ils furent absous et leur rétablissement fut ordonné; vaine sentence qui ne fit que rendre plus éclatante la révolte de l'hérésie. Dans le même temps les évêques eusébiens s'étaient arrêtés à Philippopolis, en Thrace; et dans cette assemblée, qu'ils intitulèrent véritable concile de Sardique, ils confirmèrent les condamnations qu'ils avaient prononcées, et excommunièrent le pape Jules et Osius de Cordoue. Forts de la protection de Constance, ils firent saisir, maltraiter, emprisonner, exiler nombre de personnes opposées à leur parti, obtinrent un ordre de fermer tous les ports d'Égypte à Athanase ainsi qu'à ses partisans, et même de les mettre à mort si on les trouvait à Alexandrie; ces ordonnances animèrent à la persécution le farouche Grégoire, et cette malheureuse ville fut plus que jamais remplie de deuil et de calamités. Le saint patriarche n'avait d'autre ressource que d'attendre la fin de tant de violences; il se retira à Naïsse et bientôt à Aquilée auprès de l'empereur Constant, qui entreprit de solliciter son rétablissement, et qui enfin

menaça de le ramener les armes à la main. Constance, qui se voyait engagé dans une guerre malheureuse contre les Perses, n'osa pas résister; au commencement de l'année 349, Grégoire ayant péri dans une sédition provoquée par son insupportable tyrannie, l'empereur d'Orient écrivit à Athanase en termes pressants pour l'engager à revenir dans son église, le priant en même temps de venir le voir à Antioche. Athanase s'y rendit en effet, et fut reçu avec les témoignages du plus grand respect. Tout ce qui avait été fait contre lui et contre ceux qui avaient soutenu sa cause fut aboli; Paul de Constantinople et deux autres évêques déposés remontèrent sur leurs siéges; Constance se montra plein de zèle pour la foi orthodoxe et pour la paix de l'Église. Il essaya néanmoins d'obtenir d'Athanase qu'une des églises d'Alexandrie fût donnée aux ariens; celui-ci répondit en demandant qu'on rendît une de celles d'Antioche aux eustathiens (c'était le nom qu'on donnait aux catholiques restés fidèles à la doctrine de saint Eustathe, leur évêque); l'empereur répondit que rien n'était plus juste; mais il n'en fut plus parlé. Athanase partit d'Antioche portant aux Alexandrins une lettre par laquelle l'empereur

leur marquait qu'il leur renvoyait « le père et le patron de leur église. » Des ordres étaient donnés aux gouverneurs des villes et des provinces pour qu'il fût traité avec les plus grands égards. Il parcourut ainsi la Syrie comme en triomphe, vit à Jérusalem le saint évêque Macaire, qui avait réuni dans cette ville tout ce qu'il restait d'évêques orthodoxes dans la province ; Athanase fut reçu avec empressement à leur communion, et ils envoyèrent à ceux d'Égypte et de Libye une lettre synodale pour les féliciter. Sa marche, jusqu'à Alexandrie, ne fut qu'une longue ovation à la gloire de l'Église et de l'orthodoxie. Cette ville enfin l'accueillit comme son libérateur, et sa présence y ranima une ferveur extraordinaire pour la religion. Cet entraînement se répandit même dans toute la chrétienté ; un grand nombre d'eusébiens abjurèrent, et quelques-uns même de ses ennemis les plus déclarés se réconcilièrent avec lui et avec l'Église.

X. Toute cette prospérité ne fut pas de longue durée : en 350, Magnence, préfet des Gaules, s'étant révolté, Constant, surpris à l'improviste, n'eut de ressource que dans la fuite ; il fut poursuivi et tué auprès d'Elne, dans la province Nar-

bonnaise. Athanase et l'orthodoxie perdaient en lui leur meilleur protecteur. La bonne volonté de Constance était à bon droit suspectée; et d'ailleurs il n'était pas douteux que les ariens ne fissent les derniers efforts pour le ramener à leurs sentiments. Cependant, aussitôt après la mort de son frère, il écrivit à saint Athanase pour lui renouveler l'assurance de sa protection; mais il faut dire qu'il était alors menacé à la fois par les Perses, par l'usurpateur Magnence, et par les entreprises de Vétranion, préfet d'Illyrie, qui, sous prétexte de combattre le rebelle, venait de prendre les armes et de revêtir la pourpre. Bientôt même un troisième prétendant s'éleva dans Rome : c'était Népotien, neveu de Constantin, qui fut un instant maître de la capitale de l'Occident. Tous ces embarras se dissipèrent plus aisément qu'on ne l'aurait cru : Népotien périt le premier par les armes de Magnence; Vétranion, qui n'avait pas osé se révolter ouvertement, et qui prétendait agir au nom de Constance, fut obligé de se soumettre : ne se sentant pas soutenu par ses soldats, il quitta la pourpre, et fut trop heureux de conserver la vie. L'empereur marcha enfin contre Magnence, qui fut défait à Murse, en Pannonie, en 351, et

repoussé de là jusqu'en Gaule, où il parvint à se maintenir encore une année; mais, abandonné de ses propres soldats, il se donna la mort, en 353.

Pendant ce temps-là, l'hérésie avait commencé à relever la tête. Paul, évêque de Constantinople, fut encore une fois renversé; Philippe, lieutenant de l'empereur, se saisit de la personne du saint évêque et l'emmena en exil à Cucuse, en Asie, où il fut si cruellement maltraité, qu'il mourut en peu de jours. Macédonius, rétabli à Constantinople, signala son retour par les plus cruelles vengeances. Ursacius et Valens, évêques d'Illyrie, qui avaient désavoué tout ce qu'ils avaient fait contre Athanase, retournèrent ouvertement au parti contraire, et osèrent alléguer pour leur justification qu'ils ne s'étaient rétractés que pour complaire à l'empereur. Peu de temps avant la bataille de Murse, les évêques orientaux convoqués à Sirmich en Pannonie y tinrent un concile où ils condamnèrent Photin, évêque de cette ville, qui prêchait la doctrine de Sabellius; cette condamnation en soi fut approuvée de toute l'Église; mais ils profitèrent de cette occasion pour mettre à Sirmich un évêque de leur communion; en même temps, ils confirmèrent le formulaire de leur prétendu concile de

Sardique, et en ajoutèrent un nouveau, qui ne valait pas mieux. Ainsi, le parti se reformait, et tout présageait pour Athanase une nouvelle persécution. En effet, le pape Jules étant mort à cette époque, les évêques d'Orient écrivirent à Libère, son successeur, pour lui demander de retrancher de sa communion le patriarche d'Alexandrie. Ils lui reprochaient d'avoir déposé plusieurs évêques hors de sa juridiction, lors de son voyage à travers la Syrie, et ils lui faisaient un crime d'avoir célébré l'office divin dans une église non consacrée. Libère fut d'abord prévenu par ces imputations et manda saint Athanase pour rendre compte de sa conduite; celui-ci fit assembler en synode soixante-quinze évêques de sa province, qui écrivirent à Rome et le justifièrent pleinement. Mais c'était surtout auprès de l'empereur que ses ennemis travaillaient à le ruiner. Ils l'accusèrent d'avoir eu des intelligences avec Magnence. En même temps, ils assuraient à Constance que le patriarche avait toujours été son plus grand ennemi, qu'il avait tout fait pour le brouiller avec ses frères, et que dans ses entrevues avec Constant, il s'était efforcé de pousser ce prince à la guerre civile. Constance, se trouvant à Arles peu après la mort

se virent menacés d'être persécutés à leur tour, sort assez ordinaire de ceux qui, après avoir donné l'impulsion à l'esprit novateur, prétendent lui fixer des bornes. Cependant les évêques de Rimini justifiaient par leur orthodoxie les prévisions défiantes des ariens. L'assemblée s'était divisée; les ariens étaient allés se réunir dans une autre église, et les évêques catholiques, restés seuls, avaient déclaré qu'il fallait revenir au symbole de Nicée. Les ariens députèrent quelques-uns des leurs en Orient vers l'empereur, qui ordonna aux évêques catholiques de signer le formulaire qui venait d'être adopté à Séleucie. Ils furent retenus comme prisonniers dans Rimini et traités avec tant de rigueur qu'ils finirent par céder en sauvant de leur mieux les apparences. On voulut contraindre tous les évêques d'Occident à souscrire à ce même formulaire, et ce fut l'occasion de nouvelles persécutions. Le pape Libère, revenu à lui-même, fut obligé de fuir, et resta caché dans les catacombes. Toute résistance fut étouffée. Athanase, du fond de sa solitude, troubla seul la joie des ariens en répandant son *Traité des synodes*, éloquente protestation contre l'asservissement scandaleux des assemblées chrétiennes. Peu de temps après, Ma-

ne se contentaient pas de cette promesse, l'empereur les réunit dans son palais et leur enjoignit impérieusement de signer : « C'est moi, dit-il, qui suis l'accusateur d'Athanase, et cela suffit pour vous obliger à croire que ce que ces évêques vous disent de ma part est la vérité même. Je veux que vous signiez à l'instant cette condamnation et que vous entriez dans la communion de mes évêques. » Et comme les envoyés du pape représentaient qu'il faudrait au moins entendre celui qu'on accusait : « Sachez, ajouta-t-il, qu'il faut que ma volonté tienne lieu de canon dans l'Église. » Ce fut le signal d'une persécution effroyable. Tous ceux qui résistèrent furent exilés et maltraités comme l'avaient déjà été tant d'évêques martyrs de l'orthodoxie. Libère fut arrêté, transporté de Rome à Milan, et l'empereur, ne pouvant triompher de sa résistance, le relégua en Thrace. Osius fut de même arraché de son siége, amené en présence de l'empereur et emprisonné à Sirmich. Enfin, l'ordre fut donné de saisir Athanase et de l'envoyer à Milan. On avait tout fait déjà pour l'attirer par la ruse; il avait été fort étonné, en 354, de recevoir une lettre de l'empereur qui *l'autorisait* à venir en Italie, comme s'il en avait

fait la demande. Se doutant du piége qu'on lui tendait, il avait envoyé un des évêques de sa province pour répondre à sa place et présenter sa défense; mais c'était à sa personne qu'on en voulait; les ariens ne croyaient pas leur triomphe assuré tant qu'ils ne se seraient pas défaits de lui. Dans la nuit du 8 au 9 février 356, le peuple étant réuni dans l'église de Théonas avec le patriarche pour célébrer la veille d'une grande fête qui tombait le lendemain, Syrianus, lieutenant de l'empereur, investit cette église avec ses troupes et y pénétra de vive force. On vit se renouveler alors les mêmes excès qu'en 342; le peuple fut massacré, l'église dévastée comme elle l'avait été lors de l'attentat de Philagre. Saint Athanase, au milieu de ce désordre, demeurait sur son siége, se faisant lire un psaume et attendant le coup de la mort; ses clercs l'entraînèrent malgré lui et l'emportèrent meurtri à travers la foule. Il se tint caché dans la ville; bientôt on apporta l'ordre de le faire mourir, et comme on ne put découvrir sa retraite, on s'en vengea sur ceux de sa communion, qui furent impitoyablement massacrés; la nouvelle église consacrée par Athanase, qu'on appelait la Césarée, fut le théâtre des mêmes vio-

lences et des mêmes profanations que l'église de Théonas; il ne fut plus possible au peuple catholique de s'assembler dans les temples abandonnés à la brutalité des ariens. Bientôt arriva un nouvel évêque arien : il était de Cappadoce comme le premier, et se nommait Georges; il entra en fonctions vers la fête de Pâques, et s'annonça, comme l'avait fait Grégoire, par des supplices et des persécutions. Saint Athanase, ne se trouvant plus en sûreté, sortit de la ville et se réfugia dans les déserts de la Thébaïde. On le chercha dans toute l'Égypte, on le poursuivit de retraite en retraite; traqué comme une bête fauve, il échappa aux persécuteurs grâce au dévouement des saints solitaires. Du fond de sa retraite, il publia son Apologie adressée à Constance; dans cet écrit, il se justifiait des crimes dont on l'accusait, rappelait à l'empereur toutes les attaques dont il avait été depuis si longtemps l'objet, et rapprochait les honneurs dont ce prince l'avait comblé en 349 des injures grossières qu'il lui prodiguait maintenant. En même temps, il écrivait aux fidèles d'Alexandrie pour les encourager dans la lutte sanglante qu'ils avaient à soutenir contre l'hérésie. C'est de cette époque que datent sa Lettre circulaire aux

thanase : Deux saints abbés, Pammon et Théodore, étaient venus visiter le patriarche dans sa retraite, et il les entretenait du danger qu'il courait d'être saisi d'un moment à l'autre. Les deux solitaires se mirent à rire, et comme il leur en demandait la raison, Théodore lui dit : « A l'heure qu'il est, Julien vient d'être tué en Perse ; votre vie n'est plus en danger. » C'était le 27 du mois de juin 362 ; Julien était mort en effet la nuit précédente, en déployant, selon les uns, sur son lit de mort une fermeté stoïque ; selon d'autres, en s'écriant avec rage : « Tu l'emportes, Galiléen ! » et en blasphémant tous ses dieux.

XIII. L'armée donna pour successeur à Julien, Jovien, dont le règne fut trop court pour l'Église. Ce prince a été loué même par les historiens païens, qui reconnaissent qu'il était sage, appliqué, affable, généreux. Il était, de plus, très-attaché à la religion et très-zélé pour la paix ; il pensa que le meilleur moyen de la rétablir était de s'attacher inviolablement aux dogmes appuyés sur l'autorité d'un concile universel. Son premier acte fut de prononcer le rappel de saint Athanase, à qui il demanda un exposé de la foi orthodoxe. Celui-ci

années du règne de Constance, les zélés ariens avaient secoué toute contrainte; Acacius de Césarée avait été le chef de cette fraction du parti qui professait formellement la doctrine de l'hérésiarque. Un nommé Aétius d'Antioche avait été plus loin; ne reconnaissant dans le Christ que son humanité, il était parvenu, par les moyens les plus odieux, à populariser ses erreurs. Il semblait que toutes les hérésies fussent permises, et que l'orthodoxie fût seule poursuivie. Enfin, cependant, la discorde se mit entre toutes ces sectes. Un concile eusébien tenu à Ancyre condamna les doctrines d'Aétius. Pour mettre fin aux troubles qui commençaient à se déclarer, on résolut de fixer le dogme dans un grand concile qui fut convoqué d'abord à Nicomédie, puis à Nicée; ensuite, on aima mieux réunir à part les évêques d'Occident, dont on se défiait; ils furent assemblés à Rimini pendant que ceux d'Orient siégeaient à Séleucie en Isaurie. Ce fut dans cette assemblée de Séleucie qu'on vit clairement quelles dissensions l'arianisme avait excitées dans l'Église. Il y fut présenté jusqu'à neuf formulaires différents. La faction d'Acacius s'empara de l'esprit de Constance, et les semi-ariens

mort de Jovien mit dans le deuil toute l'Église catholique. Valentinien, qui lui succéda, était orthodoxe, mais il permit cependant aux évêques ariens d'assembler, à Lampsaque, un concile où ils adoptèrent le formulaire de Séleucie. Bientôt, il associa à l'empire son frère Valens, qui se laissa gagner par les ariens; de sorte que l'Orient fut de nouveau livré à l'hérésie.

Athanase rentra en lice : le pape Damase, dans un concile tenu à Rome, ayant excommunié les évêques ariens, Athanase assembla ceux de sa province, qui adressèrent au pape une lettre synodale pour s'associer à cette décision. En même temps il en adressa une autre à tous les évêques d'Afrique pour les affermir dans la foi de Nicée et combattre le formulaire arien; puis il écrivit contre l'hérésie de Macédonius et contre celle d'Apollinaire, toutes deux nées de l'arianisme, et répandues parmi ses sectateurs. Une nouvelle persécution ne pouvait pas tarder à l'atteindre. En effet, en 369, Valens, tout à fait maîtrisé par les ariens, envoya à tous les gouverneurs de province l'ordre de chasser les évêques qui avaient été déposés par Constance et rétablis par Julien. Cette fois, le peuple d'Alexandrie s'insurgea pour conserver son évêque; si bien

cédonius de Constantinople fut l'auteur d'une nouvelle secte qui nia la divinité du Saint-Esprit, comme Arius avait nié celle du Verbe. Athanase fut encore le premier à le combattre dans sa *Lettre à Sérapion*.

XII. Il y avait déjà cinq ans que durait cette cruelle persécution, quand la mort de Constance vint enfin rendre la liberté à l'Église. Le prince qui lui succédait venait d'abjurer ouvertement le christianisme et s'annonçait comme le protecteur de l'ancienne superstition : il fallait qu'on sortît de l'insupportable tyrannie de Constance pour que l'avénement de Julien parût un bienfait. Le nouvel empereur crut que le véritable moyen de détruire le christianisme était de l'abandonner à ses propres divisions. Il prononça le rappel de tous ceux que Constance avait bannis, sans distinction de secte; mais ce calcul impie tourna au profit de l'Église orthodoxe : tous les évêques catholiques s'empressèrent de revenir à leurs siéges. Cependant saint Athanase n'osait encore sortir de sa retraite, car l'usurpateur Georges était tout-puissant dans Alexandrie. Enfin, ce misérable, qui s'était rendu aussi odieux aux juifs

et aux païens qu'au peuple catholique, fut massacré dans une émeute. Le saint patriarche put alors rentrer dans la ville (362). Son retour y rétablit complétement le catholicisme, et l'hérésie fut réduite à se cacher. Il ne permit aucune recherche contre ceux mêmes dont la fureur avait éclaté avec le plus d'acharnement; il ne songea qu'à soulager le peuple épuisé par une si longue tyrannie et qu'à remettre la religion en honneur; sa bonté, sa modération, sa charité apostolique ramenèrent promptement un grand nombre de ceux dont l'aveuglement ou la crainte avait fait des persécuteurs. Dès les premiers jours de son rétablissement, il réunit un concile où parut saint Eusèbe de Verceil, qui revenait aussi de l'exil, et où Lucifer de Cagliari envoya deux de ses diacres pour le représenter. On fit, dans cette assemblée, de sages règlements pour la prompte réconciliation de ceux qui avaient embrassé l'hérésie par faiblesse.

Cependant les païens, sous la protection de l'Empereur, s'agitaient dans tout l'empire, affectaient d'insulter aux chrétiens par le faste de leurs cérémonies, et commençaient à faire des martyrs; ceux d'Alexandrie, très-peu nombreux, ne pouvaient se soustraire à la visible réprobation de toute la

population chrétienne, devenue chaque jour plus fervente et plus unie grâce au zèle de son saint évêque. Ils s'en plaignirent à Julien, lui déclarant que la présence d'Athanase rendait impossible à Alexandrie le rétablissement du paganisme.

Julien vit avec colère la prospérité renaissante de l'Église, et le peu d'autorité du culte qu'il essayait de relever; il fut bientôt amené à employer la violence. Il ordonna qu'Athanase sortît à l'instant d'Alexandrie, ajoutant qu'il avait permis aux évêques de rentrer dans leur pays, mais non dans leurs églises; il donna même, dit-on, secrètement l'ordre de le mettre à mort. Athanase, encore une fois obligé de s'enfuir, remontait le Nil sur une barque pour retourner dans la Thébaïde, lorsqu'il apprit qu'on le poursuivait pour le tuer, et qu'on était près de le rejoindre; il rebroussa chemin, rencontra les assassins, passa sans être soupçonné, et revint se cacher dans la ville. Peu de temps après, la mort de Julien lui permit de reparaître.

On assure que cette mort fut annoncée à plusieurs saints par des visions miraculeuses, et que saint Athanase, entre autres, en eut connaissance le jour même; voici comment Ammonius raconte ce fait, qu'il tenait, dit-il, de la bouche même d'A-

thanase : Deux saints abbés, Pammon et Théodore, étaient venus visiter le patriarche dans sa retraite, et il les entretenait du danger qu'il courait d'être saisi d'un moment à l'autre. Les deux solitaires se mirent à rire, et comme il leur en demandait la raison, Théodore lui dit : « A l'heure qu'il est, Julien vient d'être tué en Perse ; votre vie n'est plus en danger. » C'était le 27 du mois de juin 362 ; Julien était mort en effet la nuit précédente, en déployant, selon les uns, sur son lit de mort une fermeté stoïque ; selon d'autres, en s'écriant avec rage : « Tu l'emportes, Galiléen ! » et en blasphémant tous ses dieux.

XIII. L'armée donna pour successeur à Julien, Jovien, dont le règne fut trop court pour l'Église. Ce prince a été loué même par les historiens païens, qui reconnaissent qu'il était sage, appliqué, affable, généreux. Il était, de plus, très-attaché à la religion et très-zélé pour la paix ; il pensa que le meilleur moyen de la rétablir était de s'attacher inviolablement aux dogmes appuyés sur l'autorité d'un concile universel. Son premier acte fut de prononcer le rappel de saint Athanase, à qui il demanda un exposé de la foi orthodoxe. Celui-ci

rassembla tous les évêques de sa juridiction, qui rédigèrent une profession de foi conforme au symbole de Nicée. Jovien voulut même entretenir Athanase, le fit venir à Antioche, et, par plusieurs conférences avec lui, s'affermit dans la croyance de l'Église catholique. Bientôt arrivèrent auprès de Jovien des députés de toutes les sectes ariennes, espérant s'emparer de sa confiance ; mais ils étaient prévenus. Ceux d'Alexandrie essayèrent de renouveler toutes les calomnies imaginées contre Athanase ; l'empereur les reçut fort mal.

Les ariens étaient réduits au silence ; ce furent deux années de repos pour l'Église et pour son infatigable défenseur. Il employa ses loisirs à visiter les monastères de la Thébaïde. Il les avait déjà parcourus dans les commencements de son épiscopat ; depuis, il avait passé, comme nous l'avons vu, tout le temps de la persécution de Constance parmi ces pieux solitaires ; ils lui firent un accueil empressé, et l'abbé de Tabenne vint même au-devant de lui, avec une longue file de religieux, jusqu'à Hermopolis, à près de cent lieues de son monastère.

XIV. Au commencement de l'année 364, la

mort de Jovien mit dans le deuil toute l'Église catholique. Valentinien, qui lui succéda, était orthodoxe, mais il permit cependant aux évêques ariens d'assembler, à Lampsaque, un concile où ils adoptèrent le formulaire de Séleucie. Bientôt, il associa à l'empire son frère Valens, qui se laissa gagner par les ariens; de sorte que l'Orient fut de nouveau livré à l'hérésie.

Athanase rentra en lice : le pape Damase, dans un concile tenu à Rome, ayant excommunié les évêques ariens, Athanase assembla ceux de sa province, qui adressèrent au pape une lettre synodale pour s'associer à cette décision. En même temps il en adressa une autre à tous les évêques d'Afrique pour les affermir dans la foi de Nicée et combattre le formulaire arien; puis il écrivit contre l'hérésie de Macédonius et contre celle d'Apollinaire, toutes deux nées de l'arianisme, et répandues parmi ses sectateurs. Une nouvelle persécution ne pouvait pas tarder à l'atteindre. En effet, en 366, Valens, tout à fait maîtrisé par les ariens, envoya à tous les gouverneurs de province l'ordre de chasser les évêques qui avaient été déposés par Constance et rétablis par Julien. Cette fois, le peuple d'Alexandrie s'insurgea pour conserver son évêque; si bien-

que le préfet, Tatien, crut nécessaire d'en référer à l'empereur.

Quelque temps après, au milieu de la nuit, le préfet avec des troupes environna l'église et la maison où demeurait le patriarche, et y pénétra pour le saisir. Mais Athanase, averti, était sorti le soir même en secret, et on ne put découvrir ce qu'il était devenu. Il était caché dans le sépulcre de sa famille, aux portes de la ville. C'était la cinquième fois qu'il était réduit à se soustraire par la fuite aux atteintes de ses implacables ennemis. Il y demeura quatre mois. Enfin, soit par crainte d'une sédition, soit par honte de s'acharner après ce vieillard déjà tant éprouvé, Valens autorisa son rappel.

Jusqu'au dernier moment, Athanase ne cessa de veiller au maintien de la foi et de la discipline, non-seulement dans son diocèse, mais dans toute la chrétienté, dont il était l'oracle. Depuis quelques années il était entré en relation avec saint Basile, encore tout jeune, qui devait être, après lui, le plus zélé défenseur de l'Église. Il correspondait, du reste, avec tout ce qu'il y avait d'évêques orthodoxes dans le monde, et, malgré son grand âge, il était l'âme de tous les conciles qui se tenaient

pour la défense de l'orthodoxie. Ainsi s'acheva cette sainte et glorieuse carrière, après tant de persécutions, tant de cruelles traverses; il mourut paisiblement, dans son lit, le second jour de mai de l'année 373.

A ses derniers moments, il avait désigné son successeur aux suffrages du peuple d'Alexandrie. Son choix fut religieusement respecté. Sur quarante-six ans qu'avait duré son épiscopat, il en avait passé près de quinze dans l'exil, en cinq différentes persécutions. Mais du fond de cet exil, il faisait trembler les empereurs, et leur faisait envier cet ascendant qu'il avait sur les peuples, et que toute leur puissance ne pouvait détruire ; c'était l'ascendant de la vérité, c'était l'autorité du courage et de la vertu. Il ne vit pas la chute de l'arianisme : cette secte devait longtemps encore diviser l'Église; exemple mémorable de ce que peut l'esprit de parti pour perpétuer la discorde; mais dès le commencement Athanase avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour réduire des contradicteurs moins obstinés. Il a fourni des armes à tous ceux qui ont entrepris, après lui, de combattre cette hérésie et les innombrables erreurs sorties de son sein.

XV. En appréciant saint Athanase comme écrivain, j'ai déjà dit que son style est simple et nerveux. C'est qu'en effet il n'a pas le temps de chercher les ornements. Il ne s'agit pas de plaire aux oreilles délicates; il s'agit de convaincre, d'éclairer, de confondre des adversaires qui s'enveloppaient à dessein dans une artificieuse obscurité; ce qu'il faut pour cela, ce n'est pas une rhétorique fleurie; c'est une logique nette et pressante, une éloquence qui n'emprunte sa force qu'à la raison et à l'autorité. Telle est celle de saint Athanase. Il traite toutes les questions de dogme avec autant d'énergie que Tertullien; mais il n'a pas son âpreté et sa verve moqueuse; et il faut lui en savoir gré. Il est grave comme doit l'être l'interprète de la parole divine et le défenseur de la vérité; jamais il ne descend, même envers ses ennemis les plus déclarés, à la raillerie ni à l'insulte. Quand, dans sa Lettre à Sérapion, il raconte la mort d'Arius, il la représente comme un exemple imposant des vengeances divines; mais la mort de son plus mortel ennemi ne lui inspire pas une joie basse, sentiment indigne d'une âme généreuse et chrétienne. Constance est traité dans ses écrits avec tous les

ménagements possibles. Ce n'est pas aux hérétiques qu'il en veut, c'est à l'hérésie. Cette modération, honorable pour le caractère de l'écrivain, donne même plus d'autorité à sa doctrine, et convient mieux de toute manière à la controverse sacrée. Sa principale étude avait été celle de l'Écriture sainte; sa lecture perpétuelle était la vie de Jésus-Christ. C'était là qu'il puisait sa science aussi bien que ses vertus; c'était là qu'il avait pris son pacifique courage, sa patience infatigable, et aussi son mépris pour un vain éclat, et pour tout ce qui ne va pas directement à servir Dieu. Ainsi le caractère de l'homme se retrouve et se peint dans ses écrits.

XVI. Le premier ouvrage d'Athanase est son *Discours contre les gentils*, adressé à Macaire; que ce nom soit celui d'un de ses amis, ou qu'il représente le lecteur chrétien en général, peu nous importe. Cette production de sa jeunesse, antérieure aux troubles de l'arianisme, est d'un style plus oratoire et un peu plus orné que ses ouvrages polémiques; mais on y remarque déjà une éloquence mâle et singulièrement élevée. Après avoir dit que la simple raison naturelle devrait suffire

pour établir la connaissance du vrai Dieu; que cette notion de l'unité de Dieu, si distincte par elle-même, est devenue manifeste depuis la prédication de l'Évangile; que cet Évangile, répandu miraculeusement dans le monde par un effet visible de la protection divine, aurait dû triompher de l'obstination des païens, il examine les causes de cette obstination, et remonte à l'origine de l'idolâtrie. La véritable cause de ce monstrueux égarement, c'est l'amour de l'homme pour soi-même. L'âme humaine cessa de contempler son Créateur pour se contempler elle-même; elle chercha hors de Dieu le bonheur, et crut l'avoir trouvé dans la satisfaction des sens; elle ne vit plus de bien que dans la volupté, et bientôt plus de divinité que dans ce qui se présentait à ses sens. L'idée du Créateur s'effaça; en présence du bien et du mal physique, on imagina deux principes créateurs, sans prendre garde à l'absurdité d'un tel système; l'homme adora tout ce qui lui était utile et tout ce qui pouvait lui nuire. C'est ainsi que les inventeurs des arts ont été transformés en dieux, mais en dieux tout humains, avec la forme, les besoins, les faiblesses et même les vices de l'homme. Habitué à tout diviniser, l'homme se prosterna bientôt de-

véritablement le Messie annoncé par les prophètes, explique aux autres que Dieu s'est fait homme pour réhabiliter la nature humaine, leur fait voir dans la personne de Jésus-Christ tous les caractères de la divinité, et dans le triomphe de sa religion l'effet permanent de sa protection puissante. A sa venue, les faux dieux n'ont pu se soutenir, les oracles sont demeurés muets; les peuples sont accourus vers lui; selon la parole de l'Écriture : *le culte des idoles a été détruit, et la mort vaincue.* Les peuples barbares, dit-il, malgré toute leur férocité, sont apprivoisés par le christianisme; ils renoncent à leur goût pour la guerre et s'adonnent aux travaux de l'agriculture. Les peuples les plus corrompus renoncent à leur dissolution, les mœurs s'épurent, la chasteté et la virginité sont en honneur; telle est la puissance de cette croix objet de leurs railleries. Il termine enfin en ajoutant que, pour bien comprendre les écrits des saints, il faut imiter la sainteté de leur vie.

Ces deux discours sont peut-être, avec l'*Apologétique de Tertullien*, ce qui a été écrit de plus remarquable en faveur de la foi chrétienne. Bossuet, qui s'en était pénétré par une étude approfondie, en expose tout l'esprit avec sa force ordi-

La chute de l'homme a été la cause de l'incarnation du Verbe. Il fallait que Dieu relevât la dignité de l'homme, lui rendît sa ressemblance avec son Créateur et ses titres à l'immortalité. Il fallait aussi que Dieu se fît connaître aux hommes qui l'avaient oublié : tel a été le double effet de l'incarnation du Verbe; par sa mort, il a affranchi l'homme de la mort éternelle; par ses miracles, il s'est fait reconnaître à lui. Les païens fondaient leur principale objection sur le genre de mort déshonorant que Jésus-Christ avait subi; c'était l'objet ordinaire de leurs railleries et de leurs invectives; saint Athanase répond que Jésus-Christ a voulu mourir de la manière la plus infamante, parce que, pour nous racheter de la malédiction du péché, il fallait subir une mort de malédiction; parce que plus l'humiliation serait profonde, plus le triomphe devait être éclatant. Il ne fallait pas que sa mort fût obscure. Il prouve ensuite la résurrection de Jésus-Christ par ce miracle permanent qu'il n'a cessé d'opérer depuis sa mort, c'est-à-dire la conversion de tant de peuples et la perpétuelle durée de son Église. Dans le reste du discours, il réfute toutes les objections des juifs et des païens, montre aux premiers que Jésus-Christ est

nous arrivons aux écrits de polémique contre l'arianisme, qui sont le fond des ouvrages de saint Athanase. Voici la liste de ses œuvres d'après l'ordre chronologique généralement adopté : l'Exposition de la foi; un Commentaire sur ce texte : « *Tout m'a été donné par mon Père* », et sur celui-ci : « *Personne ne connaît qui est le Fils, que le Père; ni qui est le Père, que le Fils* »; la Lettre aux évêques orthodoxes, que nous avons citée en substance à propos de l'usurpation de Grégoire; son Apologie contre les ariens, recueil des pièces qui le justifiaient de leurs accusations calomnieuses; la Lettre des décrets de Nicée; la Défense des sentiments de saint Denys d'Alexandrie; la Lettre à Dracontius; la Lettre circulaire aux évêques d'Égypte et de Libye en 356, lors de l'intrusion de Georges; l'Apologie à Constance; celle de sa fuite; la Lettre à Sérapion sur la mort d'Arius; l'Histoire de l'arianisme et la Lettre aux solitaires; les quatre Discours contre les ariens; les Lettres à Sérapion sur la divinité du Saint-Esprit; le Traité des synodes; les Lettres à l'église d'Antioche et à l'empereur Jovien; la Vie de saint Antoine; le Traité de l'incarnation du Verbe contre les ariens; deux livres contre Apollinaire;

naire dans la seconde partie de son *Discour sur l'histoire universelle;* dans son deuxième sermon sur la fête de l'Annonciation, il cite et développe à sa manière un passage du second discours de saint Athanase; et l'effet qu'il en tire est sublime : « Les juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur qu'étant un homme mortel il ne craignait pas de se faire Dieu et de s'attribuer un nom si auguste : *Tu homo cum sis, facis teipsum Deum.* » Sur quoi saint Athanase remarque que les miracles visibles par lesquels il faisait connaître sa divinité devaient leur fermer la bouche, « et qu'au lieu de demander pourquoi » Jésus étant homme s'était fait Dieu, ils auraient » dû demander pourquoi, étant Dieu, il s'était » fait homme; alors il leur aurait répondu : Dieu » a tant aimé le monde! Ne demandez pas de » raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour » de Dieu s'irriterait si l'on cherchait autre part » qu'en son propre fonds des raisons de son ou» vrage; et même, je le puis dire, il est bien aise » qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y » paraisse que ses saints et divins excès. »

XVIII. Immédiatement après ces deux ouvrages,

nous arrivons aux écrits de polémique contre l'arianisme, qui sont le fond des ouvrages de saint Athanase. Voici la liste de ses œuvres d'après l'ordre chronologique généralement adopté : l'Exposition de la foi; un Commentaire sur ce texte : « *Tout m'a été donné par mon Père* », et sur celui-ci : « *Personne ne connaît qui est le Fils, que le Père; ni qui est le Père, que le Fils* »; la Lettre aux évêques orthodoxes, que nous avons citée en substance à propos de l'usurpation de Grégoire; son Apologie contre les ariens, recueil des pièces qui le justifiaient de leurs accusations calomnieuses; la Lettre des décrets de Nicée; la Défense des sentiments de saint Denys d'Alexandrie; la Lettre à Dracontius; la Lettre circulaire aux évêques d'Égypte et de Libye en 356, lors de l'intrusion de Georges; l'Apologie à Constance; celle de sa fuite; la Lettre à Sérapion sur la mort d'Arius; l'Histoire de l'arianisme et la Lettre aux solitaires; les quatre Discours contre les ariens; les Lettres à Sérapion sur la divinité du Saint-Esprit; le Traité des synodes; les Lettres à l'église d'Antioche et à l'empereur Jovien; la Vie de saint Antoine; le Traité de l'incarnation du Verbe contre les ariens; deux livres contre Apollinaire;

le livre de la Trinité et du Saint-Esprit; un Commentaire sur les Psaumes; quelques autres sur divers livres de l'Écriture, et un grand nombre de lettres relatives au dogme et à la discipline de l'Église.

Parmi tous ces écrits, il en est peu qui soient entièrement et exclusivement dogmatiques. Le plus complet dans ce genre et le plus éloquent, c'est cette vaste réfutation de la doctrine hérétique divisée en quatre livres sous le nom de Discours aux ariens. Je n'ai pas la présomption d'entreprendre une analyse théologique de ce grand ouvrage; ces sortes d'écrits ne peuvent être dignement commentés que par des esprits capables de les faire; c'est à Bossuet à faire l'analyse de la doctrine de saint Athanase. Mais il n'est pas besoin de tant de lumières pour être frappé de l'entraînement de sa logique, de la hauteur de ses idées et de ce ton d'autorité imposante qui domine et écrase l'hérésie :

« Arius, dit-il, leur tient lieu de Christ; et au lieu de Moïse et des saints, qu'ont-ils trouvé? Un Sotade, le rebut même des païens, avec la fille d'Hérodiade : voilà leurs modèles. Arius ou Manès, n'importe; ces mots-là n'ont plus rien qui appartienne à Jésus-Christ. Par cela

seul qu'ils s'appellent ariens, ils s'accusent eux-mêmes de n'être plus chrétiens. »

Et ailleurs :

« Il y a toujours dans l'hérésie quelque chose qui manque de substance ; c'est du lait qu'elle présente et non du pain. La véritable nourriture a été donnée à l'Église par Jésus-Christ, par les Apôtres, par les Pères ; mais leurs évêques ne tiennent plus à Jésus-Christ ; ils ont interrompu cette filiation, et cette interruption seule fait qu'ils ne sont rien. — De quel droit, ajoute-il encore, nous donnent-ils cette nouvelle doctrine ? De qui la tiennent-ils ? Ils n'ont pas voulu de la foi que leur ont transmise les générations précédentes, et prétendent imposer la leur à ceux qui viennent après eux ! Ils n'ont pas voulu croire leurs pères, et se flattent d'être crus par leurs enfants ! Ils méprisent la foi de leurs pères et regardent leurs tombeaux d'un œil sec, traitant leurs parents d'étrangers, tandis que c'est eux-mêmes qui le sont devenus. »

Les ariens ne sont pas seulement convaincus d'erreur, mais aussi de mensonge et de mauvaise foi ; ils ne sont pas seulement réfutés quant au dogme, mais, de plus, démasqués, discrédités, flétris ; et cela, non pas par la raillerie et l'ironie, armes vulgaires que l'erreur emploie aussi bien et mieux que la vérité, mais, au contraire, à force

de gravité et de grandeur. Athanase conclut tout l'ouvrage par cette profession de foi :

« Donc le Verbe est Dieu comme le Père ; donc Jésus-Christ est Dieu-homme, né de Marie. Non pas quelque autre Jésus-Christ, mais un seul, engendré avant les siècles au sein du Père et né dans les derniers jours d'une mère vierge, existant avant son incarnation, invisible même aux vertus des cieux, devenu visible depuis par son union avec la nature humaine ; mais visible non pas par sa divinité, qui reste inaccessible aux regards des hommes, mais par l'action de sa divinité, qui a renouvelé l'homme en s'unissant à lui. Honneur et adoration à Jésus-Christ, qui était auparavant, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles ! »

La plupart des ouvrages d'Athanase, ses Apologies, ses Circulaires aux évêques, ses Lettres, sont à la fois des ouvrages d'histoire et de dogme. L'Apologie adressée à Constance est d'une éloquence remarquable ; il l'avait écrite avec un soin particulier, espérant la prononcer en présence de l'empereur et non pas seulement la publier. Après s'être énergiquement défendu d'avoir eu des intelligences avec Magnence, comme on l'en accusait, il ajoute :

« Si j'étais accusé devant un autre juge, j'en appellerais, comme saint Paul, à l'empereur; accusé devant vous, qui puis-je invoquer, sinon le Père de celui qui a dit : Je suis la vérité? »

XIX. Dans l'Apologie de sa fuite, Athanase répond aux ariens, qui, exhalant en invectives leur rage impuissante, lui faisaient un crime de ne pas s'être laissé égorger. Sans doute, les occasions n'ont pas manqué à saint Athanase pour acquérir la gloire du martyre; mais il avait autre chose à faire : il avait son troupeau à défendre et à conduire; il avait à soutenir l'Église persécutée; il avait à livrer encore bien des combats, à détruire bien des erreurs; sa vie était nécessaire. C'était précisément parce qu'il était un intrépide défenseur de l'Église que les ariens voulaient le perdre; et c'était par cette raison même qu'il voulait conserver sa vie. Il flétrit dans cet ouvrage les persécutions exercées alors contre toute l'Église et en particulier contre le vénérable Osius; puis, justifiant sa fuite par l'exemple de Jésus-Christ lui-même et de tant de confesseurs :

« Était-ce par peur qu'ils fuyaient? Leur fuite les exposait à quelque chose de plus redoutable que la mort;

La mort est pour celui qui est persécuté le terme de ses souffrances; celui qui fuit, sans cesse poursuivi, sans cesse menacé, se trouverait moins malheureux de mourir. Qu'il meure dans sa fuite, il a senti l'amertume du martyre et il n'en a pas les honneurs. — Il faut savoir également et ne pas redouter le moment de la mort et ne point prévenir l'ordre de la Providence; autrement, ce serait s'exposer avec témérité et se rendre soi-même auteur de sa mort. — Il y a plus de courage à s'aller cacher dans des réduits affreux, prêt à se montrer au jour de l'épreuve et du sacrifice. — Enfin, s'il y a du mal à fuir, ajoute-t-il, il y en a encore plus à persécuter. Qu'il n'y ait plus de persécution, il n'y aura plus de fuite. »

Comme ouvrage du même genre, il faut citer encore l'Histoire de l'arianisme, adressée aux moines. Au point de vue purement humain, cette petite histoire est un chef-d'œuvre. Quoique le mérite d'historien ne soit certes pas de ceux qu'ambitionnait le saint évêque, je ne puis m'empêcher de citer un échantillon de son éloquence historique. Il raconte sa seconde persécution sous Constance, à l'époque où il fut remplacé par Georges :

« Le comte Héraclius se rendit à Alexandrie et fit afficher publiquement la déclaration de l'empereur, ajoutant, au nom de Constance, que si on n'obéissait pas, le peuple serait privé du pain qui lui était distribué. Les magistrats étaient chargés, sous peine d'emprisonnement,

de faire exécuter cet ordre. Il déclara de plus, en propres termes, que l'empereur ne voulait plus d'Athanase, et commandait que les églises fussent données aux ariens; sur quoi on se demandait l'un à l'autre depuis quand Constance s'était fait arien. — Un mercredi que le peuple était assemblé dans la grande église, le comte Héraclius, prenant avec lui Cataphronius, préfet d'Égypte, Faustin, receveur général, et l'hérétique Bithynus, ameute la jeunesse et les idolâtres, et leur commande de la part de l'empereur de se jeter dans l'église et de disperser le peuple à coups de pierres. L'office divin était achevé; presque tout le monde était déjà parti; il ne restait que quelques femmes. Tout à coup, cette multitude furieuse se précipite armée de pierres et de bâtons; les malheureuses femmes, assises après leurs prières, sont assommées à coups de pierres; les vierges sont accablées de coups, dépouillées de leur voile; on insulte à leur pudeur par des propos obscènes, supplice plus intolérable pour elles que la mort. Sur l'ordre du comte et du préfet, on s'empare des bancs de l'église, du siége épiscopal, de la table de l'autel, qui était de bois; on déchire les tentures de l'église; en un mot, on enlève tout ce qui peut être emporté, et on en fait un bûcher devant la porte, sur la grande place. La flamme allumée, on y jette de l'encens; les idolâtres chantent les louanges de leurs idoles et s'écrient : Constance a embrassé la religion des Grecs; les ariens reconnaissent nos mystères! — Ils se mettaient même en devoir d'immoler une génisse employée à tirer l'eau dont on arrosait les jardins de la Césarée, lorsqu'ils se souvinrent que leurs superstitions défendaient de sacrifier ces animaux. »

On trouve des passages analogues dans les Lettres encycliques aux évêques. Il leur dénonce les excès des ariens, les met en garde contre leurs artifices, les anime à soutenir avec courage la foi catholique :

« Quand nos frères nous abandonnent, quand nos amis et nos connaissances se détournent de nous, quand il ne se trouve plus personne pour nous aider à porter nos douleurs, il nous reste partout et toujours le refuge de Dieu. Ayons toute confiance en lui, et ne trahissons pas la vérité par faiblesse humaine, par crainte, par fatigue. La vérité peut être opprimée passagèrement, mais on sera forcé tôt ou tard de la reconnaître. Ayez confiance, mes frères, et fortifiez-vous par la prière. — Voici, leur dit-il encore, le moment de combattre pour la vérité contre l'hérésie. Notre ennemi ne nous attaque pas toujours de la même manière. Le martyre ne consiste pas toujours à refuser d'offrir de l'encens aux idoles ; il y a aussi un martyre de la conscience, qui consiste à ne pas manquer à sa foi. Le traître Judas ne sacrifia pas aux idoles ; non plus qu'Hyménée ni Alexandre, dont pourtant la foi a fait naufrage ; et, au contraire, Abraham, David, Samuel, les autres dont saint Paul relève la foi, n'ont pas répandu leur sang et n'en ont pas moins été couronnés pour leur foi. De nos jours, le bienheureux Alexandre n'a pas eu son sang à répandre pour la défense de la vérité ; mais sa constante ardeur à combattre l'hérésie, les persécutions qu'il eut à essuyer jusque dans sa vieillesse la plus avancée lui ont

mérité les hommages que nous décernons aux saints confesseurs. »

C'est par ce langage qu'il les animait sans cesse à cette lutte qu'il soutenait lui-même avec tant d'héroïsme; du sein de l'exil, ses exhortations et son exemple venaient instruire et encourager non-seulement les évêques de sa juridiction, mais même tous ceux de la chrétienté.

XX. Nous avons vu que plusieurs des ouvrages demi-historiques, demi-dogmatiques de saint Athanase sont adressés aux moines de la Thébaïde. Il avait pour eux une prédilection toute particulière. Cet homme si fort, si habile, si actif, aimait par-dessus tout la vie solitaire. Il se glorifiait d'avoir été dans sa jeunesse le disciple de saint Antoine et de l'avoir servi avec un soin pieux, « lui donnant souvent » à laver les mains, dit-il, comme faisait autrefois » Élisée à l'égard d'Élie. » Plus tard, le saint abbé intervint plusieurs fois pour le défendre contre ses persécuteurs, et, en mourant, il légua son manteau à saint Athanase, pour prouver qu'il n'avait jamais douté de son orthodoxie. Vers la fin de sa carrière, dans le temps où la paix de l'Église lui fit quel-

ques loisirs, Athanase les employa à écrire la vie de son ancien maître. Ce livre fit une grande impression dans l'Occident, où la vie monastique était alors à peine connue. Déjà, lors de son premier voyage à Rome, Athanase avait prêché aux voluptueux habitants de la grande ville les privations du désert et les rigueurs de la pénitence. Beaucoup de curieux étaient partis pour la Thébaïde; quelques-uns y étaient restés. La publication de la Vie de saint Antoine contribua puissamment à répandre le goût de la retraite chrétienne. Une grande et riche dame nommée Marcelle fut une des premières en Occident à donner l'exemple de ce détachement des choses mondaines; bientôt les premiers monastères se fondèrent en Italie. Nous avons vu que saint Athanase visita deux fois les solitaires de Tabenne: la première fois dans les commencements de son épiscopat, lorsque saint Pacôme était abbé de cette communauté, et une seconde fois au temps de Jovien. Dans l'intervalle, il avait passé parmi eux tout le temps de sa plus longue persécution. C'est à cette époque qu'il composa sa principale Lettre aux solitaires, divisée en deux parties : la première, qui comprenait une réfutation de l'aria-

nisme, est perdue; la seconde contient le récit de la persécution jusqu'en 357. Non content d'éclairer quant au dogme ces bons religieux, il leur donnait, dans les divers ouvrages qu'il leur destinait, des conseils d'une haute sagesse relativement à leur genre de vie. Il leur expliquait comment leur élévation au-dessus des besoins de l'humanité ne devait se manifester que par une humilité profonde. Point de vertu sans humilité; c'est là-dessus qu'il insiste et qu'il revient sans cesse, leur recommandant, pour ne pas s'exposer à l'orgueil, de se tenir en garde contre une ferveur immodérée et contre une émulation d'austérités que la vraie piété réprouve comme toutes les autres ambitions.

XXI. Il s'est aussi occupé des vierges : outre la *Consolation* qu'il adressa à celles d'Alexandrie pendant la cruelle persécution de Georges, il a écrit un traité de la virginité, où il donne à ces saintes filles à peu près les mêmes conseils qu'aux moines.

Il y avait déjà au quatrième siècle des communautés de filles qui passaient leur vie dans la virginité soumises à l'obéissance d'une supérieure; il

y avait aussi des jeunes gens qui, restant dans le monde, consacraient à Dieu leur virginité. Ce pieux célibat était fort honoré des chrétiens, fort admiré des païens eux-mêmes, et voici comment saint Athanase en parle dans son *Apologie à Constance* :

« Jésus-Christ notre Sauveur, qui nous a affranchis de la servitude du péché, nous a laissé, entre autres bienfaits signalés de son avénement parmi les hommes, le précieux don de la virginité, pour faire de la terre une image du ciel. Les personnes qui en font profession, l'Église catholique les appelle épouses du Christ. Les païens eux-mêmes ne les voient qu'avec un respect mêlé d'admiration, comme étant le sanctuaire du Verbe. »

Une vierge, dit saint Athanase, ne doit se mêler d'aucune affaire mondaine. Une vierge est l'épouse de Jésus-Christ; elle ne doit pas occuper son esprit des choses qui passent. Elle doit mettre un soin continuel à entretenir son âme dans la pureté, et à fuir les occasions qui pourraient altérer la simplicité de son cœur. Elle doit être charitable pour le prochain et sans faiblesse pour elle-même. Il recommande aussi aux vierges de ne pas faire parade de leurs mortifications : c'est profaner, dit-il, ces saintes pratiques que de les étaler à

la vue des hommes. Il trace leur plan de vie, règle les occupations de leur journée : beaucoup de lectures de l'Écriture sainte, et beaucoup de prières; peu de sommeil; ne pas perdre un instant pour profiter de la grâce : une vie consacrée à Dieu ne doit pas, dit-il, être une vie oisive.

Bien loin qu'il fût nécessaire alors d'inspirer aux moines le détachement du monde, et de les prémunir contre l'ambition, on avait au contraire à combattre l'excès opposé; il fallait leur faire violence pour les obliger à s'occuper des choses de la terre. Il y avait alors, il y avait réellement des âmes qu'épouvantait le fardeau de l'épiscopat. C'était le temps où Ammonius se mutilait de ses mains, espérant ainsi échapper au saint ministère, Athanase lui-même avait fui pour éviter d'être évêque. Et ce n'était pas de son temps une menteuse humilité : Athanase eût évité bien des fatigues en cachant sa vie au désert. L'épiscopat était le poste d'honneur au jour du combat, c'est-à-dire le plus périlleux de tous; il y avait un vrai courage à l'accepter quand on voulait s'en montrer digne, et les âmes les plus saintes pouvaient se défier de leurs forces; il y avait une sorte de lâcheté à le refuser, quand on y était appelé par le

voix des fidèles. Dracontius, abbé d'un des monastères d'Égypte, avait été nommé évêque d'Hermopolis, peu de temps avant la seconde persécution du règne de Constance. Il était si renommé dans le pays par ses vertus, que les païens mêmes le désignaient d'avance au choix des fidèles, et que quelques-uns s'étaient déterminés à embrasser le christianisme à sa considération. Il refusa absolument la dignité épiscopale, et s'enfuit. Saint Athanase, qui était son ami, lui écrivit une lettre qui mérite d'être citée. La voici, seulement un peu abrégée :

« Je ne sais en quels termes vous écrire. Faut-il vous reprocher de fuir l'épiscopat, ou vous accuser d'avoir peur des circonstances présentes et de vous cacher par crainte des juifs? De toute manière, votre conduite est blâmable, mon cher Dracontius. Vous ne devriez pas, ayant reçu les dons de la grâce, les ensevelir dans les ténèbres; vous ne devriez pas non plus, sage comme vous l'êtes, donner aux autres l'exemple de la fuite. Vous avez scandalisé plusieurs de nos frères, non pas tant par votre refus en lui-même, mais surtout parce qu'on l'attribue aux circonstances et aux malheurs qui menacent prochainement l'Église. L'union vraiment extraordinaire qui a signalé votre élection va se rompre nécessairement; les partis vont renaître; le siége que vous refusez va être brigué par des hommes indignes de l'occuper; vous les connaissez vous-même. Et les

pectez celui qui vous connaissait avant que vous fussiez formé. Le Seigneur nous connaît mieux que nous ne pouvons nous connaître nous-mêmes ; il sait bien à qui il confie ses églises. Celui qui ne s'en reconnaît pas digne doit moins envisager sa conduite passée que le ministère auquel il est appelé, s'il ne veut pas ajouter aux fautes dont il s'accuse une négligence criminelle. Vous savez cela, Dracontius, et vous n'êtes pas pénétré ? et vous ne tremblez pas qu'une des âmes qui vous sont commises ne se perde à cause de vous ? A quoi a servi au dépositaire négligent son excuse ? Adam eut beau répondre : *Seigneur, la femme m'a trompé,* il n'en fut pas moins condamné. Vous m'alléguez votre faiblesse ; je veux bien vous croire ; mais vaut-il mieux exposer par votre fuite l'Église à devenir la proie de ses ennemis ? Que ce ne soient pas vos moines qui vous retiennent ; vous n'êtes pas le premier qu'on appelle du monastère à l'épiscopat ; vous n'êtes pas le seul qui soyez aimé de vos moines et obligé de vous en séparer ; Sérapion, Apollos, Agathon, Muïs se sont soumis à la volonté de Dieu, ont embrassé les fatigues de l'apostolat, et, en conduisant les autres dans la voie de la grâce, y ont avancé eux-mêmes. — N'en croyez pas, mon cher Dracontius, ceux qui vous disent que la vie épiscopale peut devenir une occasion de péché. Évêque, vous restez libre d'avoir faim et soif comme saint Paul. Nous connaissons des évêques mortifiés et des religieux mondains, des évêques qui font des miracles et des religieux qui n'en font pas. La couronne ne se donne pas en raison du lieu que l'on habite, mais des bonnes œuvres que l'on fait. Fermez donc l'oreille aux mauvais conseils qu'on vous donne. Hâtez-vous, et ne vous exposez pas à

plus qu'on ose vous les suggérer : tout cela n'est pas digne de Dracontius. Si tout le monde avait pensé comme pensent ceux qui vous conseillent, comment seriez-vous devenu chrétien, puisqu'il n'y aurait pas d'évêques? Et si tout le monde vous imitait aujourd'hui, que deviendraient les églises? Prétendrez-vous que vous n'êtes pas obligé envers Dieu, que vous n'en avez rien reçu? Et la grâce du baptême? et tant d'autres? car vous avez beaucoup reçu, mon cher Dracontius. Dieu vous redemandera ce qu'il vous a donné. Ne connaissez-vous pas cette parole de l'apôtre : *Gardez-vous de négliger la grâce qui est en vous?* Avez-vous oublié comment celui qui avait doublé le dépôt fut récompensé, comment celui qui l'avait caché fut condamné? Il est vrai que saint Paul a dit : *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre;* mais il a dit aussi : *Malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile.* Voilà pourquoi il allait porter la parole de Dieu en Illyrie, à Rome, en Espagne; plus il travaillait, plus la récompense devait être grande. A qui, mon cher Dracontius, ressemblez-vous ici? à saint Paul ou bien à ceux qui font tout le contraire? Vous croiriez-vous engagé par la parole que vous avez donnée, même avec serment, de disparaître dès que vous seriez ordonné? Jérémie et Moïse vous répondent : après avoir reçu le don de prophétie, ils s'étaient promis de demeurer dans le silence; la crainte du Seigneur prévalut; ils n'osèrent désobéir à celui qui les envoyait et craignirent de mépriser ses dons. Jonas avait fui, et vous savez son histoire : ramené par la voix du Seigneur, il prophétisa. Si votre voix est faible, si votre langue est embarrassée, honorez en vous Dieu qui vous a fait. Si vous croyez être trop jeune pour le saint ministère, res-

précisément là ce qui fait le mérite de saint Athanase et des plus grands saints : ils joignent la force à la douceur, le courage à la charité; c'est là le véritable esprit de l'Évangile. C'est ainsi que Bossuet, habitué à parler avec tant de grandeur des grands événements de la terre, se revêt d'une grâce incomparable pour plaindre la jeunesse d'Henriette d'Angleterre ou pour nous montrer Anne de Gonzague « croissant en grâces et en vertus » à l'ombre du cloître. Je ne sais rien de plus touchant que cette vigueur pacifique, que cette mâle douceur, que cette tendresse d'âme associée à tant de courage et d'activité. Je ne puis mieux faire connaître ce côté du caractère de saint Athanase qu'en terminant cette étude par quelques morceaux pris au hasard dans ses divers ouvrages, et qu'on ne soupçonnerait guère d'être empruntés au plus dogmatique des Pères.

Sur la componction.

« La grâce de verser des larmes n'est pas donnée à tout le monde; elle n'appartient qu'à ceux qui oublient les choses de la terre pour ne vivre qu'en Dieu. Ceux-là ont le cœur pur; ceux-là ont le pouvoir de s'élever jusqu'à Dieu par une contemplation intérieure. Dieu se montre

à l'âme qui se donne à lui dans l'affliction ; il se révèle à celui dont les larmes sont pleines d'un véritable repentir, à celui dont la généreuse douleur demande grâce pour les fautes du prochain. »

— « Ceux qui prennent leur repos en ce monde ne doivent pas espérer de l'avoir dans l'éternité ; car le royaume du ciel n'est pas pour ceux qui vivent ici-bas dans l'oisiveté ; ceux-là seuls ont droit d'y prétendre qui mènent une vie de tribulations. C'est là un prix qui ne s'obtient pas pour rien ni à peu de frais : il veut du travail et des sueurs. Il nous importera peu quels auront été nos maux et nos fatigues dans ce monde vain et misérable, puisqu'il n'en restera plus de traces, même dans la mémoire, une fois qu'on aura pris possession de l'ineffable repos qui nous attend dans l'autre vie. »

(*Traité de la virginité.*)

Je suis un peu fâchée de cette parole de saint Athanase. Pourquoi oublierions-nous les maux d'ici-bas ? Ne semble-t-il pas que le souvenir ajoutera comme une nouvelle douceur aux jouissances de l'autre vie ? Heureusement, il parle ailleurs d'une manière plus consolante :

Sur les prières pour les morts.

« On demande si les âmes des pécheurs reçoivent quelque soulagement, après leur mort, des prières des fidèles.

de leurs bonnes œuvres et des oblations qu'ils présentent pour eux. Je réponds que si elles n'en recevaient aucun avantage l'Église ne ferait pas mémoire d'elles aux funérailles. — Nous voyons, dans la saison où la vigne est en fleur, le vin renfermé dans les tonneaux recevoir l'impression des vapeurs qui s'exhalent de la vigne et fleurir en quelque sorte avec elle. Cette similitude familière nous donne à comprendre comment les âmes, à qui il reste des fautes à expier, reçoivent quelque bienfait du sacrifice eucharistique célébré pour elles. »

Heureuse et touchante image! et, de plus, aimable doctrine, douce croyance dont il serait bien cruel d'être privé! Peut-être est-ce un effet de la faiblesse humaine et de notre attachement instinctif à cette vie; peut-être serait-il plus grand de concevoir l'âme entrant dans l'éternité et n'ayant dès lors plus rien de commun avec le temps, avec la terre; mais on a peine à se résoudre à une séparation si absolue. L'homme tient invinciblement à cette idée qu'il retrouvera au delà du tombeau ses affections d'ici-bas, mais purifiées; qu'il lui sera donné de pénétrer les secrets interdits jusqu'alors à son intelligence; mais surtout qu'il sentira ce changement, qu'il *se souviendra*. Sans cela, qu'est-ce que l'immortalité de l'âme? Et d'ailleurs, ce sentiment de triste abandon où nous laisse la perte

à l'âme qui se donne à lui dans l'affliction ; il se révèle à celui dont les larmes sont pleines d'un véritable repentir, à celui dont la généreuse douleur demande grâce pour les fautes du prochain. »

— « Ceux qui prennent leur repos en ce monde ne doivent pas espérer de l'avoir dans l'éternité ; car le royaume du ciel n'est pas pour ceux qui vivent ici-bas dans l'oisiveté ; ceux-là seuls ont droit d'y prétendre qui mènent une vie de tribulations. C'est là un prix qui ne s'obtient pas pour rien ni à peu de frais : il veut du travail et des sueurs. Il nous importera peu quels auront été nos maux et nos fatigues dans ce monde vain et misérable, puisqu'il n'en restera plus de traces, même dans la mémoire, une fois qu'on aura pris possession de l'ineffable repos qui nous attend dans l'autre vie. »

(*Traité de la virginité.*)

Je suis un peu fâchée de cette parole de saint Athanase. Pourquoi oublierions-nous les maux d'ici-bas ? Ne semble-t-il pas que le souvenir ajoutera comme une nouvelle douceur aux jouissances de l'autre vie ? Heureusement, il parle ailleurs d'une manière plus consolante :

Sur les prières pour les morts.

« On demande si les âmes des pécheurs reçoivent quelque soulagement, après leur mort, des prières des fidèles,

Sur l'Écriture sainte[1].

« La pureté du cœur est nécessaire à quiconque veut en pénétrer le sens. Nos hérétiques affectent d'avoir toujours l'Écriture à la bouche ; ils en citent des passages pour séduire les simples ; mais ils n'en sont pas moins persuadés les premiers que l'Écriture les condamne. »

Sur les Psaumes (*Lettre à Marcellin*).

« Le livre des Psaumes a ceci de particulier entre toutes les autres parties de l'Écriture sainte, qu'il n'y a personne qui ne puisse y reconnaître ses propres passions représentées au vif, avec toutes les amertumes que ces passions amènent après elles, et tous les fâcheux changements qu'elles opèrent en nous. D'autres livres nous apprennent l'histoire des prophètes, celle des rois, celle des peuples et des lois humaines ; mais le livre des Psaumes nous intéresse bien plus, puisqu'il nous fait voir notre propre histoire, les mouvements de notre âme, ses diverses maladies, et nous donne en même temps les enseignements et les consolations nécessaires pour nous guérir. Ailleurs, on nous dit qu'il faut faire pénitence, s'attendre à des adversités, rendre grâces à Dieu ; ici, l'on nous montre comment nous devons faire pénitence, endurer les adversités, exprimer notre reconnaissance. Que l'on ait bien ou mal fait, que l'on soit juste ou pé-

[1] Lettre aux évêques de Libye.

de ce que nous avons aimé, qu'aurions-nous pour l'adoucir s'il ne nous était pas permis de rejoindre par la pensée ceux dont la mort nous sépare, de les aimer encore, et de supposer de leur part un tendre retour ?

Sur les erreurs de la multitude[1].

« Ne vaut-il pas mieux être du côté du petit nombre, en marchant par la voie étroite du salut, que d'être du côté du grand nombre de ceux qui marchent par la voie large pour aboutir à la mort ? Préférez donc, vous en êtes bien le maître, la multitude de ceux qui périrent dans l'inondation universelle ; mais laissez-moi me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Joignez-vous, si vous le voulez, à ce grand peuple de Sodome ; quant à moi, j'aime mieux, avec Loth, me séparer de la multitude pour n'avoir pas à périr comme elle. » — « Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pris que douze disciples, ignorants, simples de cœur, et il les a remplis de confiance et de courage contre le monde entier. Il n'a pas disposé les douze apôtres à suivre tant de milliers d'hommes ; mais il a inspiré à des milliers d'hommes de se soumettre à ce petit nombre d'apôtres. » — « Combattons avec le secours de Dieu contre le mensonge, et mettons notre confiance en sa protection : il nous a délivrés de l'erreur et du mensonge en nous éclairant ; il nous a dit : *Je suis la vérité ;* et ailleurs : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

[1] Discours contre ceux qui jugent de la vérité par la seule autorité de la multitude.

Sur l'Écriture sainte[1].

« La pureté du cœur est nécessaire à quiconque veut en pénétrer le sens. Nos hérétiques affectent d'avoir toujours l'Écriture à la bouche ; ils en citent des passages pour séduire les simples ; mais ils n'en sont pas moins persuadés les premiers que l'Écriture les condamne. »

Sur les Psaumes (*Lettre à Marcellin*).

« Le livre des Psaumes a ceci de particulier entre toutes les autres parties de l'Écriture sainte, qu'il n'y a personne qui ne puisse y reconnaître ses propres passions représentées au vif, avec toutes les amertumes que ces passions amènent après elles, et tous les fâcheux changements qu'elles opèrent en nous. D'autres livres nous apprennent l'histoire des prophètes, celle des rois, celle des peuples et des lois humaines ; mais le livre des Psaumes nous intéresse bien plus, puisqu'il nous fait voir notre propre histoire, les mouvements de notre âme, ses diverses maladies, et nous donne en même temps les enseignements et les consolations nécessaires pour nous guérir. Ailleurs, on nous dit qu'il faut faire pénitence, s'attendre à des adversités, rendre grâces à Dieu ; ici, l'on nous montre comment nous devons faire pénitence, endurer les adversités, exprimer notre reconnaissance. Que l'on ait bien ou mal fait, que l'on soit juste ou pé-

[1] Lettre aux évêques de Libye.

cheur (tout le genre humain est compris dans ces deux classes), le livre des Psaumes présente à chacun de nous sa propre image comme dans un miroir. — Ce seul livre suffit à tous les besoins du cœur, et il n'est pas une situation de la vie où l'on ne puisse en tirer de précieuses instructions. Que l'on veuille se livrer aux mouvements de la componction et de la pénitence; que l'on soit éprouvé par la tentation ou l'adversité, en butte à des inimitiés ou sauvé de quelque péril, dans la tristesse ou dans la joie, les Psaumes fourniront à l'âme de quoi la fortifier et la consoler; ils lui prêtent abondamment les expressions de la louange, de la reconnaissance, des bénédictions envers le Seigneur, et le langage du prophète devient son propre langage. Gardez-vous bien d'ajouter aux paroles des Psaumes des ornements étrangers; comme s'ils avaient besoin des artifices de l'éloquence! Il n'est pas permis d'en transposer les expressions ni de rien changer au texte : on doit les réciter et les chanter tels qu'ils ont été écrits, afin que les saints personnages qui nous les ont transmis comme simples dépositaires reconnaissent leur propre langage et prient avec nous; afin surtout que l'Esprit saint qui a parlé par leur bouche, retrouvant les mêmes paroles qu'il leur communiqua par sa divine inspiration, nous accorde, ainsi qu'à eux, son assistance toute-puissante. »

SAINT ANTOINE.

ÉTUDE

SUR LA VIE

DE SAINT ANTOINE

PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

I. Saint Antoine n'a pas été comme saint Ambroise le conseiller des princes, il n'a pas eu à soutenir comme saint Athanase une lutte acharnée contre les ennemis de la foi, il n'est pas du nombre de ces hommes célèbres qui ont illustré l'Église par leurs écrits, et cependant combien son nom est grand et populaire! C'est en effet que saint Antoine est aux yeux des fidèles le vrai symbole du triomphe de la vertu chrétienne sur les mauvaises passions inhérentes à l'humanité; c'est le disciple du Christ repoussant par les armes de la foi et de la persévérance le lion dévorant qui tourne sans cesse autour de lui, c'est le chrétien

combattant sans relâche sous les yeux de son divin maître, qui n'a sans doute permis à l'esprit du mal de l'obséder de ses tentations que pour nous le proposer comme exemple, et nous montrer que l'âme résolue à soutenir une lutte sérieuse est sûre d'avance de la victoire. O vous! gens du siècle, qui souriez au récit des événements surnaturels dont l'histoire de saint Antoine est remplie, songez que ces événements ont pour garant le témoignage de saint Athanase, et qu'ils ont été admis comme authentiques par saint Jean Chrysostome et par saint Augustin, qui, pas plus que saint Athanase, ne manquaient ni d'esprit, ni de capacité, ni de critique. Ce fut Athanase qui, pressé par des solitaires habitant au delà de l'Égypte, de les instruire de ce qu'il savait de saint Antoine, écrivit pour eux, vers l'an 365, pendant l'un des courts intervalles que lui laissaient les persécutions de l'arianisme, la vie de cet illustre père du désert, dans laquelle il raconte ce qu'il avait vu de ses propres yeux et ce qu'il avait appris d'un des disciples mêmes de saint Antoine. Jamais document historique n'a offert plus de garantie de certitude et d'authenticité. Aussi a-t-il été constamment traduit ou paraphrasé par tous ceux qui ont écrit

toute sa maison, mais rien ne put le distraire des bonnes habitudes qu'il avait contractées dès l'enfance, et il continua de suivre le service divin avec la plus grande exactitude. Un matin, qu'en se rendant à l'église, il n'avait cessé de réfléchir, chemin faisant, à la conduite des apôtres qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et à celle des premiers fidèles qui vendaient tous leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres avec l'espoir d'en obtenir dans le ciel une récompense éternelle, il arriva que, juste au moment où il entrait dans le sanctuaire, le prêtre lisait ce passage de l'Évangile dans lequel Jésus-Christ, s'adressant au jeune riche, lui dit ces paroles : « Si vous vou-
» lez être parfait, allez, vendez tout ce que vous
» avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me
» suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel[1]. »
Antoine, frappé de cette coïncidence, regarda la pensée qu'il avait eue en chemin comme une inspiration divine. Il se hâta de rentrer chez lui, distribua immédiatement entre ses voisins trois cents pièces de terre très-fertiles qui lui appartenaient, et vendit tout son mobilier, dont il tira une somme considérable qu'il distribua aux pau-

[1] Matth., XIX, 21.

vres presque tout entière, n'en réservant qu'une faible portion pour pourvoir aux besoins de la jeune sœur dont il était chargé. Mais ce sacrifice, quelque considérable qu'il fût, ne tarda pas à lui paraître insuffisant; frappé de nouveau de ces paroles de l'Évangile dans lequel Jésus-Christ nous défend de nous inquiéter du lendemain [1], et persuadé que c'était une condamnation tacite du peu de confiance qu'il semblait avoir en Dieu, il s'empressa de distribuer aux pauvres tout ce qu'il avait réservé, remit sa jeune sœur entre les mains de saintes femmes qui se chargèrent de l'élever; et dégagé de tout lien terrestre, il entra résolûment dans l'âpre et difficile carrière qu'il voulait parcourir.

IV. A cette époque, il n'existait que bien peu de monastères en Égypte, et personne encore n'avait songé à pénétrer dans les profondeurs de la solitude. Celui qui voulait se consacrer exclusivement au service du Christ se retirait à l'écart, non loin de son village natal. Or il y avait alors près de Côme un vieillard qui, depuis sa première jeunesse, s'était voué à la vie solitaire. Ce fut

[1] Matth., VI, 34.

auprès de lui qu'Antoine alla chercher un exemple et des conseils. Il se mit ensuite à visiter d'autres ermites des environs, insistant avec persévérance pour les voir et pour les entendre, puis retournant à son logis, semblable, comme dit saint Athanase, à l'abeille prévoyante, et tout chargé du miel de leurs bons avis. Antoine, dans sa retraite, s'efforçait de réunir en lui l'ensemble de toutes les vertus dont il avait vu différents exemples; et pour y parvenir et mieux dompter sa chair, il ne se laissait point aller à l'oisiveté ni à une dévotion purement contemplative. Obéissant à ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui ne travaille pas, ne doit pas manger[1], » il travaillait de ses mains, et, après avoir prélevé sur le prix de son travail de quoi se procurer un peu de pain et rien autre chose, il distribuait tout le reste aux pauvres. Tout en travaillant, il ne cessait de prier et d'élever son âme vers Dieu par une méditation continuelle des saintes Écritures qu'il savait par cœur, car sa mémoire lui tenait lieu de livres. Une vie si sainte lui acquit bientôt dans le voisinage une grande réputation de piété; et en même temps sa charité et la

[1] 2 Thess., 3, 10.

douceur de son caractère lui gagnèrent le cœur de tous les moines ses voisins, qu'il visitait souvent et qui le traitaient les uns comme un fils, les autres comme un frère. Le jeune Antoine se trouvait heureux de son nouveau genre de vie et il marchait paisiblement dans la voie du Seigneur. Mais Dieu voulait pour un tel athlète un triomphe plus éclatant. Il permit donc au malin esprit d'essayer sa puissance sur le jeune néophyte, et ce fut alors que commença pour saint Antoine cette vie d'épreuves dont il devait sortir couronné de l'auréole éternelle.

V. Le démon essaya d'abord de réveiller dans l'âme de saint Antoine l'ambition et les sentiments mondains. Il déroula sous ses yeux le tableau de ce qu'il aurait pu entreprendre et accomplir, aidé de sa jeunesse, de sa fortune et de son crédit. Il lui montra en parallèle la vie inutile du désert, vie stérile et pleine d'oubli; enfin il essaya de faire naître dans son esprit des scrupules sur l'abandon de cette jeune sœur que ses parents lui avaient confiée à leur lit de mort et qu'il avait laissée en des mains étrangères. Saint Antoine trouvait par moments que le démon n'avait pas tort. Mais il eut

recours à de ferventes prières et il se débarrassa sans beaucoup de peine de cette première tentation.

L'esprit du mal, battu de ce côté, essaya d'un autre genre de séduction. Il attaqua saint Antoine par l'entraînement des sens; prenant une forme visible, il lui apparut sous des images féminines pleines de volupté, et mit tout en œuvre pour enflammer l'imagination du jeune solitaire. Cette épreuve fut terrible. Saint Antoine était poursuivi sans cesse par des visions qu'il se reprochait, malgré son innocence, et qui le désespéraient. Elles ne lui laissaient pas un instant de repos. Ses prières restaient sans effet, et il passait des jours et des nuits comme anéanti, sans dormir et sans prendre aucune nourriture. Mais enfin s'étant fortifié par la grandeur de sa foi, par l'ardeur de ses prières, par ses veilles et par ses austérités redoublées, il sentit qu'il commençait à prendre quelque avantage sur le tentateur. Ce fut alors que, se croyant trop près des villes et distrait par ceux qui vivaient dans son voisinage, il prit le parti de se retirer au loin et choisit pour sa demeure un sépulcre abandonné. Un seul de ses amis à qui il confia le secret de sa nouvelle retraite venait de temps en temps lui apporter un peu de pain. Mais le démon ne son-

geait pas encore à abandonner celui dont il croyait faire sa proie. Les tentations recommencèrent pour saint Antoine dans ce triste séjour. Il en sortit, il y revint; et les dix plus belles années de sa vie se passèrent dans cet état de martyre continu. Enfin il triompha; à force d'austérité et de mortifications, il parvint à briser tous les aiguillons de la chair et à chasser complétement de son esprit les images impures qui l'obsédaient depuis si longtemps. Furieux de sa défaite, l'esprit du mal essaya alors de dompter saint Antoine par la douleur physique : il roua de coups le pieux solitaire, et après l'avoir laissé presque mourant, en proie aux plus horribles souffrances, il crut pouvoir l'effrayer en remplissant l'air de tumulte et en faisant passer sous ses yeux tout un monde de spectres hideux, tristes efforts dont saint Antoine ne fit que rire et qu'il eut bientôt dissipés par un signe de croix.

VI. Les épreuves de saint Antoine avaient duré bien longtemps, mais elles étaient enfin terminées, et il en était sorti vainqueur à la gloire de son divin Maître. Il avait alors trente-cinq ans et sa réputation de sainteté augmentait de jour en jour. Ce fut probablement ce qui le détermina à s'enfon-

cer plus avant dans la solitude. Il traversa donc le Nil et fut s'établir dans un vieux château ruiné, situé sur la rive orientale de ce fleuve, du côté d'Héraclée. Antoine vécut près de vingt ans dans cette retraite, consacrant à Dieu toutes ses facultés spirituelles et ne s'occupant de son corps que tout juste ce qu'il fallait pour l'empêcher de périr, se contentant pour subsister d'une sorte de pain qu'on lui apportait de la Thébaïde tous les six mois. Malgré les efforts de saint Antoine pour rester ignoré, la réputation de sa vertu se répandit dans toute l'Égypte, et bientôt, malgré l'éloignement, et la difficulté du chemin, de nombreux visiteurs vinrent pour contempler le pieux solitaire, et plusieurs même résolurent de l'imiter. « Ce fut alors, dit saint Athanase, que Dieu qui avait des vues particulières sur son serviteur, le rendit puissant en œuvres et en paroles pour guérir toute sorte de maladies corporelles et spirituelles, chasser les démons aussi bien des corps que des âmes, se faire obéir par les animaux les plus féroces et maîtriser jusqu'aux éléments. Il joignit à ces dons surnaturels une grâce toute divine qu'il lui accorda pour parler aux cœurs et les toucher, pour réunir les esprits les plus irréconciliables, pour relever

ceux qui étaient dans l'accablement et le désespoir, pour inspirer le mépris de toutes les choses de la terre qui passent, et donner le goût des choses du ciel qui ne doivent point finir. »

VII. Saint Antoine se vit donc bientôt entouré de nombreux prosélytes qui lui demandèrent la permission de se fixer auprès de lui et de construire des cellules autour de la montagne, jusqu'au rivage du Nil. Ils le supplièrent en même temps de vouloir bien être leur directeur. Antoine, convaincu qu'il ne faisait qu'obéir à la voix de Dieu, y consentit; et bientôt le nombre de ces saintes demeures devint si grand que le désert parut aussi peuplé que des villes et fut regardé comme le séjour des bienheureux sur la terre. Saint Antoine s'unit à ses disciples dans leurs travaux; il s'occupa activement de régler et de diriger leur vie, et il prit même tant de plaisir à cette nouvelle existence, qu'il croyait quelquefois devoir s'en punir par des pénitences et des mortifications. Chaque jour il visitait ses disciples, et il leur donnait ses instructions tantôt en particulier, tantôt en commun, voulant que tous reçussent de sa bouche les règles saintes de la conduite qu'ils

devaient tenir pour suivre Jésus-Christ. Le texte de l'instruction que saint Antoine avait composée pour ses disciples nous a été conservé par saint Athanase. Comme c'est là son œuvre capitale et que rien n'est plus propre à faire connaître la bonté de sa nature et la simplicité pleine de finesse de son esprit, voici la traduction abrégée de ce document remarquable.

« L'Écriture sainte doit suffire pour l'instruction des chrétiens ; il est cependant louable de s'exciter les uns les autres à la foi, et de s'exercer à des discours qui servent à la nourrir. Ainsi, puisque vous êtes comme mes enfants, vous me rendrez compte des connaissances que vous aurez acquises en piété ; et moi, comme le plus vieux, je vous dirai ce que je sais par mon expérience.

» La chose principale pour nous, c'est de n'avoir tous ensemble que le même dessein, et de ne nous relâcher jamais de la résolution que nous avons prise de vivre en cénobites. Plus notre vie sera longue, plus nous devons de jour en jour augmenter notre ferveur, et ne pas trouver lourd et traînant le temps ainsi employé. Notre vie, comparée aux siècles à venir, est tellement courte, que nous ne devons la considérer que comme néant en comparaison de l'éternité. Dans le monde, toute chose se vend à juste prix ; les échanges se font entre objets de valeur égale. La vie éternelle s'achète à vil prix ; car il est écrit que la vie ordinaire des hommes est de soixante-dix ans, celle des plus robustes, quatre-vingt-dix ; et si l'on passe ce terme, ce n'est plus que misère. C'est peu

pour servir Dieu dans la solitude! Mais le temps où nous régnerons près de lui dans le ciel ne sera pas ainsi borné.

» Ne vous persuadez jamais que vous ayez beaucoup perdu en quittant ce que vous possédiez; car celui qui aurait toute la terre et qui la donnerait pour obtenir le ciel, renoncerait à peu de chose, comparé à ce qu'il gagnerait.

» Celui qui ne veut pas abandonner les choses de la terre, même par un sentiment de vertu, perdra ces choses par la mort, et ces biens tant regrettés iront peut-être, comme il arrive souvent, chez ceux que le mort ne voulait surtout pas enrichir. Quel plaisir y a-t-il donc dans la possession d'objets qu'on ne peut emporter avec soi, et à quoi servent-ils? Ne vaut-il pas mieux tâcher d'en acquérir d'autres qui nous suivront dans le tombeau, comme la justice, la charité et l'hospitalité? Nous devons toujours travailler dans la sainte manière de vivre que nous avons choisie, sans nous décourager un seul jour, ainsi que le fit *Judas*, qui, par l'infidélité d'une seule nuit, perdit le fruit de ses travaux passés.

» Afin de ne pas se négliger, il faut méditer les paroles de l'Apôtre : *Je meurs tous les jours;* car, en vivant toujours comme si on allait mourir tout à l'heure, on ne tomberait pas dans le péché. Notre vie est incertaine, et la providence de Dieu tient un compte exact de nos actions. Vivons dans cette pensée, et ne désirons rien. Ne nous fâchons contre personne; ne soyons pas portés à l'amour des femmes ni à d'autres voluptés criminelles, alors nous mépriserons ces jours passagers et fugitifs en songeant avec terreur au jugement dernier. Soyez certains que la crainte d'un supplice éternel est

un excellent préservatif contre le péché; continuez donc à marcher au but proposé sans regarder derrière vous; car regarder derrière soi n'est autre chose que se repentir de ce qu'on a entrepris.

» Il ne faut pas que le nom de la vertu nous suprenne et nous décourage; la vertu est en nous, et il est aisé d'en faire usage quand on le veut. Les Grecs traversent les mers pour aller apprendre les sciences; nous, nous n'avons pas besoin de voyager pour acquérir le royaume du ciel, puisque le Seigneur a dit: « Le royaume de Dieu est en vous-même. » Avoir l'âme droite signifie conserver son âme dans la pureté primitive. Si elle décline, c'est qu'elle se corrompt par de mauvaises pensées et de méchants projets. S'il fallait sortir hors de nous pour avoir la vertu, ce serait plus difficile; mais puisqu'elle est en nous, tâchons de l'entretenir et de la conserver comme un dépôt que Dieu nous confie.

» Il faut aussi surveiller notre esprit pour qu'il ne se laisse pas surprendre par les démons, qui sont toujours près de nous. L'air qu'on respire est plein de tentations diverses, car les démons sont différents les uns des autres. Il y aurait des choses très-longues à dire sur eux, mais je laisse cela à de plus habiles en parole. Je me contente de vous faire connaître leurs ruses pour nous tromper et nous perdre.

» Les démons n'ont pas été créés tels qu'ils sont, car Dieu n'a rien fait de mauvais; mais les démons ont perdu par leur faute les perfections qui les rendaient heureux. Ils les ont perdues, ayant préféré se mettre dans la fange. Ils ne haïssent rien tant que les chrétiens, et ils emploient leurs artifices à les empêcher de gagner le ciel, contre lequel ils se sont révoltés. C'est

pourquoi nous avons besoin des secours du Saint-Esprit, qui nous donne le moyen de découvrir la nature de leurs piéges, car leur méchanceté est variée, je puis vous le dire, mes enfants, par l'expérience que j'en ai faite! Les démons attaquent surtout les solitaires et jettent sur leur chemin les mauvaises pensées pour les faire sortir de la bonne route qu'ils ont choisie. Il ne faut pas s'effrayer de ces attaques, puisque, par les jeûnes et la foi en Jésus-Christ, on fait disparaître leurs fantômes impurs qui s'évanouissent devant le signe de la croix d'un homme plein de confiance en ce signe. Les démons préfèrent tourmenter les solitaires nouveaux, à cause du mépris qu'ils viennent de témoigner des choses du monde auquel ils ont renoncé. Les jeunes solitaires doivent se méfier des faux avertissements et des prédictions que les démons nous apportent la nuit : gardez-vous, mes frères, de chercher à savoir l'avenir; nous devons prier Dieu non pour obtenir la science de prédire en récompense de notre vie solitaire, mais pour nous assister dans nos combats. Je pense cependant qu'une âme sans tache, qui est restée dans l'innocence du baptême, est si clairvoyante, qu'elle peut découvrir, par la révélation qu'elle reçoit de Dieu, beaucoup plus de choses et des choses plus profondes que ne sauraient faire les autres âmes. Travaillez donc, mes enfants, à découvrir les erreurs répandues autour de vous, et prions Dieu tous ensemble et de tout notre cœur de nous maintenir par sa grâce, afin qu'ainsi qu'il est écrit, « *nous ne nous laissions pas emporter à tous les vents.* »

VIII. C'est par de telles leçons que saint Antoine se plaisait à instruire ses disciples qui écoutaient

avec admiration ses excellents discours; car il avait la parole entraînante et facile, et il trouvait toujours des choses utiles à dire : mais tout à coup, croyant sentir que la vanité le gagnait et qu'il se complaisait trop à diriger les autres, il se décida à quitter ses disciples et partit brusquement sans en avertir personne. Prenant son chemin par les bords du Nil, il se joignit à une caravane de marchands qui se dirigeaient vers la mer Rouge. Après plusieurs jours de marche, la caravane atteignit le mont Colzim. Cette montagne, située au milieu du désert, à treize journées de marche de Nitrie et à douze lieues du Nil, plut à saint Antoine. Elle était toute remplie d'excavations, de cryptes et même de cavernes produites par les travaux qu'on y avait exécutés autrefois pour en extraire les pierres destinées à la construction des pyramides. Saint Antoine trouva donc là une demeure toute préparée et telle qu'il pouvait la souhaiter; il laissa partir la caravane et s'établit dans cette nouvelle retraite, la plus isolée, la plus cachée de toutes celles qu'il eût encore habitées. Ce fut là qu'il passa plusieurs mois ignoré de toute la terre, se livrant sans réserve à cette vie contemplative qui avait tant de charme pour lui. Tout entier à son

doux loisir, la prière, absorbant toutes ses facultés en des méditations continues sur la grandeur de Dieu et sa bonté infinie, il était souvent ravi en extase, et à mesure qu'il se détachait de toute pensée humaine, il se sentait fortifié et consolé.

Cependant ses disciples, qui n'avaient cessé de le chercher avec ardeur par toute l'Égypte, finirent par découvrir sa retraite, et plusieurs se rendirent auprès de lui pour le supplier de revenir au milieu d'eux. Saint Antoine résista d'abord à toutes leurs prières et manifesta sa résolution de continuer à vivre dans la solitude la plus complète. Mais quelques-uns étant tombés malades, il pensa que la charité devait passer avant ses inclinations particulières; il les soigna et leur procura un prompt rétablissement, car Dieu avait mis en lui le don de guérir à la fois les maladies du corps et celles de l'âme. Ceux qui lui devaient la vie et la santé ne manquèrent pas de publier partout leur guérison miraculeuse ; et bientôt le bruit se répandit dans toute l'Égypte que sur le mont Colzim habitait un saint solitaire dont l'intercession était puissante auprès de Dieu et qui par ses prières rendait aux hommes la santé, ce bien le plus précieux de tous ceux dont ils peuvent jouir ici-bas. Cette

réputation ne manqua pas d'attirer à saint Antoine de nombreux visiteurs, et malgré l'éloignement, et les difficultés de la route, on venait de toutes les parties de l'Égypte pour le consulter. Ces dérangements continuels étaient tout à fait opposés aux goûts et aux idées du saint anachorète, néanmoins il ne repoussa personne, et, se regardant comme un instrument dont la miséricorde divine daignait se servir, il guérissait les malades tout en s'occupant de leur âme encore plus que de leur corps; car Dieu lui avait octroyé ce discernement de l'esprit, ce bon sens calme et réfléchi, qui lui faisait trouver le remède nécessaire pour guérir chacun de ses passions et de ses défauts. Les conversations de saint Antoine avec ses malades ne tardèrent pas à lui valoir une réputation de sagesse et d'éloquence égale à sa réputation de sainteté, tellement que plusieurs philosophes païens, attirés par la renommée du pieux solitaire, ou plutôt par un sentiment de vanité, ne craignirent point de traverser le désert pour venir discuter avec lui, espérant sans doute qu'il leur serait facile de mettre en défaut un homme simple, qui avait passé sa vie entière en dehors de toute société et qui n'avait aucune culture des lettres. Mais ils se

trompèrent étrangement dans leur calcul; quoique ennemi de toute parole inutile, saint Antoine leur accorda volontiers la conférence qu'ils demandaient et dont ils furent loin de sortir vainqueurs. On en pourra juger par le discours qu'il leur adressa, et dont voici la substance telle que saint Athanase nous l'a conservée :

« Si vous êtes venus vers moi par pure curiosité, me croyant insensé, vous avez pris une peine inutile. Si vous me visitez en qualité de sage, il vous faudra faire ce que vous me voyez faire; car si moi j'avais été vous chercher, ce serait pour m'instruire et vous prendre pour modèle. Puisque c'est vous qui êtes venus, tâchez de m'imiter. Or, je suis chrétien.

» Vous riez de moi, sans doute, parce que je n'ai pas, comme vous, étudié les choses savantes; mais je vous demanderai ce que vous placez au premier rang de l'esprit ou du savoir, et lequel des deux vous paraît être la cause de l'autre? Il est évident à mes yeux que l'esprit mène à la science, puisqu'il en est l'inventeur. Le savoir d'érudition n'est donc pas nécessaire à l'homme qui est pourvu d'intelligence.

» Lequel est le plus raisonnable de vénérer une croix, ou bien d'adorer des dieux adultères? Notre croix est le symbole de la générosité et du courage; c'est le mépris de la mort qu'elle représente. Lequel est le plus beau d'avoir la croyance que le Verbe de Dieu a pris un corps humain pour faire le bonheur de l'humanité, ou bien de croire à des brutes, à des serpents, à des idoles qui de-

mandent de la viande et de la farine tous les matins? Pourquoi riez-vous de nous qui pensons que Jésus-Christ a paru sur la terre comme un homme, étant Dieu, vous qui croyez que vos âmes iront après la mort de votre corps animer celui de quelque animal? Le chrétien se confie à la Providence, à son amour pour les hommes dont l'âme est immortelle ; vous, vous la croyez sujette à divers changements, cette âme que vous faites pareille à vos dieux imaginaires, auxquels vous attribuez tous les vices et toutes les faiblesses de l'humanité. Comparez cela à Jésus-Christ qui, étant attaqué par les méchants et mis à mort, a souffert sur cette croix sans que son esprit ait pu être troublé dans ce terrible moment. Lisez donc nos Écritures, ô savants philosophes! vous y verrez comment Jésus-Christ est venu au monde pour le salut des hommes! Vous adorez Vulcain comme représentant le feu; Neptune, l'eau; Apollon, le soleil; mais, au lieu d'aimer ces allégories, adorez donc celui qui a créé toutes ces belles choses de l'univers! Vous admirez un palais, et vous oubliez le divin architecte [1].

» La connaissance de Dieu se peut mieux acquérir par la foi que par la démonstration, parce que la foi vient de Dieu et que le raisonnement ne vient que de l'art, chose inventée par les hommes. Les raisons sont inutiles à ceux qui ont la foi, et la foi est plus forte que tous les arguments. Nous pouvons juger par la grandeur et la beauté de tout ce que Dieu a fait quelle est sa providence en toutes choses.

[1] Saint Athanase, saint Ambroise et Fénelon ont imité ce beau passage. « C'est Dieu, dit Fénelon, qui donne tout, c'est par lui » qu'on pense, qu'on respire, qu'on jouit des plaisirs, et on oublie » celui qui a donné ces belles choses qu'on admire. »

» Notre croyance se répand partout, et vos systèmes commencent à décliner. Cependant personne ne vous persécute, vous n'êtes point poursuivis, vous êtes les maîtres des villes, vous avez pour vous la force, et vous vous affaiblissez !

» Les chrétiens, au contraire, tourmentés, chassés, poursuivis sans relâche, voient chaque jour leur nombre augmenter, et le témoignage de leurs martyrs aussi bien que leurs vertus font assez connaître que la foi en Jésus-Christ est la seule véritable. Voici quelques personnes autour de nous qui sont tourmentées du démon. Eh bien ! tâchez de les guérir, ô philosophes! de les consoler par le moyen de vos syllogismes ou de quelques autres paroles savantes. Votre science est incapable de rien guérir. Vous n'avez jamais fait de miracles, tandis que vous en voyez tous les jours qui s'opèrent au nom de Jésus-Christ. »

On ignore ce que les philosophes ont pu répondre à ces arguments pleins de clarté et de logique, où l'on trouve à la fois la conviction la plus ferme et cette fine raillerie qui caractérise saint Antoine. Saint Athanase nous a également conservé la substance des conseils qu'il donnait d'ordinaire aux malheureux et aux malades qui venaient le consulter.

« Ayez, leur disait-il, une foi ferme en Jésus-Christ. Conservez votre esprit pur de mauvaises pensées et votre corps net de souillure. Ne vous laissez pas en-

vahir par la gourmandise, et ayez horreur de la vanité. Priez et jeûnez, chantez des psaumes et travaillez. Sachez les préceptes de l'Écriture, et méditez sur les actions des saints. Répétez les paroles de saint Paul : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère, » car il ne faut pas que le soleil ni la lune soient témoins d'une faute non réparée. Chassez donc les pensées coupables qui mènent à commettre des péchés. « Jugez-vous vous-mêmes. » Si vous avez péché, abstenez-vous de prêcher les autres. Si vous avez résisté à quelques séductions, continuez à faire de même sans mépriser votre voisin plus faible. Personne ne sait les choses cachées, et il ne faut pas porter un jugement avec légèreté, car les hommes se trompent et ils ignorent souvent leurs propres fautes; Dieu seul les connaît. Voilà pourquoi il faut endurer les imperfections de son prochain et avoir grande pitié des malheurs d'autrui. Il faudrait tenir registre de ses pensées ainsi que de ses actions. Il faudrait les écrire comme si on devait les faire lire à quelqu'un. Voudriez-vous commettre un péché avec une femme devant témoin ? Non. Eh bien, l'idée de montrer ses péchés en public peut empêcher de s'y laisser aller. On peut chasser ses mauvais défauts par l'embarras de les publier, et devenir ainsi vertueux par le soin de sa conscience. Vous qui êtes malades et vieux, vous qui souffrez, ayez patience et confiance ; reconnaissez tous que c'est Dieu seul qui peut vous guérir. Si je parviens à vous soulager, croyez que cela ne dépend pas de moi, mais de lui. »

IX. La douceur et la charité étaient le fond du caractère de saint Antoine, mais ces qualités n'en excluaient point une grande énergie. Il en avait

déjà donné la preuve en 311, au plus fort de la persécution suscitée par Maximin, lorsqu'il avait quitté volontairement le calme de la solitude pour aller soutenir par sa présence et par ses exhortations les nombreux chrétiens livrés aux supplices. Il se décida, en 355, à quitter le mont Colzim et à faire de nouveau le voyage d'Alexandrie pour aller soutenir saint Athanase dans sa lutte contre les ariens. Sa réputation l'avait précédé dans cette ville, et sa présence y excita la plus vive curiosité. Chacun voulait le voir et l'entendre, et l'on était tout surpris de trouver dans ce pieux solitaire, vieilli dans le jeûne, les austérités et les privations de toute nature, un homme doux, poli et dont la conversation était pleine de charme et de variété. A ceux qui s'émerveillaient et qui lui demandaient comment il pouvait savoir tant de choses sans fréquenter les savants et sans livres, il répondait ces simples paroles : « La nature est mon livre, j'y trouve tout ce que les autres livres renferment et il m'en tient lieu. »

Malgré l'énergie avec laquelle saint Antoine soutint les catholiques contre les ariens, aucun de ces sectaires n'osa s'en prendre à sa personne, et les catholiques firent auprès de lui les plus vives in-

stances pour le retenir au milieu d'eux. Mais saint Antoine s'y refusa; il lui tardait de regagner sa montagne et d'y reprendre ses saintes habitudes. Cependant il s'en éloigna encore deux fois avant de mourir, l'une pour aller visiter au fond du désert l'ermite saint Paul qui avait passé près d'un siècle dans la solitude, et qui mourut, âgé de 113 ans, le lendemain même de leur entrevue; l'autre pour faire une visite aux nombreux monastères qui s'étaient élevés dans la Thébaïde et pour donner à ses disciples quelques derniers conseils. Après leur avoir annoncé dans cette entrevue qu'il avait la prévision de la décadence future de l'état monastique, et qu'il adviendrait un jour où les religieux construiraient pour eux-mêmes de superbes monuments dans les villes, qu'ils y prendraient le goût de la bonne chère et ne se distingueraient plus des mondains que par l'habit :

« Quant à vous, mes enfants, ajouta-t-il, voici la dernière visite que je vous ferai, car mon âme sortira bientôt de mon corps qu'elle habite depuis plus de cent ans. Je vous recommande de vivre toujours comme si vous alliez quitter la vie. Travaillez à garder votre pureté, chassez les mauvaises pensées par des exercices nombreux; tâchez d'imiter les saints pour qu'ils vous reçoivent et vous protégent comme d'anciens amis après votre mort.

N'ayez pas de vaines tristesses, et surtout n'ayez aucune communication avec les hérétiques, dont vous n'ignorez pas la méchanceté et les actions détestables. Gardez la tradition des saintes Écritures que je vous ai si souvent remises devant les yeux, et travaillez ainsi chaque jour à votre salut. Croyez bien que personne ne sera condamné parce qu'il aura été illettré ou ignorant, et que nul n'aura de vie bienheureuse parce qu'il aura été très-savant. Soyez exempts de vanité, et répondez, avec l'Évangile, à ceux qui se vantent de faire des miracles : « Je ne vous connais point. »

Les disciples de saint Antoine firent tout au monde pour le retenir. Ils lui représentèrent vainement son grand âge, le dépérissement de ses forces, la nécessité pour lui de s'entourer de leurs soins; saint Antoine résista à toutes leurs prières, et il repartit accompagné de deux d'entre eux seulement, Macaire et Amathus, pour lesquels il avait une affection toute particulière. Sentant sa fin approcher, il vit avec joie arriver le moment d'atteindre le but vers lequel il avait marché toute sa vie. Il exigea de ses deux amis qu'ils garderaient le plus profond silence sur le lieu de sa sépulture, afin d'éviter la vanité d'un embaumement; il les chargea de porter à saint Athanase sa meilleure peau de mouton comme gage de son dernier souvenir, ou plutôt comme preuve que,

malgré les décisions de prétendus conciles, il n'avait jamais douté de l'orthodoxie du saint évêque d'Alexandrie; il légua son autre peau de mouton à Sérapion, évêque de Thmouis dans la basse Égypte, et il leur légua à eux-mêmes son cilice; puis après avoir reçu leurs derniers embrassements, il s'étendit sur sa couche et, le visage serein comme s'il eût vu venir au-devant de lui des amis attendus depuis longtemps, il rendit paisiblement son âme à Dieu le dix-septième jour de janvier de l'an 356. Ses deux disciples exécutèrent ponctuellement ses ordres : cependant, malgré le soin qu'ils mirent à cacher le lieu de sa sépulture, son corps fut découvert en 561, et transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie; plus tard, vers l'an 635, on le porta à Constantinople, et de cette ville dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, vers l'an 980. Enfin, après diverses translations, les saintes reliques furent déposées dans l'église de Saint-Julien de la ville d'Arles en Provence, où elles sont encore de nos jours.

X. *Ecrits de saint Antoine.* — Saint Antoine parlait, mais il n'écrivait guère. Son allocution à ses disciples, sa discussion avec les philosophes

nous ont été conservées par ses historiens. Les seuls de ses écrits dont le texte soit parvenu jusqu'à nous sont sept lettres adressées aux habitants d'Arsinoé et à des monastères d'Égypte. On conserve encore aujourd'hui dans quelques-uns de ces monastères les lettres originales de saint Antoine écrites en langue égyptienne. Traduites de l'égyptien en grec et du grec en latin, elles ont malheureusement beaucoup perdu, dans ces diverses transformations, de leur caractère primitif. Cependant on y trouve encore quelque chose de la verve du saint et de l'originalité de son style, et ce qui vaut mieux, des règles de conduite d'une sagesse admirable.

Je veux terminer cette étude sur saint Antoine par quelques réflexions d'un historien anglais de ces derniers temps. La citation pourra paraître longue; je n'en ai pas jugé ainsi :

« L'amour extraordinaire de saint Antoine pour la retraite, lui mérita le don de la prière et de la contemplation dans le plus sublime degré. Ces saints exercices avaient pour lui tant de charmes, qu'il y consacrait les nuits entières, encore lui paraissaient-elles trop courtes. Une union avec Dieu, aussi intime et aussi continue, supposait nécessairement dans notre saint une pureté incomparable, un détachement sans bornes, une humilité pro-

fonde, une mortification absolue des sens et de toutes les puissances de l'âme ; de là cette inaltérable tranquillité qui annonçait un homme accoutumé à maîtriser toutes ses passions. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'Antoine fût un de ces dévots sombres et farouches, qui n'ont rien que de rebutant. Nous apprenons le contraire de saint Athanase. La misanthropie n'approche point d'un cœur où règnent, avec la paix, la simplicité, la douceur et la charité. La vraie vertu, toujours inflexible lorsque le devoir parle, ne peut rendre intraitable celui qui la possède ; elle sait que le défaut d'affabilité et de complaisance pour le prochain a communément sa source dans l'orgueil, vice qui ternit l'éclat de toutes les vertus que l'on aurait d'ailleurs, et qui, en nous éloignant de cette ressemblance que nous devons avoir avec la nature divine, nous rend en quelque sorte participants de celle des démons. Nous apprenons encore de saint Athanase, que saint Antoine possédait la vertu de patience dans le plus héroïque degré : la paix de son âme paraissait sur son visage, par une douce sérénité et une grâce merveilleuse qui faisaient que ceux qui ne l'avaient jamais vu le reconnaissaient au premier abord, et le distinguaient aisément des autres frères, lorsqu'il était en leur compagnie. »

Et j'ajoute : heureuse la terre si les Antoine y abondaient ! heureuse la société humaine si la vertu de la croix opérait dans quiconque porte le nom chrétien l'aimable transformation que nous admirons, sans l'imiter, dans le grand patriarche des solitaires d'Égypte !

TERTULLIEN.

ÉTUDE

SUR L'ESPRIT ET LES OUVRAGES

DE TERTULLIEN.

I. Tertullien est de tous les auteurs ecclésiastiques celui dont on a dit le plus de mal et le plus de bien. Je ne parle pas des condamnations sévères que lui ont values ses erreurs et sa chute; mais même en faisant la part de son hérésie, même en ne le considérant que comme docteur et comme théologien, ceux qui sont venus après lui en ont porté les jugements les plus opposés. Saint Cyprien l'appelait son maître et ne passait pas un jour sans le lire. Vincent de Lérins en fait l'éloge le plus magnifique; saint Jérôme admire la puissance de sa logique; Tillemont, au contraire, est d'avis qu'il manque de solidité dans ses raisonnements, et Malebranche le traite de *visionnaire*[1].

[1] Voyez sur le sens de ce mot dans la pensée de Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. 2, partie 3e.

Chose étrange : on peut trouver dans ses ouvrages de quoi justifier et ces louanges et ces critiques ; des passages sublimes et des enfantillages ridicules ; un savoir profond et parfois une extrême crédulité ; une rigidité inflexible, qui fait même le fond de son caractère, et par moments des faiblesses dont on rougit presque pour lui. Il est impitoyable pour des choses frivoles, et indulgent pour des cruautés ; il pousse des cris de fureur contre l'usage de porter de faux cheveux, et parle d'une manière comique de certains véritables péchés. C'est un composé de contrastes qui le rendent particulièrement difficile à juger. Ses panégyristes sont réduits à dire qu'il est à la fois grand et petit, fort et faible, rempli de taches et de grandes qualités. Tel est, en effet, le résultat ordinaire d'un tempérament fougueux et violent.

II. On a peu de détails sur sa vie ; on sait seulement qu'il naquit à Carthage vers l'an 160 de J.-C., d'une famille encore païenne ; qu'il perdit son père de bonne heure, fut élevé par sa mère, qui lui fit donner une brillante éducation, et qu'il se livra dès ses premières années à l'étude avec une ardeur extraordinaire. Il nous apprend lui même

que sa jeunesse fut aussi déréglée que studieuse : il s'accuse d'avoir aimé passionnément tous les plaisirs coupables, et déclare qu'il n'est au monde que pour pleurer ses fautes dans les austérités de la pénitence.

On reconnaît en lui, bien moins encore par ses aveux que par la lecture de ses ouvrages, une âme ardente, un caractère emporté, enthousiaste, extrême en tout, incapable de se renfermer dans les limites ordinaires, un de ces esprits brillants et malheureux que leur nature condamne à de perpétuelles agitations, et que Dieu produit pour faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, et souvent l'un et l'autre à la fois.

Il se destinait au barreau : c'était alors le chemin des honneurs, et déjà son éloquence et son érudition le faisaient remarquer parmi les rhéteurs et les avocats de l'Afrique romaine, lorsque la vue de l'héroïsme des martyrs le jeta tout d'un coup dans le christianisme. Il y porta tout le feu de son imagination africaine, toute l'âpre énergie de son caractère. Chrétien, il voulut l'être entièrement, avec éclat, sans restriction et sans ménagement. Il lui faut des luttes, des difficultés à vaincre ; il se fait le défenseur du christianisme, et sa profession

Chose étrange : on peut trouver dans ses ouvrages de quoi justifier et ces louanges et ces critiques ; des passages sublimes et des enfantillages ridicules; un savoir profond et parfois une extrême crédulité ; une rigidité inflexible, qui fait même le fond de son caractère, et par moments des faiblesses dont on rougit presque pour lui. Il est impitoyable pour des choses frivoles, et indulgent pour des cruautés; il pousse des cris de fureur contre l'usage de porter de faux cheveux, et parle d'une manière comique de certains véritables péchés. C'est un composé de contrastes qui le rendent particulièrement difficile à juger. Ses panégyristes sont réduits à dire qu'il est à la fois grand et petit, fort et faible, rempli de taches et de grandes qualités. Tel est, en effet, le résultat ordinaire d'un tempérament fougueux et violent.

II. On a peu de détails sur sa vie ; on sait seulement qu'il naquit à Carthage vers l'an 160 de J.-C., d'une famille encore païenne; qu'il perdit son père de bonne heure, fut élevé par sa mère, qui lui fit donner une brillante éducation, et qu'il se livra dès ses premières années à l'étude avec une ardeur extraordinaire. Il nous apprend lui-même

que sa jeunesse fut aussi déréglée que studieuse : il s'accuse d'avoir aimé passionnément tous les plaisirs coupables, et déclare qu'il n'est au monde que pour pleurer ses fautes dans les austérités de la pénitence.

On reconnaît en lui, bien moins encore par ses aveux que par la lecture de ses ouvrages, une âme ardente, un caractère emporté, enthousiaste, extrême en tout, incapable de se renfermer dans les limites ordinaires, un de ces esprits brillants et malheureux que leur nature condamne à de perpétuelles agitations, et que Dieu produit pour faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, et souvent l'un et l'autre à la fois.

Il se destinait au barreau : c'était alors le chemin des honneurs, et déjà son éloquence et son érudition le faisaient remarquer parmi les rhéteurs et les avocats de l'Afrique romaine, lorsque la vue de l'héroïsme des martyrs le jeta tout d'un coup dans le christianisme. Il y porta tout le feu de son imagination africaine, toute l'âpre énergie de son caractère. Chrétien, il voulut l'être entièrement, avec éclat, sans restriction et sans ménagement. Il lui faut des luttes, des difficultés à vaincre ; il se fait le défenseur du christianisme, et sa profession

de foi est une apologie de la religion qui retentit d'un bout à l'autre de l'empire. Dans sa morale, dans ses dogmes, dans sa manière de les exposer, partout on retrouve ce même esprit fougueux et passionné. Il est impérieux, intolérant, hautain; la résistance l'irrite; il prend à partie les adversaires qu'il réfute ou les vices qu'il combat. A l'égard des personnes, il est méprisant, railleur, plein de verve et de mordante ironie; quant aux vices, il ne trouve pas de termes assez forts pour les flétrir. Tout ce qui est faiblesse l'indigne. Peu sensible aux vertus douces qu'inspire l'Évangile, il semble qu'il regarde la force comme la seule vertu du chrétien. C'est surtout lorsqu'il s'agit de la volupté qu'il s'irrite, on voit, comme dit M. de Genoude, que c'est pour lui un ennemi personnel qu'il faut tenir à la chaîne si on ne veut pas qu'il venge ses défaites.

Tertullien s'était inspiré des écrits de saint Paul, dont il reproduit souvent la pensée mais en la revêtant de l'empreinte particulière de son génie. Il affecte surtout un profond dédain pour les sciences humaines, pour les systèmes philosophiques dont il connaissait mieux que personne le fort et le faible. Il témoigne de la même déplaisance en par-

lant des philosophes, gens inutiles, dit-il, qui n'ont rien découvert, qui n'ont jamais donné à ceux qui les lisent un jour de consolation. Las d'avoir consumé sa jeunesse à chercher la vérité dans tous les philosophes anciens, il leur en veut de tout le temps qu'ils lui ont fait perdre; il prend plaisir à les confondre, à les rapetisser de toutes les manières. Il leur reproche amèrement de n'avoir pas avancé d'un pas depuis si longtemps, d'avoir menti à soi-même et aux autres, d'en savoir moins sur les vérités qui nous intéressent que le moindre artisan chrétien; et pour confondre leur vaine science, il va jusqu'à leur dire : *Credo quia absurdum.* « Je le crois, parce que c'est absurde.» Parole qui rappelle la pensée de saint Paul : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes.* « Dieu a choisi ce que le monde appelle folie pour confondre les sages du monde. »

On sent l'influence du caractère de Tertullien jusque dans son style. Il traite l'éloquence despotiquement comme tout le reste; il a un langage à lui, « le terme souvent barbare et l'accent étranger. » Peu d'auteurs sont plus incorrects. Il crée des mots et des tournures, indépendant dans ses expressions comme dans sa pensée, souvent am-

poulé, souvent obscur, et admirable avec tous ces défauts. On a cru nécessaire, pour certains passages, de traduire son latin en un autre plus élégant et plus correct, mais qui fait regretter la vigueur inculte de l'original.

Par la rudesse de ses doctrines, par la singularité de ses vues et de son style, il rebute d'abord, il effraie ; il faut s'apprivoiser avec lui. De plus, il faut presque toujours se tenir en garde contre ses exagérations, ne s'abandonner qu'à demi, séparer le bon du mauvais, le vrai du faux, le raisonnable de ce qui ne l'est pas. Et pourtant, malgré tout ce mélange de bien et de mal, malgré ses erreurs et sa révolte, Tertullien est resté une des gloires et une des lumières de l'Église. Tous ceux qui ont eu depuis à fixer ou à défendre la doctrine l'ont lu, l'ont imité, l'ont cité, se sont servis de ses idées et de ses arguments ; tous, depuis saint Jérôme et saint Augustin jusqu'à Bossuet.

III. *Apologétique.* — L'*Apologétique* est l'œuvre capitale de Tertullien. Cet ouvrage parut à Rome sans nom d'auteur vers l'an 200. Tous les Pères sont d'accord pour le louer comme un chef-d'œuvre ; c'est ce qu'on a écrit de plus ferme, de plus

savant pour la défense du christianisme. Il est plein d'idées neuves et éclatantes, qui restent dans la mémoire des lecteurs, et que la hardiesse du style fait encore mieux ressortir ; plein de chaleur, d'élévation d'esprit, de tout ce qu'il faudrait pour lui donner raison quand même il défendrait une moins bonne cause. Ce style « de fer, » cette éloquence « noire comme l'ébène » n'étaient pas des défauts dans un temps où les intelligences blasées avaient besoin d'être réveillées par quelque chose d'extraordinaire. A un public de décadence, il faut des singularités, et le pire de tous les défauts est alors de n'avoir rien de saillant. Quant à cette verve moqueuse, quant à ce ton de mordante ironie, qui choque un lecteur accoutumé à l'onction des livres sacrés, c'était un mérite pour ceux à qui s'adressait l'ouvrage, à une époque dont toute la littérature consistait en plaidoyers. Le livre eut donc et devait avoir ce qu'on appellerait aujourd'hui une véritable vogue ; et sa réputation se répandit promptement aussi loin que la religion, c'est-à-dire dans toute l'étendue du monde romain.

L'auteur s'adresse aux divers magistrats de l'empire romain qui, au lieu de rechercher publiquement

les crimes supposés des chrétiens, condamnent ceux-ci sans les connaître. « S'il faut, dit-il, condamner la vérité, mieux vaut la condamner après l'avoir entendue... Vous donnez lieu de croire que si vous refusez de l'entendre, c'est parce qu'après l'avoir entendue vous ne pourriez plus la condamner. — Vous nous persécutez parce que vous ne nous connaissez pas ; ce n'est pas une excuse, c'est une injustice de plus ; mais voyez : ceux qui nous haïssaient le plus cessent de nous haïr en apprenant à nous connaître. Voilà ce qui les rend chrétiens.

« On dit que le grand nombre de ceux qui embrassent le christianisme ne prouve rien en sa faveur, parce que la multitude penche toujours vers le mal. C'est vrai ; mais parmi ceux que le vice entraîne, il n'en est pas un qui ose le donner pour la vertu. La nature attache à toute espèce de mal un sentiment de honte et de crainte qui fait que chaque coupable craint d'être vu, tremble d'être reconnu. Un criminel n'avoue pas son crime, tandis que le chrétien se glorifie de son martyre. — Mais si les chrétiens sont coupables, pourquoi les traiter autrement que les autres ? pourquoi ne pas leur permettre de se défendre ? On les condamne sur l'aveu de leur nom ! Ne faudrait-il pas au moins

leur faire avouer les crimes qu'on leur impute, de combien d'enfants égorgés ils se seraient nourris, combien ils auraient commis d'incestes ? — Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, obligé de persécuter les chrétiens, écrit à l'empereur Trajan pour lui demander conseil, et rend compte de leur conduite en ces termes : « *Ils se réunissent au point du jour pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ, leur Dieu, et entretenir parmi eux une exacte discipline ; ils défendent l'homicide, la fraude, l'adultère, la trahison et tous les crimes.* » Trajan lui répond qu'il ne faut pas les rechercher, mais les punir quand ils seront dénoncés. Singulière jurisprudence ! monstrueuse contradiction !.... S'ils sont coupables, il faut rechercher leurs crimes, et s'ils sont innocents, osez-vous les punir ?

» La torture sert ordinairement à faire avouer aux coupables leurs crimes : on tourmente le chrétien pour l'obliger à nier celui dont on l'accuse ; on veut le forcer à mentir. « J'avoue, et vous ordonnez la question ; que feriez-vous de plus si je niais ? » Un tel renversement de l'ordre doit vous faire craindre qu'il n'y ait quelque motif secret qui vous porte à agir contre toutes les formes et contre

toutes les lois. Quel aveuglement d'ailleurs de ne pas comprendre que celui qui avoue mérite plus d'être cru que celui qui désavoue par contrainte!.. Celui qui vient de mentir à sa conscience pourra bien se moquer de ses juges en sortant du tribunal, et redevenir chrétien.

» Le seul crime des chrétiens est donc de porter ce nom, objet d'une haine insensée; ce nom est devenu une injure. On loue Caius ou Lucius : quel dommage, ajoute-t-on, qu'un si honnête homme se soit fait chrétien! — On ne remarque pas que Lucius n'est sage ou Caius vertueux que parce qu'il est chrétien, ou qu'ils se sont faits chrétiens parce qu'ils étaient sages et vertueux. — D'autres disent : « Cette femme galante, ce » jeune débauché, coureur de tous les plaisirs, les » voilà devenus chrétiens! » — Sans doute, et les voilà changés.

« Les lois nous défendent d'être chrétiens. Quelles lois! On voit bien qu'elles sont l'ouvrage des hommes, elles sont loin d'être infaillibles. Que de choses on y a déjà changées! que de choses à réformer encore! Ce n'est pas faire l'éloge de ces lois que de prétendre qu'elles proscrivent un nom, et qu'elles condamnent sans examen.

» Néron a persécuté le nom chrétien ; c'est un honneur d'avoir déplu à Néron.

» Que ces zélés défenseurs des lois et des usages me disent s'ils les ont respectés tous. Que sont devenues les lois somptuaires ? Que sont devenues les mœurs sévères de l'antiquité ? Les dames romaines vivent aujourd'hui comme des courtisanes sous les yeux de leurs maris ; elles se couvrent d'or et de peinture, elles boivent du vin ; on ne se marie plus que pour divorcer. Tout a ainsi dégénéré, les coutumes, le goût, le langage.... Vous louez toujours l'antiquité, et rien n'y ressemble moins que vos nouveautés. »

Tertullien répond ensuite aux accusations de cruauté répandues contre les chrétiens, calomnies ridicules dont se repaît la malignité publique. — « On sait que la renommée ne vit que de mensonges ; cette renommée, le plus rapide de tous les fléaux. — Comment peut-on sérieusement croire les autres capables de crimes dont on serait incapable soi-même ? Les chrétiens ont-ils donc un autre cœur, d'autres entrailles que les hommes ordinaires, pour dévorer leurs propres enfants ? — La Providence ne permet pas que les grands crimes demeurent longtemps cachés, même quand ils ont

échappé d'abord à cette renommée curieuse et bavarde. — Croit-on donc que plus d'un initié ne se serait pas empressé de dénoncer de telles horreurs ?

» Ces païens calomniateurs oublient qu'eux-mêmes sacrifient des hommes non pas seulement à leurs dieux, mais à leurs plaisirs. Ce sont eux qui tuent leurs enfants, non pour les dévorer, mais pour cacher leur naissance ; ils noient leurs prisonniers, les laissent mourir de faim ou les font jeter aux bêtes. Ils sont anthropophages, car on en a vu manger par curiosité de la chair des animaux qui avaient bu le sang humain ; ils sont curieux de crimes défendus ; ils abandonnent leurs enfants illégitimes, qu'ils ne reconnaissent plus, épars dans le monde, où ils peuvent commettre des incestes sans le savoir. »

Il passe au reproche capital, au véritable crime des chrétiens ; c'est de ne pas vouloir sacrifier aux dieux. — « Quels dieux ! ils sont innombrables ; mâles, femelles, jeunes et vieux ; dieux de la ville, de la campagne, des soldats, des mariniers, des jardiniers ; car les païens ont fait leurs dieux à leur image. — Saturne est le plus ancien de tous ; les historiens en parlent comme d'un homme, par

conséquent fils d'un homme. Quel est le dieu qui a fait de tout cela des dieux? car il faut que vous accordiez qu'il y a quelque Dieu supérieur, propriétaire de la divinité, qui ait fait dieux ceux qui n'étaient que des hommes : ni eux ne pouvaient se conférer la divinité qu'ils n'avaient pas, ni un autre la leur donner, à moins qu'il ne la possédât en propre. — Avant Saturne, l'air, le soleil, tout ce qui remplit le monde existait. Cet admirable ensemble si bien ordonné, quel en est l'auteur, sinon Dieu, dont l'intelligence s'y révèle, et dont la toute-puissance n'a pas eu besoin d'aide pour le créer ni pour le gouverner?

» Les païens, ajoute-t-il, ont fermé leur ciel trop tôt. Thémistocle et Aristide méritaient d'y entrer bien mieux que d'autres qu'on y a mis. — Ils changent de dieux; ils ôtent les vieux; il y en a qui sont plus à la mode, qui sont plus heureux que les autres. D'un favori on fait un demi-dieu; d'une courtisane, la moitié d'une déesse. Tous ces dieux se battent, se déchirent, et Socrate s'en est si bien moqué qu'on l'a condamné comme athée. »

Après avoir réfuté les contes puérils que l'on débitait sur la croyance chrétienne, et que Tacite

lui-même avait accrédités, il expose les véritables idées des chrétiens sur Dieu. « Le Dieu que nous » adorons est un dieu unique, dont la parole qui » commande, dont la sagesse qui dispose, dont la » force qui produit, a tiré du néant le monde et les » éléments, les corps et les esprits, pour servir » d'ornement à sa majesté. — Dieu est invisi- » ble, quoiqu'il se manifeste partout ; inaccessible, » quoique accessible par la grâce ; incompré- » hensible, quoique l'intelligence humaine s'élève » jusqu'à lui. Par là même se prouvent sa vérité » et sa grandeur ; car ce qu'on peut toucher, » voir et saisir est inférieur à l'œil qui voit, à » la main qui touche, à la raison qui comprend ; » mais ce qui est immense ne peut être connu que » de soi-même. Rien ne donne une plus magnifi- » que idée de Dieu que cette impossibilité de le » concevoir. Son essence, qui ne connaît pas de » bornes, le découvre et le cache tout à la fois aux » regards des hommes. »

« Voulez-vous que nous vous le prouvions par » le témoignage même de l'âme, laquelle quoique » esclave des fausses divinités, quand néanmoins » elle revient à elle et reprend sa vigueur, appelle » Dieu par ce nom seul, à cause que c'est celui

» du Dieu véritable. *Grand Dieu! bon Dieu!* » dites-vous, ou bien : *Ce que Dieu voudra!* O » témoignage d'une âme naturellement chrétienne! » Et quand elle prononce ces mots ce n'est pas le » Capitole qu'elle regarde, c'est le ciel. Elle sait » que c'est là que réside le Dieu vivant. » — Outre ce sentiment naturel, Dieu nous a donné de lui-même et de ses volontés une connaissance plus parfaite, par ses prophètes, par l'Écriture sainte. Il a dicté aux hommes sa loi, et réserve une gloire éternelle à ceux qui l'auront observée; à ceux qui l'auront violée, des châtiments éternels. — « Comme » vous, ajoute-t-il, nous avons ri de ces dogmes; » nous avons été des vôtres : on ne naît pas chré- » tien, on le devient. »

Il appuie l'autorité des Écritures d'abord sur leur antiquité.— « Ces livres n'ont été traduits en grec que du temps de Ptolémée Philadelphe; mais les Juifs les avaient depuis quinze siècles. Ils sont bien antérieurs à tout ce que les païens ont de plus ancien. C'est là qu'on trouve les sources de leur histoire, les origines de leurs empires et de leurs langues. Moïse est de mille ans antérieur à la fondation de Rome, avant Homère, avant Priam. Les autres prophètes ont encore devancé de beau-

coup tous les sages, tous les philosophes et les historiens de l'antiquité païenne.

» Mais il n'est pas besoin de tant d'érudition pour reconnaître dans les Écritures la sublime majesté du langage divin. Et ces prophéties qui se sont accomplies et s'accomplissent tous les jours, qui les a dictées, sinon l'Esprit de Dieu qui pénètre l'avenir, tandis que l'homme ne distingue les temps qu'à mesure qu'ils s'écoulent? »

Passant enfin aux mystères de la Rédemption et de l'Incarnation, il en explique les dogmes avec infiniment de science et de clarté. En réponse aux objections des Juifs qui ne veulent voir dans Jésus-Christ qu'un homme, il raconte sa vie, ses miracles, sa mort et les prodiges qui l'ont annoncée au monde. Il parle aussi des démons, auxquels il attribue les prodiges et les oracles prétendus des dieux du paganisme. Il s'étend fort longuement sur ce point, et n'élève pas l'ombre d'un doute sur l'authenticité de ces prodiges et de ces oracles, non plus que sur la réalité de la magie. « Les magiciens, dit-il, font paraître des fantômes, évoquent les âmes des morts, font rendre des oracles à des enfants; ils savent même envoyer des songes; ils font deviner l'avenir à des chèvres ou à

des tables ; c'est par le moyen des anges et des démons qu'ils invoquent et qui leur prêtent leur pouvoir. » — Il déclare que les chrétiens sont maîtres de ces esprits malins ; « qu'on amène, dit-il, une de ces prêtresses soi-disant inspirées d'un dieu, un chrétien chassera le dieu et lui fera confesser qu'il n'est qu'un démon. »

« Et quand il serait avéré que ce sont des dieux, ne convenez-vous pas, d'après l'opinion générale, qu'il existe un être plus élevé, plus parfait, maître de l'univers ? » — Et il invoque le témoignage des philosophes anciens. — « Cependant tous ces dieux qu'on reconnaît inférieurs, on les accueille ; le maître seul est exclu. » — Il passe en revue toutes les extravagances superstitieuses de l'Égypte, toutes les obscures divinités de chaque province, divinités qu'on tolère et qu'on admet au Capitole pendant qu'aux seuls chrétiens on refuse la liberté de conscience. — « On prétend que c'est à ces dieux que Rome doit sa grandeur : à ces dieux qui sont pour la plupart d'origine étrangère, et qui auraient donc trahi pour Rome les pays d'où ils sont venus. Enlevés de force à leurs antiques demeures, chassés des lieux dont ils faisaient, dit-on, leur séjour de prédilection, emmenés captifs

coup tous les sages, tous les philosoph
toriens de l'antiquité païenne.

» Mais il n'est pas besoin de tant d'é
reconnaître dans les Écritures la sub
du langage divin. Et ces prophéties
accomplies et s'accomplissent tous le
les a dictées, sinon l'Esprit de Dieu
l'avenir, tandis que l'homme ne distin
qu'à mesure qu'ils s'écoulent? »

Passant enfin aux mystères de la
et de l'Incarnation, il en explique les
infiniment de science et de clarté. En
objections des Juifs qui ne veulent voi
Christ qu'un homme, il raconte sa vi
cles, sa mort et les prodiges qui l'ont
monde. Il parle aussi des démons, a
tribue les prodiges et les oracles p
dieux du paganisme. Il s'étend fort
sur ce point, et n'élève pas l'ombre
sur l'authenticité de ces prodiges et de
non plus que sur la réalité de la magi
giciens, dit-il, font paraître des fant
quent les âmes des morts, font rendr
à des enfants; ils savent même envoy
ges; ils font deviner l'avenir à des

» du Dieu véritable. *Grand Dieu! bon Dieu!* » dites-vous, ou bien : *Ce que Dieu voudra!* O » témoignage d'une âme naturellement chrétienne! » Et quand elle prononce ces mots ce n'est pas le » Capitole qu'elle regarde, c'est le ciel. Elle sait » que c'est là que réside le Dieu vivant. » — Outre ce sentiment naturel, Dieu nous a donné de lui-même et de ses volontés une connaissance plus parfaite, par ses prophètes, par l'Écriture sainte. Il a dicté aux hommes sa loi, et réserve une gloire éternelle à ceux qui l'auront observée; à ceux qui l'auront violée, des châtiments éternels — « Comme » vous, ajoute-t-il, nous avons ri de ces dogmes; » nous avons été des vôtres : on ne naît pas chré- » tien, on le devient. »

Il appuie l'autorité des Écritures d'abord sur leur antiquité.— « Ces livres n'ont été traduits en grec que du temps de Ptolémée Philadelphe; mais les Juifs les avaient depuis quinze siècles. Ils sont bien antérieurs à tout ce que les païens ont de plus ancien. C'est là qu'on trouve les sources de leur histoire, les origines de leurs empires et de leurs langues. Moïse est de mille ans antérieur à la fondation de Rome, avant Homère, avant Priam. Les autres prophètes ont encore devancé de beau-

à Rome, ils auraient eu plutôt à venger leur
trages. Mais ils n'ont pu ni protéger ni punir
nouveaux adorateurs, pas plus qu'ils n'avaie
défendre leur première patrie, parce qu'ils n'ex
pas et n'ont jamais existé. — « Voyez si le di
» sateur des couronnes ne serait pas plutôt ce
» souverain qui tient dans sa puissance et la te
» ceux qui gouvernent la terre; si celui qui
» cédé les temps, qui a ordonné les siècl
» l'enchaînement de leurs révolutions n'a pa
» glé dans ses conseils la durée et les vicissi
» des empires; si les cités ne s'élèvent et n
» baissent pas au gré de celui qui domin
» genre humain avant qu'il y eût des cités.

« Les païens trouvent que les chrétiens so
sensés de se refuser obstinément à ce qu'on
d'eux, de ne pas vouloir sacrifier à ces dieux
ginaires; mais ils sont eux-mêmes bien plus i
sés de vouloir les y contraindre : quoi de
ridicule que de vouloir nous forcer à prier J
ou Janus, si nous méprisons également ses fa
ou sa colère ? — On veut que nous leur adre
des vœux pour l'empereur : à quoi bon, si no
croyons impuissants? Au reste, les païens m
qui le font n'espèrent pas davantage être exa

ils croient à l'empereur beaucoup plus qu'à leurs dieux, et ils ont raison ; car le dernier des vivants est plus à craindre que le plus grand des morts. L'empereur, bien loin d'avoir rien à craindre ou à espérer de ces dieux, les tient sous sa puissance, leur fait éprouver sa colère ou sa protection. — Les chrétiens font des vœux pour le salut de l'empereur ; mais au lieu d'invoquer des êtres impuissants, ils s'adressent à celui qui seul peut les exaucer, à celui dont l'empereur lui-même sent qu'il dépend. « Les yeux levés au ciel, les mains » étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, » parce que nous n'avons à rougir de rien, nous » demandons pour les empereurs, quels qu'ils » soient, une longue vie, un règne tranquille, la » sûreté dans leur palais, la valeur dans leurs armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le » peuple, la paix dans tout le monde... Tandis que » nous épanchons ainsi notre âme devant Dieu, » déchirez-nous, si vous le trouvez bon, avec des » ongles de fer; attachez-nous à des croix; que » vos flammes nous caressent de leurs langues » dévorantes; que vos bêtes féroces bondissent sur » nous; la seule attitude du chrétien en prière » vous témoigne qu'il est prêt à tout souffrir. —

» ... Ouvrez nos livres; vous y apprendrez qu'il
» nous est enjoint de prier pour nos ennemis, de
» souhaiter du bien à nos persécuteurs; vous y
» verrez que Dieu ordonne de respecter les princes
» de la terre. — Nous respectons en César
» l'élu de Dieu; à ce titre, je puis le dire, César
» est plus à nous qu'à personne, puisque c'est notre
» Dieu qui l'a établi ce qu'il est. C'est le pre-
» mier sujet de Dieu, mais son égal, non. Je ne
» l'appellerai pas dieu; car je ne sais pas mentir;
» et d'ailleurs lui-même ne voudrait pas s'entendre
» appeler dieu; il sait trop bien que c'est un men-
» songe; il connaît la valeur des serviles hom-
» mages dont on a accablé ses prédécesseurs. Du
» reste, je suis un homme libre à son égard, car je
» n'ai qu'un Seigneur qui est le Dieu tout-puissant,
» éternel, son maître comme le mien. » — On célè-
bre sa fête par des débauches; Rome se change en taverne; les rues sont tendues de lits, le vin coule en ruisseaux; on court en bandes tumultueuses, l'insulte à la bouche et l'impudeur sur le front. Quelle manière de fêter l'empereur! « On
» l'honore par la honte publique, et ce qui serait
» indécent un autre jour devient à propos pour cé-
» lébrer le prince! » — S'il pouvait lire dans les

cœurs, qu'y verrait-il? Le désir de changer de maître, parce qu'on sait que chaque nouvel avénement amène des largesses : « Oui, voilà ce qui occupe » les Romains à l'heure même où ils s'écrient : » O ciel! prends sur nos jours pour ajouter aux » siens. » Heureux encore quand ils ne conspirent pas contre la puissance et la vie de celui dont ils chantent les louanges! — Rien de pareil chez les chrétiens; il leur est interdit de faire et de vouloir du mal à qui que ce soit, de dire et même de penser du mal de ceux qui les haïssent. Ils n'ont jamais cherché à se venger des insultes dont on les accable, et pourtant rien ne leur serait si facile. « Sans conspirer dans l'ombre, si nous levions publiquement l'étendard, nous ne manquerions ni » de forces ni de troupes. Nous ne sommes que » d'hier et nous remplissons l'empire; vos villes, » vos châteaux, vos bourgades, vos camps, vos conseils, les tribunaux, le palais, le sénat, la place » publique; nous ne vous laissons que vos temples. » Ne serions-nous pas propres à la guerre, nous qui » nous laissons égorger si volontiers, si ce n'était » une de nos maximes qu'il vaut mieux souffrir la » mort que la donner? Sans prendre les armes, » nous pourrions vous combattre en nous séparant

» seulement de vous. La perte de tant de citoyens
» vous punirait en vous faisant connaître votre so-
» litude; vous seriez effrayés du silence qui se fe-
» rait autour de vous si nous n'y étions plus. »

« On ne peut donc pas reprocher aux chrétiens de troubler l'État; si c'est une faction, c'en est une bien inoffensive. — A quoi s'occupe cette faction chrétienne? Je vais vous le dire : — Unis ensemble par une même foi, par une même espérance, nous ne faisons qu'un corps, il est vrai; nous sommes ligués pour honorer Dieu et l'invoquer en faveur des hommes. — Nous nous assemblons pour lire les Écritures : c'est là que se font les exhortations et que se prononcent les censures. — Ceux qui nous président sont nos anciens, que leur vertu a élevés à cet honneur. — Nous avons un trésor pour les pauvres, les infirmes et les persécutés; ce trésor se forme de dons volontaires : chacun y apporte ce qu'il peut ou ce qu'il veut. Nous vivons en frères et sans discordes; tout est en commun, hormis les femmes. Nous avons en horreur les désordres que les Romains regardent comme naturels, autorisés du reste par l'exemple d'un Socrate et d'un Caton. Voilà leurs sages les plus célèbres; ô gravité romaine! ô vertu antique! un

philosophe, un censeur donner leçon d'impudicité ! — On reproche aux chrétiens leurs modestes repas qui nourrissent les pauvres sans asile, tandis que la fumée des soupers de Sérapis éveille les gardes préposés contre l'incendie. Une réunion paisible d'amis et de frères, une table frugale sanctifiée par la prière et la charité, des cantiques chantés en commun, voilà tous les mystères de ces agapes dont le nom seul indique assez l'esprit. »

« Et, pourtant, à la moindre calamité publique on crie : Les chrétiens aux lions ! Quoi ? tous les chrétiens aux lions parce que la terre tremble ? — Mais avant le christianisme n'a-t-on jamais vu de ces catastrophes ? Elles sont devenues plus rares au contraire depuis que les chrétiens rendent à Dieu le culte qui lui plaît. Les chrétiens demandent grâce pour le monde, exténués par le jeûne, prosternés sous la cendre pendant que le païen hante les cabarets. Les prières des justes obtiennent miséricorde, mais c'est Jupiter qu'on remercie. »

« On reproche aux chrétiens d'être des citoyens inutiles : ils n'achètent pas d'encens, mais emploient beaucoup d'aromates pour leurs funérailles, et répandent plus d'argent en aumônes que les païens n'en dépensent en sacrifices. Ceux-ci fraudent

pour ne pas payer leurs taxes : les chrétiens ne font tort à personne, excepté aux marchands d'infamies. — Les prisons ne sont remplies que de païens : leurs registres en font foi ; l'innocence des mœurs est une nécessité pour le chrétien. Sa loi lui interdit jusqu'aux mauvaises pensées qui échappent aux hommes, mais que Dieu connaît. Combien cette loi est plus pure que toute la morale des philosophes ! — Si cependant on prétend que les chrétiens ne sont qu'une nouvelle secte de philosophes, pourquoi les persécuter, pourquoi les empêcher de professer leurs doctrines ? — Tout est permis aux philosophes : ils détruisent le culte, et on le souffre ; on leur décerne des récompenses et on leur élève des statues ; de la part des chrétiens, c'est un crime. — C'est que les philosophes altèrent et déguisent la vérité pour plaire aux hommes, tandis que le chrétien la professe ouvertement et sans déguisement, parce qu'il ne veut plaire qu'à Dieu. Quelle différence dans leurs mœurs ! A Socrate, corrupteur de la jeunesse, comparez la chasteté chrétienne ; aux discordes, aux bassesses de tous ces philosophes, l'union, la bonne foi des chrétiens. Les uns parlent, les autres vivent en sages. — Les plus fameux sophistes ont

emprunté ce qui est juste dans leurs idées aux prophètes, à Moïse, en arrangeant le tout à leur manière. Ils reconnaissent l'unité de Dieu, mais, au lieu de l'adorer, ils discutent sur sa nature, sur le lieu de sa résidence : les platoniciens vantent un dieu incorporel, les stoïciens soutiennent l'opinion contraire; Épicure compose son dieu d'atomes, Pythagore de nombres, Héraclite de feu. L'un croit qu'il gouverne le monde, l'autre qu'il s'endort dans le repos; les uns le placent dans le monde, les autres dehors; celui-ci lui assigne un commencement, celui-là suppose qu'il finira; chacun ôte, change, ajoute à sa fantaisie; les systèmes varient, la vérité seule est immuable. — C'est à l'exemple de tous ces raisonneurs que des hommes téméraires ont voulu aussi ajouter, retrancher au christianisme; ils ne l'ont fait qu'en altérant l'Écriture ou en la faussant par des interprétations sacriléges; mais ils n'ont pas prévalu contre la saine érudition. »

« Cependant on s'obstine à confondre le christianisme avec les imaginations des philosophes; on a même prétendu qu'il leur avait tout emprunté. La seule différence, c'est qu'on croit tout ce qu'il plaît aux hommes d'imaginer et qu'on refuse de croire

ce que Dieu enseigne. Labérius remet en honneur la métempsycose et se fait écouter : si un prêtre chrétien dit que les hommes renaîtront avec leurs corps, on prend des pierres pour le lapider. — « La résurrection, dit Tertullien, est nécessaire » pour le jugement dernier. Les corps seront ré- » tablis avec les âmes, parce qu'ils ont mérité » et démérité ensemble. Dieu les a créés l'un » pour l'autre et de nature contraire l'un à » l'autre, afin de les unir par un lien de néces- » sité réciproque. — Comment cette matière éva- » nouie, réduite à rien, reprendra-t-elle sa » forme primitive? comment les éléments épars » de ces corps seront-ils rassemblés? Homme, » jette les yeux sur toi-même : avant d'être » homme qu'étais-tu? Rien sans doute. Pourquoi » celui qui t'appela une première fois du néant à » l'existence ne pourrait-il pas t'y ramener quand » il le voudra? Explique-moi le mystère de ta « création, et je t'expliquerai celui de ta résur- » rection. Ne semble-t-il pas même plus facile de » redevenir ce qu'on a été que de devenir ce qu'on » n'était pas encore? — Dieu pour aider notre » foi nous a environnés des images de la résurrec- » tion. Tout meurt et tout renaît; tous les jours

» les astres s'éteignent et se rallument, les fruits
» passent et reviennent, la semence se corrompt
» pour se féconder. Tout se conserve par sa des-
» truction même et se reproduit par sa mort. Le
» néant obéit à celui qui a tout créé. Ce Dieu qui
» a rempli le monde d'éléments contraires, qui a
» fait concourir à sa conservation le plein et le
» vide, les ténèbres et la lumière, les êtres ani-
» més et la matière inerte, a mis à côté l'un de
» l'autre le temps et l'éternité. Lors donc que
» disparaîtra la borne posée entre deux abîmes
» béants, lorsque la figure du monde s'évanouira,
» et que le temps, rideau d'un jour jeté devant
» l'éternité, tombera, le genre humain tout entier
» se lèvera du tombeau pour paraître devant son
» juge, qui fera la part des bons et celle des mé-
» chants pour l'éternité. »

« Ces dogmes seraient sublimes dans un philosophe; dans le christianisme, ce ne sont plus que des préjugés puérils. — Admettons-le : il faut alors les laisser tomber sous le ridicule; il n'est pas besoin de supplices. — Mais il faut des supplices à une multitude féroce, et à ces magistrats plus féroces encore, qui se font un mérite d'offrir au peuple ce plaisir. — On triomphe de nos souf-

frances, comme si ce n'était pas à nous de triompher, nous qui y résistons victorieusement. Ce sont là nos combats; nos champs de bataille, ce sont ces tribunaux où nous défendons la parole de Dieu; notre victoire, c'est la mort; notre butin, l'éternité. Nos bourreaux eux-mêmes se sentent vaincus, et c'est pour cela qu'ils nous insultent.— Les païens vantent l'héroïsme d'un Curtius ou d'un Scévola; ils admirent la constance théâtrale d'un philosophe; il est glorieux de se dévouer pour la patrie, pour l'amitié, le courage ennoblit jusqu'au crime; et si on souffre pour la gloire de Dieu, c'est une folie! — Courage, dignes magistrats, sacrifiez les chrétiens à la multitude, déchirez leurs corps, épuisez sur eux toutes les vengeances les plus raffinées, comme naguère, quand vous avez condamné une chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt que dans l'amphithéâtre, sachant bien sans doute que la perte de la chasteté lui était plus cruelle que la mort. A quoi servent toutes ces tortures? Elles sont l'amorce du christianisme. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Le spectacle de leur mort est une instruction plus saisissante que toutes les paroles. En voyant tant de courage, on veut en pénétrer le

mystère et on devient chrétien ; une fois chrétien, on n'aspire plus qu'à se purifier dans son sang. Grâces vous soient donc rendues pour vos sentences de mort ! Les jugements des hommes ne sont pas ceux de Dieu : tandis que la terre nous condamne, le ciel nous absout. »

Telles sont les dernières paroles de cette apologie célèbre, le chef-d'œuvre sans contredit de son auteur, et un des ouvrages les plus parfaits que nous aient laissés les Pères de l'Église. On y trouve sans doute quelques traces des défauts du temps, quelques expressions emphatiques, quelques développements diffus, quelques idées tourmentées, quelques subtilités déplaisantes trahissent l'écrivain de la décadence. Mais nulle part ces défauts ne sont rachetés par d'aussi grandes beautés. Aussi, tout en ne voulant faire qu'une analyse rapide de l'ensemble, on se trouve entraîné à chaque instant à reproduire les détails du style et à citer textuellement des passages entiers de l'auteur. Ce serait dommage en effet de le décolorer, de lui ôter cette allure vive et animée, cette expression si heureuse, parfois si éloquente, qui ajoute tant de valeur à sa pensée. Ce serait même le moyen d'en donner une assez fausse idée : un ouvrage de style ne

supporte guère ni paraphrase ni analyse, on ne le connaît que par lui-même. L'*Apologétique* a été travaillé avec un soin tout particulier. On a conservé parmi les œuvres de Tertullien deux *Livres aux nations* qui ne sont, selon toute apparence, que la première esquisse de son chef-d'œuvre : c'est le même plan, ce sont les mêmes idées, souvent la même forme, avec plus de longueur et moins de mouvement.

IV. L'ouvrage le plus important de Tertullien après l'*Apologétique* est son livre des *Prescriptions*, où il réfute toutes les hérésies par un seul mot : « Vous êtes d'hier, *hesternus*, *hodiernus es;* vous ne tenez à rien, vous ne vous appuyez sur rien. » C'est la grande objection qu'on a faite à toutes les sectes, et celle qui embarrasse le plus tous les novateurs; ils rompent avec le passé, ils répudient la tradition chrétienne pour y substituer leur autorité personnelle : de quel droit? Le christianisme ne peut se trouver que dans la doctrine de Jésus-Christ transmise par ses apôtres de génération en génération; si on s'en sépare, on n'est plus chrétien. Cette idée se trouve exprimée en passant dans l'*Apologétique;* mais elle devait re-

cevoir un plus ample développement : le défenseur de la religion devait la soutenir contre les entreprises des sectaires aussi bien que contre la haine des persécuteurs, d'autant plus que ces hérésies multipliées qui divisaient l'Église fournissaient à ses détracteurs des armes contre elle : les païens en triomphaient, et les fidèles eux-mêmes en étaient scandalisés. « Il ne faut pas s'étonner, dit » Tertullien, qu'il y ait des hérésies, elles ont été » prédites ; ni qu'elles détruisent la foi de quel- » ques-uns, elles existent pour que notre foi, pas- » sant par la tentation, ait le mérite de l'épreuve. » Les hérésies ébranlent la foi comme la fièvre af- » faiblit le corps ; l'un n'est pas plus extraordinaire » que l'autre. Mais elles n'ont de prise que sur une » foi faible et chancelante. En vain on m'oppose » les égarements de tant de grands personnages, » l'exemple de Saül et de Salomon. On a vu, dit-on, » les plus grands hommes se démentir, les plus » forts succomber. La chute de ces grands carac- » tères étonne la multitude, parce qu'elle ignore au » fond ce qu'ils ont été. L'œil de Dieu lit seul au » fond des cœurs : l'homme s'arrête à la physio- » nomie. Si de fervents chrétiens sont tombés dans » l'hérésie, c'est une preuve de leur faiblesse et

» non de la force de l'erreur. Si de grands hommes » succombent, c'est qu'ils n'étaient pas grands et » n'avaient pas de caractère. » — Réflexion curieuse de la part de Tertullien, dont le caractère et la chute sont également célèbres.

« Les hérésies ont été prédites, saint Paul nous avertit de les fuir, de nous tenir en garde contre les artifices du malin esprit et les inspirations de l'orgueil humain. « *Prenez garde, dit-il, que quelqu'un ne vous trompe au moyen de la philosophie et des discours séducteurs, selon la tradition des hommes et contre la sagesse du Saint Esprit.* » — Ces doctrines des philosophes, ouvrage des hommes et du démon, nées pour charmer les oreilles curieuses, ce sont elles qui ont donné naissance à toutes les hérésies. « C'est pour les hérétiques qu'Aristote a inventé la dialectique, savante à détruire et à réédifier tour à tour. » (Ne pourrait-on pas dire plutôt : savante à détruire, impuissante à réédifier?) — « De là ces fables, ces questions oiseuses, ces discours qui gagnent comme la gangrène. » — Les chrétiens n'ont pas besoin de tant de science : « Que sert la curiosité après Jésus-Christ, et la recherche après l'Évangile. » — Les hérétiques ont abusé de quelques

obscurités des livres saints pour essayer de justifier leur curiosité indocile; mais ils montrent qu'ils ne savent même pas comment il faut apprendre : en déployant leur érudition, ils ne font voir que leur ignorance. — Ils sont de mauvaise foi, il est inutile de disputer avec eux. L'Apôtre le défend : Il recommande d'éviter les questions inutiles, les nouveautés profanes, de *fuir* l'hérétique après une réprimande, et non après discussion : « Les » disputes contre les hérétiques, ajoute Tertullien, » ne sont bonnes qu'à rompre la tête et qu'à » épuiser les poumons. »

On reconnaît à ce ton le caractère quelque peu tranchant de l'auteur; cette manière de réfuter les hérétiques en refusant de les écouter peut paraître un peu brutale. Plût à Dieu cependant qu'on n'eût jamais fait autrement; la doctrine chrétienne n'en serait pas moins fixée, et l'Église serait plus unie. Que d'hérésies seraient tombées obscurément dès leur naissance, si la discussion ne leur avait pas donné de l'éclat! Les imaginations s'échauffent, l'esprit de parti s'en mêle, c'est ainsi que les querelles s'aggravent et se perpétuent.

« Les hérétiques, dit Tertullien, sont d'ailleurs mal fondés à se servir des Écritures, elles ne sont

plus à eux, ils ne sont plus chrétiens, puisqu'ils ne tiennent plus à la tradition de Jésus-Christ et des apôtres. » — C'est là le principal argument. — L'auteur fait un tableau rapide de cette tradition chrétienne depuis les premiers temps. Il passe en revue les premiers évêques : Polycarpe, donné à l'église de Smyrne par l'apôtre Jean; Clément, donné par l'apôtre Pierre à celle de Rome. — « Ce qui fait la force de l'Église orthodoxe, c'est l'uniformité de sa doctrine et sa succession non interrompue. — Croira-t-on que les apôtres et leurs premiers successeurs se soient trompés, que tant d'églises aient été d'accord pour s'égarer, et que la vérité soit demeurée cachée jusqu'à ce que Marcion ou Valentin vînt la faire connaître ? Ce n'est plus la religion de Jésus-Christ qu'ils prêchent, c'est la leur; de quel droit prétendent-ils alors s'appuyer sur la parole de Jésus-Christ ? »

Il passe en revue les principales hérésies, celle de Saturnin, de Basilide, des nicolaïtes, des marcionites, des valentiniens, remonte aux premières, qui ont paru du temps même des apôtres, et fait voir la liaison des unes avec les autres : « Ce sont les mêmes erreurs renouvelées sous une nouvelle forme : elles ont été condamnées par les

apôtres, comment ose-t-on encore les soutenir? Quant à celles qui sont réellement d'invention nouvelle, leur nouveauté même les condamne. Les apôtres n'ont pas parlé de leurs doctrines, et ce silence même les réfute : toute doctrine qui ne vient pas des apôtres n'est pas chrétienne. — La plupart des hérétiques se distinguent d'ailleurs assez de la communion orthodoxe par leurs mœurs, par leur turbulence, leur désunion, par le relâchement de leur discipline. » — Il raconte les désordres de quelques hérésiarques et expose tous leurs systèmes bizarres. — « Ils blasphèment tous dans leur variété. Jadis ils attaquaient Dieu le Fils, maintenant ils défigurent Dieu le Père; jadis ils étaient grossiers, maintenant ils sont plus raffinés, mais ils demeurent frivoles, vains, légers et sans gravité. D'où viennent-ils? On ne sait; hier on ne les connaissait pas. Ce sont des rejetons vicieux, des sauvageons stériles nés de noyaux dégénérés. »

Ce livre des *Prescriptions* paraît être le premier ouvrage que Tertullien écrivit contre les hérétiques. « Nous venons, dit-il en le terminant, » de donner des armes pour combattre générale- » ment toutes les hérésies; nous leur avons op-

» posé des prescriptions [1] invincibles qui les empê-
» cheront à jamais d'être reçus à discuter sur les
» Écritures. Dans la suite, si Dieu nous en fait la
» grâce, nous répondrons à quelques hérétiques
» en particulier... » On voit qu'en défendant de répondre aux hérétiques, il ne parlait pas pour lui-même, et s'exemptait d'une règle qui ne convenait pas à un esprit comme le sien. Il écrivit, en effet, contre Marcion, contre Hermogène et les valentiniens, contre les gnostiques, les caïnites, et contre Praxéas. — La plupart de ces écrits datent de l'époque où il était séparé de l'Église. On le croit du moins; car on ne connaît pas au juste la date des divers ouvrages de Tertullien; et les écarts qu'on trouve dans presque tous font qu'on a peine à distinguer ceux qui ont suivi sa condamnation de ceux qui l'ont précédée.

V. Le *Scorpiaque* (antidote contre les morsures des scorpions) paraît être antérieur aux égarements de l'auteur. C'est une réponse aux gnostiques qui décriaient le martyre. Tertullien, avec sa

[1] Ce terme est emprunté au droit. On appelait *prescription* ce qu'on nomme aujourd'hui une *fin de non-recevoir*, c'est-à-dire une raison par laquelle il est prouvé, sans entrer dans le fond de la question, que l'adversaire ne peut pas être admis à discuter.

violence ordinaire, ne manque pas de se jeter dans l'excès opposé. Il exalte le martyre outre mesure, le représente comme une condition presque nécessaire du salut et condamne déjà la fuite en temps de persécution; c'est, comme on sait, une des principales erreurs pour lesquelles il fut depuis condamné. — « Le martyre est, dit-il, un devoir; Dieu nous a dit : Tu ne reconnaîtras d'autre dieu que moi, de bouche ou d'action, n'importe, tu ne créeras et n'adoreras aucun autre dieu. — Quand la persécution oblige de choisir entre l'idolâtrie et la mort, doit-on hésiter? — Il nous commande encore de l'aimer jusqu'à livrer notre vie pour lui; quand l'heure est venue, le trahirons-nous? Le martyre est la dette de la foi. »

« Mais plutôt le martyre est encore un bienfait de Dieu; c'est une épreuve par laquelle il nous exerce, un triomphe qu'il nous offre, un mérite qu'il nous prépare. — Depuis qu'il y a des justes dans le monde, il y a toujours eu des martyrs : Abel meurt de la main de son frère, David est réduit à fuir, Élie contraint de se cacher, Jérémie lapidé, Isaïe scié en deux, Zacharie égorgé entre le vestibule et l'autel. »

Les hérétiques prétendaient que la loi nouvelle

avait dispensé les justes de ces épreuves; que Jésus-Christ, venu pour « élargir la voie du salut, » avait souffert le martyre pour tous. Tertullien n'a pas de peine à les réfuter l'Évangile en main; les citations ne lui manquent pas. — « N'est-ce pas Jésus-Christ qui a dit : *Heureux ceux qui souffrent;* et ailleurs : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme;* et encore : *Quiconque me reconnaîtra devant les hommes, moi aussi je le reconnaîtrai devant mon Père, et celui qui me renonce devant les hommes je le renoncerai devant mon Père?* Jamais religion n'a plus mortifié la chair, plus sanctifié la mort, plus glorifié la souffrance. Il faut, dit-il, tourmenter la lettre de l'Évangile avec une mauvaise foi bien évidente pour en tirer une doctrine si contraire à son esprit; il faut être bien faible pour consentir à se laisser abuser par de si pitoyables subtilités; elles ne trompent guère que ceux qui demandent à être trompés, que ces chrétiens en l'air, chrétiens si l'on veut, qui seront tout ce qu'on voudra. » — Il termine en proposant l'exemple des apôtres. — « Que trouvons-nous dans leurs Actes? La persécution et le martyre dès les premiers jours, et le martyre recherché

comme une gloire et une récompense : les Épîtres de saint Paul, pleines de l'ardeur de mourir pour Dieu; saint Jean dans son Apocalypse chantant la gloire des confesseurs; l'un et l'autre subissant cette épreuve si impatiemment appelée; et tant d'autres avec eux expirant dans les supplices. « Si » un Prodicus ou un Valentin avait alors murmuré » à l'oreille de l'apôtre : « Il n'est pas nécessaire » de confesser ici-bas le Seigneur; Dieu n'a pas » besoin du sang de l'homme, le Christ n'exige » pas de nous la réciprocité du martyre... » l'a- » pôtre se serait écrié : « Retire-toi, Satan; tu » me scandalises. » — Que ce même anathème » retombe sur la tête du sectaire qui veut au- » jourd'hui semer ses poisons et solliciter les âmes » faibles! »

VI. *Réponse à Hermogène.* — Hermogène était un peintre qui, après avoir été chrétien, s'était attaché aux doctrines stoïciennes et en avait tiré le fond d'une nouvelle hérésie. Il proclamait l'éternité de la matière par la raison que Dieu, disait-il, n'a dit nulle part dans l'Écriture qu'il l'ait créée. Il la croyait rebelle aux lois du Créateur, se fondant sur l'existence du mal dans le monde. Dieu,

disait-il, qui doit être juste et bon, s'il avait tiré le monde du néant, n'y aurait pas mis tout le mal qu'on y rencontre. S'il l'a fait, c'est qu'il n'a pas été libre de faire autrement; c'est qu'il a formé le monde avec une matière préexistante, aux lois de laquelle il a fallu se soumettre; cette matière étant un principe mauvais, c'est d'elle que sont venus tous les maux dont ce monde abonde. — Tertullien démontre que supposer deux êtres éternels, c'est supposer deux dieux, ou plutôt que supposer un être indépendant de Dieu, aussi puissant et plus puissant que Dieu, c'est faire de cet être le Dieu véritable et anéantir celui à qui on ne laisse qu'un nom et une puissance sans effet. Quoique ennemi de la dialectique, Tertullien se montre ici puissant dialecticien; il presse le stoïcien, le poursuit dans toutes ses objections subtiles, l'accable sous les contradictions multipliées qui naissent de son système. Il le traite, du reste, en sophiste plus qu'en chrétien : beaucoup de raisonnements abstraits, peu de discussions de l'Écriture. — Il aime encore mieux, dit-il, les idolâtres que les hérétiques : les premiers ne veulent rien des livres saints, tandis que les autres les défigurent en prétendant les respecter. A la force des raisonnements il joint

la raillerie, l'ironie, l'invective, armes qui devraient être inutiles pour défendre la vérité, mais que la légèreté humaine lui rend nécessaires. Tertullien ne s'en est jamais fait faute. Il a un talent merveilleux pour écraser son adversaire. Hermogène n'est, dit-il, qu'un bavard qui se croit savant parce qu'il parle beaucoup. Mais il n'invente pas même ses bavardages : ce ne sont que des vieilleries philosophiques, au lieu de dire : « mon livre, » il devrait dire « notre livre; » il ne fait que répéter ce que tout le monde a dit. — Il le représente comme un déclamateur « qui se croit du caractère parce qu'il ne respecte rien et qui dit du mal de tout le monde apparemment par conscience. » — Tout cela ne devait rien faire à la discussion; qu'importe l'homme? comme il l'ajoute lui-même; c'est de la doctrine qu'il s'agit. Et cependant que de gens auprès de qui le meilleur plaisant a toujours raison! Hélas! Hermogène disait des extravagances, Tertullien en a fait; c'est souvent tout ce qui distingue un homme d'esprit de celui qui en manque.

VII. *Contre les valentiniens*. — Les valentiniens étaient une des principales sectes de ces gnostiques qui avaient emprunté aux philosophes

anciens ce qu'ils ont de plus mauvais, leurs songes creux, leurs allégories abstraites, leur mysticisme bizarre, leur fantastique cosmogonie. — Tertullien, sans les réfuter, se borne à peu près à exposer leurs inventions; elles se réfutent assez d'elles-mêmes. Saint Irénée avait déjà combattu ces hérétiques; l'ouvrage de Tertullien n'est guère qu'un abrégé de ce que ce Père en avait dit. Cet écrit est curieux en ce qu'il montre dans quelles étranges aberrations se jetait l'esprit philosophique de cette époque. Les mythologies bizarres de l'Orient n'offrent rien de plus compliqué que les systèmes de ces sectes chrétiennes. Il fallait un bien grand dévergondage d'imagination pour défigurer à ce point le christianisme. Dédaignant la scène du monde, les gnostiques avaient placé le théâtre de toutes leurs fables dans les espaces éthérés, où ils imaginaient plusieurs ciels supérieurs les uns aux autres. « Ennius s'est contenté de dire : que les cé-
» nacles du ciel étaient immenses; mais c'est chose
» merveilleuse que de voir combien d'élévations sur
» élévations, de sublimités sur sublimités les héréti-
» ques ont suspendues, entassées pour former l'ha-
» bitation de chacun de leurs dieux. Les *cénacles*
» d'Ennius ont été disposés en petits appartements

» échafaudés d'étage en étage, et distribués à cha-
» que dieu par autant d'escaliers qu'il y a d'hérésies.
» Le monde est devenu un véritable comptoir,
» vous diriez l'île fortunée, à voir ces mille et mille
» degrés du ciel. » — Voilà à peu près de quel ton est écrit tout le livre de Tertullien; et de fait, c'est bien ici que la raillerie est permise, ou jamais; comme il le fait observer avec raison, « il y
» a des choses qui ne demandent pas d'autre réfu-
» tation : une réponse sérieuse leur donnerait trop
» d'importance. » — Au plus haut de toutes ces demeures célestes, dans une sphère lumineuse appelée Plérôme (plénitude), les gnostiques plaçaient l'être souverain, qu'ils nommaient Proarchî (premier principe) ou Bythos (profondeur). Au-dessous s'étageaient, dans les ciels inférieurs, créés à diverses époques, les Éons (intelligences immortelles), au nombre de trente, les uns mâles, les autres femelles; ils les supposaient nés les uns des autres, leur donnaient des noms allégoriques et faisaient leur généalogie : *Bythos* avait pris pour épouse l'Intelligence ou le Silence; de leur union étaient nés l'Esprit et la Vérité, etc. Dieu le Père s'encadrait dans cette théogonie, Jésus-Christ et le Saint-Esprit en étaient les derniers rejetons à la

huitième ou dixième génération. Il paraît que les valentiniens faisaient grand mystère de toutes ces rêveries. Tertullien se moque de leur ton dogmatique et de leur réserve superbe : « Interrogez-les » avec candeur, ils vous répondent avec un visage » austère et un front sourcilleux : O profondeur ! » Poussez-les de question en question, bientôt ils » dédaignent de répondre. — Ils nous accusent, » ajoute-t-il, de trop de simplicité ; mais certes, » s'il faut choisir entre un excès de simplicité et » une sagesse vaine et orgueilleuse, il est encore » plus avantageux d'ignorer que de trop savoir, de » se tromper que de tromper. *L'œil de Dieu re-* » *garde ceux qui le cherchent dans la simplicité* » *du cœur*, comme l'enseigne la sagesse elle- » même ; non pas celle de Valentin, mais celle » de Salomon. » — « Que l'erreur se cache donc ; » qu'elle enveloppe sa nullité dans l'ombre et le » mystère ; la vérité ne rougit de rien que de se » dissimuler. »

VIII. *Contre Marcion.* — Les cinq livres contre Marcion sont le plus long et le plus travaillé de tous les ouvrages que Tertullien écrivit contre les hérétiques.

Cet hérétique était originaire du Pont. « Il est, » dit Tertullien, une mer inhospitalière, nommée » par ironie Pont-Euxin (favorable aux étrangers); » des peuples féroces en habitent les bords; point » de demeures fixes, point de lois, point de pu- » deur; une promiscuité brutale, des mœurs gros- » sières; ils égorgent leurs pères pour se nourrir » de leur chair, et ce parricide est pour eux un » honneur : malheur à qui termine ses jours par » une mort naturelle sans emporter l'espoir d'être » dévoré par ses enfants! Le ciel lui-même est de » fer dans ces régions sauvages : jamais de jour » lumineux : un soleil tardif et se montrant à re- » gret : pour atmosphère, de sombres vapeurs; » pour toute saison, l'hiver; jamais d'autre vent » que l'aquilon. Le cours des fleuves est enchaîné » par la glace, les montagnes sont couvertes de » neiges amoncelées. Partout la torpeur, l'en- » gourdissement, la mort. En ces lieux il n'y a » rien d'ardent que les passions féroces. Mais de » tous les monstrueux enfantements de cette terre » maudite, la production la plus monstrueuse, » c'est Marcion. » — Chassé de l'Église pour un crime, Marcion embrassa les erreurs de Cerdon, voisines de celles de Manès, les modifia, les étendit, et

devint lui-même le chef d'une secte nouvelle. Il crut découvrir une opposition manifeste entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Il disait que Dieu était sans nom ; quant au Dieu de l'ancienne loi, il le regardait comme un être essentiellement mauvais ; il jeûnait le samedi en haine de ce Dieu créateur qu'il détestait dans la création. Il ajoutait que le règne du mauvais principe avait été terminé par la venue de Jésus-Christ, fils du Dieu bon ; mais que Jésus-Christ en descendant aux enfers pour sauver les hommes n'avait pu sauver que ceux qui venaient après lui, et que les justes de l'Ancien Testament étaient restés sous l'empire du Dieu malfaisant qui les avait créés. Il défendait le mariage, ordonnait une rigoureuse abstinence ; morale sévère qui, d'après Tertullien, était peu d'accord avec les mœurs de l'hérésiarque et de ses partisans.

Marcion avait fait part de sa doctrine au public dans son livre des *Contradictions*. Tertullien lui répondit d'abord par un opuscule fait à la hâte, qui parut une seconde fois plus développé, et qui devint enfin ce grand ouvrage en cinq livres qui embrasse la défense de presque tout le dogme chrétien. Quoique postérieur aux égarements de

l'auteur, ce livre est, sauf quelques lignes, digne de ses plus beaux jours.

C'est une chose singulière que ce système de deux principes rivaux, système si contraire à la foi et à la raison, ait été si souvent reproduit par tant d'hérésies. Tertullien oppose à Marcion ce qu'il opposait à Hermogène, ce qu'on avait opposé aux manichéens : « Il est impossible de concevoir deux infinis, deux êtres parfaits et tout-puissants, deux dieux. Si Dieu n'est pas un, Dieu n'est pas. On conçoit deux rois, deux empires opposés l'un à l'autre, parce que la puissance des rois et la grandeur des empires sont bornées ; mais qui dit Dieu, dit l'être qui embrasse tout ; Dieu est donc essentiellement un ; c'est la loi de son être. Supposer deux dieux, c'est supposer l'absurde. — D'ailleurs qu'est-ce qu'un dieu nouveau, un dieu qui est resté tant de siècles oisif et caché, attendant que Marcion vînt le faire connaître ? — Je ne puis concevoir un dieu qui commence ni un dieu qui finit. Ne vous figurez pas de temps en Dieu ; il était avant le temps, puisqu'il a créé le temps ; avant le commencement de toutes choses, puisque c'est lui qui a donné à toutes choses leur commencement. — Il n'y a pas de temps dans

l'éternité ; tout ce qu'on appelle temps, c'est elle. Point d'âge en Dieu, parce qu'il n'a pu naître ; en lui rien d'ancien, rien de nouveau : la nouveauté supposerait un commencement, l'ancienneté une fin. Mon Dieu, à moi, n'a pas commencé à Tibère, il est éternel. »

Le système du dualisme s'est toujours fondé sur le mal qui règne dans le monde. Le monde ! dit Marcion ; est-ce là un ouvrage digne d'un Dieu juste et bon ? — Tertullien lui répond par un éloquent panégyrique des beautés de la nature créée. — Les anciens, dit-il, n'ont pas été si ingrats ni si dédaigneux. Leur admiration naïve allait même jusqu'à diviniser la création. « En extase devant » la grandeur, la majesté, l'éclat, l'harmonie » constante et les invariables lois des éléments, ils » leur adressaient leurs hommages comme à des » êtres supérieurs. — Mais sans t'élever jusqu'à » la contemplation des astres et de la structure du » globe céleste, abaisse tes regards plus bas : une » humble fleur, je ne dis pas de celles qui émail» lent nos prairies, mais celle qui se cache dans » le buisson ; le plus obscur coquillage aussi bien » que celui qui nous donne la pourpre ; l'aile du » moindre insecte comme la parure du paon, te

» montrent-ils dans le Créateur un ouvrier si mé-
» prisable ? Imite, si tu le peux, les constructions
» de l'abeille, les greniers de la fourmi, les filets
» de l'araignée, la trame du ver à soie ; essaie
» d'égaler l'aiguillon de la mouche, la trompette
» et la lance du moucheron. — L'homme du
» moins trouvera-t-il grâce devant tes yeux ;
» l'homme, cet être privilégié, que ton Dieu, le
» Dieu meilleur, a aimé d'un amour si tendre ?
» Car c'est ce Dieu, dis-tu, qui a voulu souffrir
» et mourir pour le racheter. — Moins dédaigneux
» que toi, il n'a pas répudié les œuvres du Dieu
» créateur ; les fruits de la terre, l'eau, le pain,
» le lait et l'huile qu'il a fait servir à l'accomplis-
» sement de ses mystères. — Tu dédaignes la
» terre : la terre a été le berceau de ta chair ré-
» prouvée ; c'est cette terre qui te nourrit. Quoi
» que tu fasses, tu feras toujours usage des dons
» du Dieu qui t'a créé ; tu ne peux t'y soustraire.
» — Malheureux, regarde une rose, et tu n'oseras
» plus calomnier le Créateur. »

« Ainsi donc le Dieu qui nous a créés et qui nous conserve serait un Dieu malfaisant, et le Dieu bon serait celui qui n'a rien fait ! Pourquoi cette longue oisiveté ? Pourquoi tant de siècles avant de

sauver les hommes ? Pourquoi tant de générations humaines trahies, livrées à l'empire du mal ? Est-ce là le fait de ce Dieu absolument et infiniment bon ? C'est au contraire une insigne malice ; tolérer si longtemps le mal, c'est une cruauté. — Et qu'a-t-il fait enfin ce Dieu à qui tout mal répugne ? Depuis que son règne est venu, le mal dont tu te plains a-t-il disparu ? Bonté tardive, bonté inique, bonté avare ou impuissante ! »

La bonté n'est pas d'ailleurs le seul attribut de Dieu. Il est législateur et juge. — « Marcion veut » un dieu débonnaire, qui ne se fâche pas, qui ne » châtie pas ; un dieu impassible comme celui d'É- » picure. — Il avoue cependant qu'il nous a dicté » des lois. Et à quoi bon ces lois ? Si on les viole, » il ne s'en offense pas, il ne punit pas l'infrac- » teur. — Mieux vaudrait n'avoir pas donné de » loi que de la laisser violer impunément. Singu- » lière conception ! une loi qui n'est pas faite pour » être observée ; un Dieu qui est offensé, et qui ne » condamne pas ; un législateur qui défend et qui » souffre qu'on transgresse la défense ! Est-ce là » l'être parfait ? Une pareille bonté n'est qu'un » rêve ; toute cette doctrine, qu'un fantôme ; la

» loi, qu'un puéril épouvantail et une sauvegarde » assurée pour le crime. »

Après avoir, dans le premier livre, démontré l'absurdité des conceptions de l'hérétique, Tertullien, dans le second, proclame et justifie le seul Dieu, le vrai Dieu, tel que le conçoivent les chrétiens : — « C'est ici le Dieu tout-puissant, le » créateur et le maître de l'univers, qui est en » cause ; c'est lui que les hérétiques citent à leur » tribunal. Comme il faut toujours un Dieu, ils » s'en sont fait un au gré de leur caprice. Je crois » voir des yeux aveugles ou malades qui, incapables » de soutenir l'éclat du jour, demandent un soleil » plus tempéré ou plus accommodé à leur faiblesse. » Sectaire extravagant, le soleil qui illumine ce » monde est unique. Alors même que tu l'insultes, » toujours bon, toujours utile, qu'il te blesse ou » t'importune par l'abondance de ses rayons, qu'il » te paraisse méprisable ou dégradé, peu importe, » il n'en est pas moins d'accord avec la loi de son » être. — Tu veux bien accepter un Dieu ; » mais tu le discutes insolemment, tu vas jusqu'à » l'accuser, comme si tu avais pénétré les mystè- » res de sa nature. Si tu le connaissais, tu ne le » blasphémerais pas. »

Alors commence une magnifique apologie de la création : — Dieu du fond de son éternité nous a appelés à le connaître; ne voulant pas que sa gloire restât sans témoin, il crée l'homme intelligent. — D'avance, il lui prépare une résidence; c'est ce monde, ce monde qui était bon en sortant de ses mains : « *Dieu dit que cela soit, et cela fut; et Dieu vit que cela était bon.* » — Qui donc y a introduit le mal? C'est l'homme lui-même; c'est Adam qui, par l'abus de son libre arbitre, a préféré le mal au bien; et tous ses descendants ont suivi son exemple en choisissant le chemin le plus facile en ce monde. — Pourquoi, dit l'hérétique, avoir donné à l'homme cette liberté, présent funeste qui devait l'entraîner à sa perte? — Mais cette liberté est le plus beau privilége de l'homme; c'est ce qui fait sa grandeur, ce qui l'élève au-dessus des autres créatures; c'est par là et non pas par les traits du visage qu'il a été fait à l'image de Dieu. Otez à l'homme la liberté de préférer, réduisez-le à la nécessité d'accepter; il n'aura plus de titre à la récompense, il n'inspirera plus l'intérêt qui suit ses misères et même ses erreurs. La faute a dû entraîner le châtiment; ainsi le voulait la justice de Dieu, qui est une de ses perfections.

Il répond ensuite aux objections de Marcion contre l'Ancien Testament. Dieu, disait l'hérétique, y est représenté d'une manière indigne de lui ; on parle de sa colère, de ses vengeances ; on lui prête toutes les faiblesses humaines. Tertullien lui fait observer qu'on y parle aussi de sa main, de ses yeux ; ce n'est de part et d'autre qu'une image ; il faut bien parler aux hommes un langage humain. La colère de Dieu n'est autre chose que sa justice, comme sa main n'est autre chose que sa puissance. — L'hérétique reproche à Dieu d'être cruel. — Ses rigueurs témoignent de sa bonté ; il frappe l'homme pour l'instruire : on n'a jamais reproché aux instruments de chirurgie les douleurs qu'ils causent en coupant la plaie pour sauver le blessé. — « Tu » ne veux pas reconnaître la bonté de ce Dieu » qui *fait pleuvoir sur les bons et sur les mé-* » *chants, qui fait lever également son soleil* » *sur les justes et sur les impies*. En vain tu as » osé retrancher de l'Évangile ce témoignage » rendu par Jésus-Christ au Créateur ; cette pa- » tience divine que tu nies, c'est elle qui t'accorde » les jours que tu emploies à blasphémer ; trem- » ble, Marcion, c'est elle qui t'attend et qui te » jugera. »

Marcion s'égaie de ce que Dieu appelait Adam dans le paradis en lui disant : « Où êtes-vous ? » Comme si Dieu, qui voit tout, ne devait pas le savoir. — Encore une mauvaise chicane, parce que l'Écriture fait parler à Dieu le langage humain : pouvait-elle faire autrement ? Dieu dit de même à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Ce n'est pas qu'il l'ignore ; mais cette question est déjà une forme de reproche. Adam veut se cacher, Caïn n'ose répondre ; ils n'osent plus soutenir la présence de Dieu ; pourquoi ? Parce qu'ils sont coupables ; c'est là le sens de cette question menaçante. Aussitôt en effet que l'homme a désobéi à ce que sa conscience sait être le bien, ses yeux s'ouvrent à l'instant ; tout change d'aspect ; on reconnaît sa chute, et alors la présence de Dieu ne plaît plus. — On se moque encore de la législation de Moïse ; on la trouve grossière et puérile. — Le divin législateur des Hébreux leur donne, il est vrai, une loi moins parfaite que la nôtre ; c'est qu'ils n'auraient pas pu en comprendre une autre. Il promet des récompenses terrestres ; c'est que le peuple auquel il s'adresse est charnel. Une loi plus pure a succédé à la première quand les hommes ont été capables de la recevoir ; c'est l'œuvre d'un Dieu

aussi sage que bon, qui daigne se proportionner à la faiblesse de nos vues, à l'imperfection de notre nature.

Quant aux cérémonies prescrites par la loi judaïque, il faut y voir des emblèmes qui annoncent le mystère de la rédemption. Cette explication de l'Ancien Testament par le Nouveau est l'objet du troisième livre, qui traite de Jésus-Christ. Les marcionites s'imaginaient que Jésus-Christ n'avait pas été homme réellement, qu'il n'en avait eu que l'apparence, que son corps n'avait été qu'un fantôme et sa passion un simulacre de souffrance; Dieu, disaient-ils, n'ayant pu souffrir. — Tertullien réfute cette erreur. — Il explique en même temps toutes les prophéties qui ont rapport à la venue de Jésus-Christ, tous les passages de la Bible où sont prédites les particularités de sa vie. Il combat l'erreur des Juifs, qui attendent le Messie sous la forme d'un conquérant. « *Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, dit Isaïe, il recevra les dépouilles de Samarie.* » Jésus a reçu en effet dans son berceau les dépouilles de l'Orient par les mains des Mages. Depuis, conquérant pacifique, il a soumis tout l'univers, il a subjugué les nations. — Les prophéties annoncent

aussi son abaissement, ses humiliations. En vain des hérétiques en rougissent; ces humiliations sont pour lui des titres; c'est par là que je le reconnais; « c'est bien là mon Christ, le Christ que je réclame. »

Dans le quatrième livre, Tertullien défend les Évangiles, dont Marcion contestait l'authenticité; il ne conservait que celui de saint Luc, mais en le mutilant. Nous savons, dit Tertullien, d'où nous viennent les Évangiles : écrits par les apôtres, ils nous ont été transmis par leurs successeurs; d'où vient celui que Marcion nous apporte? Quel est ce prétendu disciple des apôtres, où plutôt cet apôtre nouveau qui vient deux siècles après les autres? — Il lui oppose, comme à tous les hérétiques, sa nouveauté, l'autorité imposante de l'Église et sa tradition non interrompue depuis Jésus-Christ; ce sont les arguments toujours convaincants de son livre des *Prescriptions* : « Les hérétiques » parlent de leurs églises, églises adultères nées » de l'apostasie, qui ne remontent qu'à Marcion » ou à quelqu'un des siens. — Les hérétiques ont » des églises comme les guêpes des rayons de » miel. » — Il établit la concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament, montre dans l'un et

l'autre les mêmes dogmes, les mêmes caractères. Jésus-Christ transfiguré sur la montagne, entre Élie et Moïse, fait voir l'union des deux lois; Moïse était apôtre, et les apôtres étaient prophètes.

Marcion, comme la plupart des hérétiques, ne se donnait pas comme novateur : il prétendait ramener la foi à sa première institution d'où on l'avait écartée, et s'intitulait disciple de saint Paul. Il est dit dans les Actes des apôtres que saint Paul réprimanda Pierre, lui reprochant quelque faiblesse; l'hérétique, partant de là, supposait que Paul avait été appelé après coup à l'apostolat pour remplacer les autres qui s'étaient égarés. Il avait altéré et mutilé les Épîtres de l'apôtre des gentils pour en étayer sa doctrine. Tertullien consacre son cinquième livre à la défense de saint Paul. C'est un long commentaire des Épîtres, où il démontre l'unité de croyance des apôtres et achève de prouver par saint Paul lui-même la relation de l'ancienne et de la nouvelle loi. Il trouve dans l'Apôtre, qu'il avait étudié avec une prédilection singulière, toute la profession de foi du christianisme et la condamnation la plus éclatante des erreurs qu'on voulait appuyer de son autorité.

IX. *Contre Praxéas.* — Praxéas niait la Trinité. Il confondait le Fils avec le Père et voulait que ce fût Dieu le Père qui se fût fait homme, qui eût souffert et expiré sur la croix. Les arguments par lesquels Tertullien le réfute sont les mêmes qui ont servi à saint Athanase pour défendre la divinité de Jésus-Christ et la consubstantialité des trois personnes divines. On reproche cependant au livre contre Praxéas quelque peu d'obscurité; Tillemont pense qu'il ne faut l'attribuer qu'au style étrange de Tertullien. La singularité de ses expressions jette quelquefois du louche sur sa pensée; mais elle est éclaircie par d'autres passages où il se montre parfaitement d'accord avec la doctrine orthodoxe.

« Avant toutes choses, dit-il, Dieu était seul, c'est-à-dire qu'il n'y avait en dehors de lui aucun être créé. Mais il avait avec lui sa pensée, et par là il n'était pas seul. Dieu pensait; la parole naquit de la pensée. C'est ainsi que chez l'homme, qui est une image de Dieu, la pensée précède et enfante la parole. — Or, cette parole de Dieu qui a créé le monde, c'est le Verbe, Dieu en Dieu, Dieu lui-même. C'est du Verbe qu'il est dit dans l'Écriture : « *J'étais avant ses œuvres; avant*

qu'il affermît la terre et qu'il posât les fondements des montagnes ; avant les collines il m'a engendré. » Puis : « *Lorsqu'il étendait les cieux j'étais auprès de lui.* » — Ainsi le Verbe, conçu de toute éternité dans la pensée de Dieu, engendré par cette pensée, voilà la seconde personne de la Trinité. C'est ce Verbe fils de Dieu qui a été conçu par une vierge, qui s'est fait homme, qui a souffert et qui est mort pour racheter le genre humain, qui est assis à la droite du Père et qui nous jugera. — « Nous avons le Fils sur la terre, le » Père dans le ciel, un seul et même Dieu ; Dieu » partout, jusqu'au fond des abîmes où il est pré» sent par son immensité. »

« Si quelque chose peut nous aider à comprendre le mystère de la Trinité, c'est ce qui se passe en nous-mêmes, qui sommes faits à l'image de Dieu. En nous mêmes, quand nous nous observons, n'y a-t-il pas comme deux personnes, celle qui cherche et celle qui est cherchée, et entre elles un lien qui les rapproche ? Ne trouvons-nous pas en nous l'être corporel et l'âme, et entre ces deux substances le lien insaisissable qui les unit ?

» Le Père, le Verbe et l'Esprit, voilà les trois personnes ; mais toutes trois inséparables, toutes

trois formant une même essence, un seul et même Dieu, quoi qu'en disent les hérétiques qui prétendent qu'on suppose plusieurs dieux. — Quant à eux, qui ne veulent reconnaître que Dieu le Père, ils n'ont que la foi des Juifs; car nous ne différons des Juifs qu'en ce que nous croyons à la mission du Fils de Dieu. »

Cet ouvrage de Tertullien eut le plus beau succès que puisse ambitionner un auteur : Praxéas s'avoua vaincu et rétracta ses erreurs.

Comment Tertullien, au moment même où il combattait avec une raison si lumineuse toutes les hérésies de son temps, s'obstinait-il à soutenir l'une des plus extravagantes? Frappant témoignage de la vanité de la sagesse humaine! On assure qu'il avait espéré devenir évêque de Carthage ou de Rome, et que, repoussé par le clergé dont il n'était pas aimé, il se jeta par dépit dans les rangs des ennemis de l'Église. Mais, sans lui supposer un motif si peu honorable, ses égarements peuvent assez s'expliquer par les tendances naturelles de son esprit. Violent dans son zèle comme il l'était en tout, il avait toujours été porté à une excessive sévérité. Il trouvait les chrétiens de son temps déjà trop tièdes, trop mondains, trop attachés à

la vie ; il les gourmandait rudement et n'emplóyait guère pour les toucher que l'invective et la colère. A ses yeux la vie devait être une lutte perpétuelle, une préparation au martyre, ou plutôt un long martyre, où l'on ne pouvait s'imposer trop de souffrances ni s'exposer à trop de dangers. Malheureusement pour lui, naquit à cette époque une hérésie dont les idées outrées s'accordaient avec les siennes. Un eunuque phrygien nommé Montan fut le chef de la nouvelle secte. Il proclamait que Dieu ayant échoué avec ses premiers prophètes, avec Moïse et Jésus-Christ, s'était communiqué à lui Montan qui n'était autre que le Paraclet, nouvelle et dernière incarnation, celle de l'Esprit de Dieu. Il avait mission, disait-il, de prêcher une morale plus forte et plus pure, pour relever les hommes de leur lâcheté et de la complaisance où ils étaient tombés pour le vice. En conséquence, il condamnait les secondes noces, défendait de fuir le martyre, multipliait les jeûnes et les jours d'abstinence. Cette doctrine austère, jointe à un ton d'inspiré, à de feintes extases, à des contorsions ridicules, séduisit les esprits faibles sur qui les choses extraordinaires ont toujours de l'empire. Il passa d'Asie en Afrique et fit beaucoup de prosélytes. Il

était accompagné de deux femmes, Priscille et Maximilla, qui avaient quitté leurs maris pour prophétiser avec lui. Voilà les gens avec qui Tertullien fit cause commune. La doctrine de Montan répondait il est vrai aux sentiments qu'il professait lui-même; mais les grimaces et les impostures grossières du prétendu Paraclet en trompant les imbéciles, le discréditaient auprès des gens sensés; comment Tertullien a-t-il pu en être dupe ? Frappé d'anathème par le pape saint Zéphyrin, il entra en lutte avec cette Église catholique dont il avait été l'appui. Les catholiques ne furent plus pour lui que des *psychiques*, hommes animaux, incapables de s'élever aux choses surnaturelles, et pliant sous le fardeau des choses de la terre. Cette chute déplorable date, à ce que l'on croit, de l'année 203. — Les montanistes eurent un instant de succès. Les premiers siècles du christianisme étaient féconds en inventions déréglées, et il n'y avait pas de doctrine si absurde qui ne trouvât des adeptes. Ils s'étendirent en Orient; un concile les condamna par la raison que « *le Saint-Esprit*, dirent les Pères » du concile, *perfectionne ceux qu'il inspire*, » *au lieu de les dégrader*, *et jamais ne leur a* » *ôté le bon sens.* » Ils tombèrent dans le ridicule

et l'oubli comme tant d'autres sectes. Tertullien avait fait momentanément leur gloire. Il ne tarda pas du reste à rompre avec eux, mais sans se réconcilier avec l'Église. Son orgueil le retint dans la révolte. On peut supposer aussi que les nombreux ennemis qu'il s'était faits, trop heureux de jouir de son abaissement, l'avaient poussé dans l'hérésie et contribuèrent à l'y retenir : quelques mots de saint Jérôme autorisent assez cette supposition. Il était d'ailleurs attaché à ses principales erreurs : c'étaient la défense de fuir le martyre, la condamnation des secondes noces, le refus d'absolution pour les crimes d'adultère et d'idolâtrie. Il se fit chef de secte à son tour; et ses partisans, connus sous le nom de tertullianistes, subsistèrent jusqu'au temps de saint Augustin, qui en dissipa les derniers restes.

Parmi les nombreux écrits de Tertullien qu'il me reste à étudier, et qui roulent sur divers points de dogme et de discipline, il y en a quelques-uns qui portent l'empreinte non équivoque de ses erreurs; quelques-uns qui paraissent les avoir précédées, et beaucoup sur l'époque desquels on n'est pas fixé. Certains commentateurs ont même admis que le Traité des prescriptions avait été écrit après

sa chute ; mais il ne paraît pas vraisemblable que se trouvant en état de rébellion ouverte contre l'Église, il eût prononcé sa propre condamnation. Sans essayer aucunement de discuter des dates que tant de savants n'ont pu éclaircir, bornons-nous à passer en revue ses ouvrages, en commençant par ceux qui passent pour les plus orthodoxes, et réservant pour les derniers ceux dont le mauvais esprit est manifeste.

X. *Contre les Juifs.* — A la suite d'une discussion entre un prosélyte juif et un chrétien, Tertullien entreprend la réfutation complète des objections des Juifs contre le christianisme. Cet ouvrage est regardé comme un chef-d'œuvre de force, de logique et d'érudition. Il démontre que la loi de Moïse n'a été donnée que pour un temps, et il cite les passages de l'Écriture où son terme est prédit. Elle doit faire place à une loi plus parfaite dont elle est la figure. — Le peuple hébreu a été choisi de Dieu dans le temps où tous les autres peuples de la terre étaient plongés dans l'idolâtrie; mais il s'est rendu indigne de cette faveur. — Les autres nations n'ont pas été condamnées pour toujours; Dieu promet, au contraire, dans son Écri-

ture, de les délivrer, de leur apporter la lumière; ses bénédictions s'étendent à toute la postérité d'Abraham, à la race d'Ésaü aussi bien qu'à celle de Jacob. — Tertullien entreprend ensuite de prouver que cette rédemption promise aux nations s'est accomplie; et que le Messie annoncé aux Juifs n'est autre que Jésus-Christ. — Toute cette partie se trouve déjà traitée dans sa réponse à Marcion; mais elle est ici plus complète. Il explique toutes les prophéties relatives au Messie, calcule les dates d'après la prophétie de Daniel, combat l'aveuglement obstiné des Juifs. Il leur montre ce Jésus qu'ils méconnaissent vainqueur de l'univers, sa doctrine reçue par les peuples les plus puissants, comme par les plus obscurs, et pénétrant comme le soleil jusque dans les lieux les plus déserts; enfin, le peuple déicide détruit et dispersé, assistant au triomphe de celui qu'il n'a pas voulu reconnaître : témoignage vivant de la gloire du Christ et de la colère de Dieu.

XI. *Épître aux confesseurs.* — « Les prisons » publiques, dit Bossuet, étaient le commun » rendez-vous de tous les fidèles; nul obstacle, » nulle appréhension, nulle raison humaine ne les

» arrêtait. Ils y venaient admirer ces braves soldats, » l'élite de l'armée chrétienne ; et les regardant » avec foi, comme destinés au martyre, *martyrs* » *désignés*, comme dit Tertullien, ils les voyaient » déjà tout resplendissants de l'éclat de cette cou- » ronne suspendue sur leur tête. » — Ce petit discours de quelques pages, que Tertullien adresse aux chrétiens prisonniers, est rempli d'une onction et d'une douceur qui ne lui est pas ordinaire. « Athlètes vénérables de Jésus-Christ qui attendez les palmes du martyre, dit-il, souffrez que ce faible écrit vous parvienne avec les aliments que la charité maternelle de l'Église vous fait passer dans vos liens. » — On réservait en effet leur part dans les agapes et les fidèles la leur portaient. C'était quelquefois dans la prison même, au moment de marcher au supplice, que se célébraient ces festins fraternels de la primitive Église. — « Gardez-vous d'attrister l'Esprit-Saint qui vous visite : montrez-lui un front gai, un cœur intrépide; vous êtes dans la maison du diable, mais c'est pour le vaincre. La prison vous isole du monde, et par là elle vous protége contre les tentations; elle ne vous cache que le spectacle des vices et de l'idolâtrie. Elle ne vous sépare pas de vos frères;

qu'avez-vous à regretter dans le monde? Quant à la mort, si elle vous enlève au monde, c'est pour vous porter au ciel. Tant d'hommes bravent la mort par ambition, par avarice, par amour pour une vaine gloire : le chrétien doit-il craindre de la braver pour mériter une récompense éternelle? Quand les hommes ordinaires n'hésitent pas à se sacrifier pour leur patrie, pour leurs proches, nous, soldats du Dieu vivant, refuserons-nous de verser notre sang pour lui? »

XII. *Épître à Scapula.*— L'Épître à Scapula, proconsul d'Afrique, est un opuscule du même esprit, et qui peut se placer ici, quoiqu'on le fasse dater de l'an 211, c'est-à-dire de la fin de la vie de Tertullien. Il y prend la défense de tous les chrétiens, orthodoxes et dissidents. Rien n'y trahit ses erreurs. On a même lieu de s'étonner que Tertullien montaniste, ordonnant de se livrer aux bourreaux, regardant le martyre comme un devoir et presque comme une nécessité pour le chrétien, sollicite les persécuteurs. Au reste, il a pour but moins de sauver les chrétiens que de les justifier; il s'adresse à Scapula par intérêt pour lui, dit-il, plutôt que pour ses victimes. Il raconte

le châtiment de quelques-uns des persécuteurs les plus connus : le premier qui tire le glaive contre les chrétiens perdant subitement la vue ; un préteur de Cappadoce mourant, comme Antiochus, rongé par les vers ; Cécilius Capella à Byzance, s'écriant au moment de sa mort : « Triomphez, chrétiens ! » des prodiges effrayants, des famines cruelles faisant sentir à l'Afrique la vengeance divine. — « Loin de nous, ajoute-t-il, la pensée de chercher » à t'effrayer. Nous ne craignons personne, mais » nous ne voulons de mal à personne ; nous ne » sommes ni redoutables, parce que nous ne sa- » vons pas cabaler, ni lâches, car nous savons » mourir. »

XIII. *Du témoignage de l'âme.* — Ce petit traité n'est que le développement de cette pensée de l'Apologétique : L'âme est naturellement chrétienne ; elle rend instinctivement hommage à Dieu ; de là ces manières familières de parler « ô Dieu ! » « Dieu le veuille, » etc. — La manière dont cette pensée est ici présentée, est assez originale : « Il » faut, dit-il, de longs raisonnements pour éclairer » malgré eux les incrédules, et encore rarement » on réussit à vaincre leur prévention. Laissons

» donc de côté toute érudition, toute argumentation
» tion savante; n'essayons pas de nous appuyer
» sur des autorités qu'ils récusent. J'invoque au-
» jourd'hui un témoignage nouveau; je me trompe,
» un témoignage plus connu que toutes les littéra-
» tures, plus répandu que toutes les sciences, plus
» célèbre que tous les systèmes, plus grand que
» l'homme tout entier. Viens donc, ô âme hu-
» maine, comparais devant nous, réponds-moi.
» — Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas toi que j'ap-
» pelle, âme formée dans les écoles, exercée dans
» les bibliothèques, nourrie dans les académies ou
» les portiques de la Grèce. Non, viens ici dans
» toute ta rudesse, dans toute la simplicité de ton
» ignorance primitive, telle que te possèdent ceux
» qui n'ont que toi, âme empruntée à la voie pu-
» blique, au carrefour, à l'atelier. » — Et s'adressant à cette âme encore neuve, encore droite, il lui fait subir un pressant interrogatoire, il lui fait avouer toutes les grandes vérités du christianisme : l'unité de Dieu, la providence et la justice divine, et sa propre immortalité. Il trouve dans le langage familier l'aveu naïf et irréfléchi de ces croyances consolantes qui sont innées chez tous les hommes de toutes les nations.

XIV. *Du baptême.* — Une certaine Quintilla, de la secte des caïnites, allait alors prêchant et prophétisant, et déclamait particulièrement contre le baptême ; Tertullien relève l'excellence et la dignité de ce sacrement. « Rien, dit-il, ne décon-
» certe plus les idées de l'homme que la simplicité
» des opérations divines en ce qui frappe nos sens
» et la magnificence des effets qui en résultent. Il
» en est ainsi de notre baptême. Quoi de plus sim-
» ple ? point de pompes, point d'appareil nouveau,
» point de cérémonie fastueuse ; le néophyte plongé
» dans l'eau pendant qu'on prononce sur lui quel-
» ques paroles, en sort intérieurement purifié. —
» On en doute à cause de la grandeur de la mer-
» veille ; mais c'est précisément pour cette cause
» qu'il faut y croire. » — Ce qui suit est assez bizarre ; il fait l'historique de l'eau ; il se complaît à en faire l'éloge, à en raconter les mérites, à énumérer toutes les apparences sous lesquelles elle s'offre à nous ; depuis la mer jusqu'à la pluie, en passant par les rivières, les lacs, et sans oublier les citernes, les ruisseaux et les fontaines. Il rappelle cette belle et poétique image de l'Écriture : « *Avant la création l'esprit de Dieu était porté sur les eaux ;* » image qui fait le désespoir du pein-

tre, et qui pourtant saisit l'imagination. — « L'eau a servi à former le ciel et à pétrir le limon de la terre; — l'eau fait naître toute espèce de végétation: elle vivifie la nature; elle est la seule chose que désirent tous les malades. — L'eau de la piscine de Bethsaïde agitée par un ange guérissait les maladies chez ceux qui avaient la foi; — Moïse a fait jaillir du rocher l'eau salutaire; — il a traversé les eaux de la mer Rouge qui ont englouti ensuite les persécuteurs d'Israël. — L'eau joue un grand rôle dans la vie de Jésus-Christ, témoin le lac de Génézareth, la pêche miraculeuse et les apôtres pris parmi des pêcheurs; — Jésus promet aux justes de leur faire boire d'une eau qui ne tarira jamais; — il invite le peuple à venir boire de l'eau; — il promet la récompense céleste à celui qui aura donné un verre d'eau en son nom; — il change l'eau en vin aux noces de Cana, etc.» — Ne nous appesantissons pas trop sur ces enfantillages; on me soupçonnerait, ce qu'à Dieu ne plaise, de railler le grave Tertullien. D'ailleurs nous nous sommes promis, en étudiant les Pères, de ne pas leur demander compte de leurs défauts comme écrivains, défauts qui sont ceux de leur époque, et qu'on ne peut guère leur reprocher.

La fin de l'ouvrage traite de la discipline de l'Église relativement au baptême.

Tertullien pense qu'il est plus convenable de n'administrer le baptême que lorsque le progrès de l'âge a rendu le catéchumène capable de comprendre toute la grandeur de ce sacrement. Il insiste beaucoup sur les obligations qu'il impose, sur les engagements qu'on y prend, sur le danger de profaner le caractère sacré qu'il nous imprime; sur la responsabilité plus grande dont on est dès lors chargé devant Dieu. C'est ce qu'il appelle le *fardeau du baptême*. — Mais l'Église en a jugé autrement et l'Église a bien jugé. Elle fait baptiser les enfants dès leur naissance, et elle fait bien. Le baptême étant l'indispensable condition du salut, qui ne voit le péril qu'il y aurait d'attendre? combien d'enfants qui meurent avant d'être capables d'instruction!

XV. *De l'Oraison dominicale*. — La plupart des Pères de l'Église se sont plu à commenter cette sublime prière que l'Homme-Dieu lui-même nous a dictée; le commentaire de Tertullien ayant été un des premiers, a servi de modèle à plusieurs de ceux qui ont été faits après lui; saint Cyprien

le suit presque pas à pas. — Il dit que Jésus-Christ en apportant aux hommes une nouvelle alliance, a donné une nouvelle forme de prière. Le sacrifice autrefois charnel est devenu spirituel : la prière autrefois craintive est devenue plus confiante. Il passe en revue tous les articles de cette prière ; il y trouve « l'abrégé de tout le christianisme. C'est par elle, dit il, que toutes les demandes faites à Dieu doivent commencer et finir. »

XVI. *Contre les spectacles.* — La fureur des spectacles et des spectacles cruels, fut une des passions que le christianisme eut le plus de peine à dompter. On a assez décrit ces jeux sanglants de l'amphithéâtre ; on a assez parlé de ce peuple de Rome qui ne demandait à ses empereurs que du pain et des jeux au cirque ; on sait, enfin, combien saint Augustin eut de peine à faire disparaître en Mauritanie ces fêtes sanguinaires qui s'y étaient conservées en dépit du christianisme. Tertullien adresse cet ouvrage aux néophytes afin de les mettre en garde contre ce plaisir détestable, et il en parle de manière à en faire presque sentir le goût ; en homme qui en avait connu le funeste attrait. Il établit d'abord que tous les spectacles, ceux du

théâtre comme ceux du cirque, ceux du stade comme de l'amphithéâtre, sont nés de l'idolâtrie, consacrés aux idoles, idolâtres en tout point. Passant ensuite aux passions mauvaises qu'ils soulèvent, il peint l'empressement frénétique du peuple, les cris, le tumulte, les vociférations insensées du cirque. Au théâtre, c'est l'impudicité s'étalant au grand jour; c'est le honteux plaisir qu'on prend à voir représenter des infamies dont on rougirait dans la vie réelle; à l'amphithéâtre, c'est l'odeur du sang humain; c'est l'intérêt poignant d'une agonie; c'est le curieux spectacle d'un homme assassiné !

« Les païens, chez qui ne réside pas la plénitude de la vérité, parce qu'ils ne la tiennent pas » de Dieu, les païens se font une morale capricieuse, appelant aujourd'hui bien ce que hier » ils appelaient mal, et mal ce qu'ils appelaient » bien; c'est ainsi qu'un homme doux et humain dans sa maison devient féroce au cirque; ailleurs il intervient pour pacifier les querelles; là il anime de ses cris les gladiateurs à » s'entr'égorger; chez lui, il ferme l'oreille de sa » fille à toute parole impure; puis il la conduit aux » discours et aux gestes dissolus du théâtre. Mais

» le chrétien est toujours et partout chrétien; tou- » jours et partout, il doit louer Dieu et l'honorer » par toutes ses actions; est-ce au théâtre qu'il faut » aller pour s'en souvenir? » — Il raconte à ce propos l'histoire d'une femme chrétienne qui étant allée au théâtre fut saisie du démon; on demanda à l'esprit malin comment il avait osé s'attaquer à une chrétienne : J'en avais le droit, répondit-il, elle était chez moi. — Ainsi, le théâtre est la maison du diable et non celle des serviteurs de Dieu. — Dernière raison, enfin : la place d'un chrétien est-elle dans ces amphithéâtres où a tant de fois retenti ce cri si connu : Les chrétiens aux lions!

Mais voici, à propos des spectacles, l'idée la plus singulière et la moins attendue : « Le vrai spectacle des chrétiens, dit Tertullien, c'est celui qui leur sera donné au jour du jugement, quand Jésus-Christ paraîtra dans toute sa gloire. Ils verront alors les histrions, les athlètes déployer leur agilité au milieu des flammes éternelles, et les philosophes brûlés des mêmes feux, sous les yeux de leurs disciples auxquels ils faisaient croire qu'il n'y avait ni âme éternelle, ni Providence, ni résurrection surtout. » — Il conseille à ceux qui veulent des spectacles de penser d'avance et souvent à celui

qui leur sera alors offert. Qui ne reconnaît à ce trait le caractère de Tertullien ?

XVII. *De la pénitence.* — Ce traité est un des mieux écrits et des plus irréprochables de Tertullien ; il est sévère, mais non pas inexorable. Il insiste fortement sur la nécessité de s'améliorer par la pénitence, et sur le danger d'abuser de la clémence divine ; en cela, il n'outre-passe pas la doctrine de l'Église. Il reconnaît qu'elle peut remettre les péchés commis après le baptême, ce qu'il a nié depuis. Il y montre enfin, quoique sans faiblesse, un esprit plus tempéré que d'habitude, et paraît être plein de son sujet ; les exhortations qu'il adresse aux faibles pour les engager à n'être pas humiliés de faire pénitence, montrent combien il ressentait vivement lui-même « *l'amertume de cet aveu du péché, aveu qui coûte si cher à notre orgueil.* »

« Les anciens, dit-il, ont connu le repentir, c'est-à-dire cette tristesse de l'âme qui suit la faute et qui prouve à quel point l'homme est le maître de ne pas faire le mal. Mais ils ont affecté de le confondre avec le regret qui suit un mauvais succès. On se repent de sa conduite quand on a échoué

dans une entreprise même condamnable; mais ce n'est pas là ce qu'il faut appeler repentir : il y a une grande différence entre ce sentiment réprouvé de Dieu, et ce repentir par lequel nous nous purifions à ses yeux. Il faut se repentir, non pas d'avoir échoué dans une entreprise, mais d'avoir offensé Dieu; c'est là le seul repentir du chrétien. — Dieu lui-même nous a enseigné la pénitence et a promis le pardon; c'est lui qui a dit : « *Fais pénitence et je te sauverai :* » et encore : « *Je suis le Dieu vivant, je veux le » repentir et non la mort du pécheur.* » Ainsi, le péché c'est la mort, et le repentir c'est la résurrection. — Le repentir doit se témoigner par l'aveu de la faute, puisqu'il n'y a pas d'autre réparation possible pour nos fautes envers Dieu. Avouez humblement vos péchés, et Dieu vous a promis qu'ils vous seraient remis. — Mais il ne faut pas tenter sa miséricorde ni abuser du pardon : il ne faut pas croire que la faculté de se repentir soit la faculté de pécher encore, et qu'on ait le droit de se montrer d'autant plus criminel que Dieu est plus indulgent. Divorcez avec la mer quand une fois vous avez échappé au naufrage, vous n'êtes pas assuré d'y échapper une seconde fois. »

La confession publique si usitée dans les premiers siècles faisait peur à beaucoup de gens. « Songez, leur dit Tertullien, au jugement dernier, où vos fautes seront publiées à la face du monde; songez aux peines éternelles, et la pénitence vous semblera douce en comparaison du châtiment auquel elle vous soustrait. »

XVIII. *Livres à sa femme.* — Tertullien avait été marié; il avait épousé une chrétienne peu de temps après avoir reçu le baptême; mais une fois engagé dans la prêtrise, il se sépara de sa femme. Il y a des choses qui se devinent instinctivement avant d'être ou prescrites ou consacrées par l'expérience des siècles; le célibat des prêtres était dans l'esprit du christianisme, et quoique l'Église n'en eût pas encore fait une loi, il régnait déjà une certaine prévention tacite qui répugnait à l'idée contraire. Le célibat du prêtre est une aussi belle idée que la confession. Comment me figurer le représentant de Dieu, le serviteur des pauvres, le consolateur des affligés, le confident de toutes les douleurs, dans un homme marié, livré à bien d'autres soins, occupé d'intérêts humains et de devoirs vulgaires? Au milieu des préoccupations

de la famille, sera-t-il attentif à une douleur étrangère ? sera-t-il encore le père de tous les malheureux ? que devient ce mystère, ce dévouement généreux du prêtre catholique sans sa solitude et son renoncement aux joies du monde ? — Ce n'est pas à un homme comme tous les autres qu'il appartient d'être l'interprète des volontés de Dieu, et d'absoudre ou de condamner en son nom.

Tertullien écrivit ces deux livres pour l'instruction de sa femme. Dans le premier, il l'engage à vivre dans le veuvage, fait l'éloge de la virginité et de la continence, et combat l'usage des secondes noces. Dans la suite il les condamna absolument, et alla jusqu'à soutenir que ce n'était qu'un adultère déguisé ; c'est une des erreurs pour lesquelles il fut condamné. Il incline déjà ici vers une extrême rigueur. « Les secondes noces, dit-il, témoignent qu'on ne regrette ni celui qu'on a perdu, ni la chasteté à laquelle on renonce. » — Au reste, le mariage en lui-même n'est, d'après lui, que toléré ; il cite cette parole de saint Paul, et il en abuse : « *Mieux vaut être marié que de brûler.* » L'Apôtre lui-même n'était pas marié, et il recommandait à ceux qui l'étaient de vivre comme s'ils ne l'étaient pas.

Dans le second livre il est plus indulgent : il tolère les secondes noces, mais condamne seulement avec une extrême énergie les unions avec les païens. — « On essaie de les autoriser par ce passage où saint Paul ordonne à la femme chrétienne qui a un mari païen de rester avec son mari dans l'espérance de le convertir; le cas est bien différent, il s'agit d'une union déjà formée et non pas à former. — Il détaille les dangers auxquels la femme chrétienne expose sa foi par un tel mariage, les scandales journaliers, les difficultés qui en résultent pour remplir ses devoirs de chrétienne. — L'époux souffrira-t-il qu'elle aille visiter nos prisonniers et nos pauvres? qu'elle passe la nuit en prière, qu'elle aille prendre part à ces agapes si décriées parmi les païens? » — Il termine par le touchant tableau d'une union chrétienne : « L'É- » glise en dresse le contrat, les anges en sont » témoins et le Père céleste la ratifie. Douce » et sainte alliance que celle de deux fidèles por- » tant le même joug, réunis dans une même » espérance, dans un même vœu, dans une même » discipline ! — Ils prient ensemble, se prosternent » ensemble, jeûnent ensemble, s'instruisant l'un » l'autre, s'encourageant l'un l'autre, se suppor-

» tant l'un l'autre. Vous les rencontrez de compa-
» gnie à l'église et au banquet divin. Ils n'ont rien
» à se cacher l'un à l'autre, rien à se reprocher;
» leur unique rivalité, c'est à qui célébrera le
» mieux les louanges du Seigneur. »

XIX. *Du vêtement et de l'ornement des femmes.* — Rien ne prouve que Tertullien ait été un mauvais mari. Les deux livres qu'il adresse à sa femme paraissent dictés par l'affection la plus tendre et le plus sincère intérêt. Mais en cherchant à se rendre utile à sa femme, il semble qu'il ait pris à tâche de déplaire à toutes les autres. D'autant plus que les femmes sont un peu comme les Hébreux qui disaient à Moïse : « Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons. » Voici deux livres où il leur dit les vérités les plus dures, et même un peu plus que la vérité; ce n'est pas un sermon, c'est presque une satire.— « La femme, dit-il, ne devrait vivre que pour expier dans la pénitence et dans les larmes sa faute héréditaire, et la perte du genre humain. Il a été dit : *Tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari et il te dominera.*—Ève, c'est toi et tu l'oublies. Tu es la porte du démon,

c'est toi qui as violé la première la loi divine, c'est à cause de toi que le Fils de Dieu a dû mourir, et tu songes à recouvrir d'ornements impudiques cette tunique de peau témoin de ta honte! A quoi passent-elles ce temps qu'elles devraient consacrer au repentir? A inventer mille niaiseries, à faire chercher en tous lieux des raretés coûteuses, des perles et des diamants au fond des mers et des déserts où Dieu les avait cachés! » — Un poëte anglais a rendu en vers charmants cette idée, souvent exprimée du reste :

Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathom'd caves of ocean bear;
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its fragrance on the desert air.

« Ces curiosités, dit Tertullien, acquises à grands frais, n'ajoutent nullement à la beauté des femmes, mais servent à faire connaître le vide de leur esprit. » — Il leur reproche d'être incorrigibles et de rester les mêmes toute leur vie : elles dissipent leur jeunesse et rougissent de leur vieillesse, laissant voir le honteux regret du temps d'iniquités qu'elles vont perdre. Si par hasard elles prennent un air grave, ce n'est pas par sagesse, c'est que l'âge gêne leurs mouvements, ou que la mode leur

prescrit ce nouveau genre d'affectation. — Il demande à toutes, jeunes et vieilles, si elles comptent paraître au jour de la résurrection avec un visage fardé et de faux cheveux ornés de bijoux, et il veut qu'elles se montrent dès à présent telles qu'elles sont et telles qu'elles seront au sortir du sépulcre.

« La pompe et la parure, dit-il, ne sont pas choses pour soi ; elles sont pour autrui. La preuve, c'est qu'on se débarrasse au plus vite, dès qu'on est seule, de tout cet attirail gênant pour le corps et l'esprit. Pour qui donc les femmes chrétiennes prennent-elles tant de soin de leur beauté ? Est-ce pour les fidèles ? Ils doivent y être insensibles. Serait-ce pour les païens ? Du moins ils peuvent le croire.— Il doit leur suffire de plaire à leurs maris, et il ne faut pour cela qu'une simplicité décente.

» Toute cette parure est d'un mauvais présage pour la vertu de celle qui la porte. Comment se met-elle en état de satisfaire ses ruineux caprices, cette femme qui porte sur sa tête tout le revenu d'une province ? — Il y a grande présomption qu'une femme qui ne résiste pas à la vanité d'un bel habit ne résistera à aucune autre tentation.» — Tertullien se trompe; la toilette est

le goût le plus passionné chez bien des femmes qui sont honnêtes et vertueuses, tout en ne vivant que pour s'habiller. Beaucoup d'Anglais jettent leurs femmes dans ce travers qui leur donne tant d'occupation, et qui leur fait passer ainsi, entourées de plumes et de gaze, l'époque de leur vie funeste aux jaloux. Les Anglaises changent de toilette deux et trois fois par jour en voyage; elles vont grimper aux montagnes de la Suisse en grande toilette, et en font une autre en revenant. Leurs maris sont assez adroits pour leur faire croire que cela leur plaît. Beaucoup d'enfants, un plus grand nombre de robes, cela remplit la vie. Les maris anglais permettent ces fantaisies, ces choses rares, ces choses charmantes, couleur de rose et de vert, qui suffisent à tant de femmes, quoi qu'en dise Tertullien.

Tertullien aurait voulu que l'éducation des femmes fût plus soignée et plus sérieuse. Il n'y a pas, dit-il, d'ignorance sans danger; ce qu'on ne sait pas, il faut chercher à s'en instruire, et ce qu'on a appris, il faut le garder avec soin, en acquérant encore et toujours davantage. — Il voulait donner aux femmes des habitudes régulières et utiles : il voulait combattre leurs penchants frivoles par des occupations sérieuses, les sortir d'une agitation

inutile en donnant un aliment salutaire à leur activité, comme on détourne une rivière en lui creusant un nouveau lit. Une fois les bonnes habitudes prises, on est sauvé. Cultiver leur intelligence, c'est corriger leur principal défaut qui est la légèreté, c'est affermir leur vertu, et, en même temps, leur préparer une vie plus agréable ; car les joies frivoles passent vite, celles de l'intelligence sont durables; elles vont toujours en croissant; plus on en goûte, plus on y trouve de bonheur. — Tertullien ordonne aux femmes de se taire dans l'église et de parler peu dans leurs maisons. Il leur recommande la charité jusqu'à l'excès. Les bonnes œuvres, dit-il, ne scandalisent que les esprits pervers pour qui elles sont un reproche. Il les avertit d'éviter le scandale, et c'est à ce titre qu'il proscrit la parure, parce qu'elle rappelle des désordres dont il est toujours dangereux de réveiller l'idée. Mais il est bien entendu qu'il ne faut pas se borner à craindre le scandale ; le vice en lui-même est encore plus haïssable que l'apparence du vice. Sauver la forme, ce n'est rien sauver. C'est le fond qu'exige avant tout Tertullien ; il manifeste souvent son mépris pour les surfaces mensongères, et s'il attache ici tant d'importance aux dehors,

c'est que les dehors sont ordinairement l'emblème du dedans. En haine du vice, il faut fuir tout ce qui lui ressemble.

XX. *De la patience.* — Tertullien commence par déclarer qu'il ne possède pas cette vertu ; mais qu'il aime à en parler comme les malades aiment à parler de l'avantage de la santé. Il en fait le plus magnifique éloge, la déclare absolument nécessaire pour faire un bon chrétien, et déplore amèrement de n'avoir jamais pu parvenir à la pratiquer.

« La longanimité de Dieu à l'égard des pécheurs devrait suffire pour nous enseigner la patience ; mais il nous en a fait voir sur la terre le plus parfait, le seul parfait modèle, en la personne de Jésus-Christ. La vie toute entière de Notre-Seigneur n'est qu'un enchaînement de souffrances et d'humiliations. Il n'a voulu quitter la terre qu'après avoir savouré à longs traits le plaisir amer de la patience.

» Le contraire de la patience est la source de tous les vices et de tous les maux : la colère, qui a tant de fois troublé le monde et ensanglanté la terre, n'est autre chose qu'un défaut de patience ; on peut en dire autant de toutes les passions violentes.

— La patience est compagne de la foi; celle d'Abraham fut mise à une rude épreuve; elle y résista parce qu'elle était soutenue par la foi, et Dieu récompensa en lui sa foi et sa patience. — La loi chrétienne nous commande d'aimer ceux qui nous haïssent, et de faire du bien à qui nous fait du mal; c'est par la patience qu'on arrive à cette sublime vertu de la charité : en supportant ses maux, on apprend à les pardonner. C'est par elle aussi qu'on arrive à ce détachement des biens du monde dont Jésus-Christ nous a donné le précepte et l'exemple. Quand on supporte aisément une perte, c'est qu'on n'est pas esclave de ses biens; quand on s'en afflige, au contraire, c'est qu'on attache aux choses de ce monde plus d'importance qu'elles ne valent. Celui qui ne sait pas endurer un larcin satisferait-il volontairement au précepte de l'aumône? On n'hésite pas à donner quand on ne craint pas de perdre. Ainsi la patience donne naissance à toutes les vertus chrétiennes.

» C'est surtout contre les coups de la mort qu'il faut s'armer de patience : la perte de ceux qu'on aime est la plus cruelle de toutes les épreuves. Mais un chrétien doit trouver des consolations dans la

foi : qu'il songe à sa propre mort et à la résurrection ; qu'il laisse aux païens la douleur sans espérance. — Le chrétien ne doit jamais se livrer au désespoir : quelles que soient les épreuves dont il plaît à Dieu de nous frapper, il ne nous est pas permis de douter de sa justice ni de sa bonté. »

Tertullien semble s'égarer un peu hors de son sujet lorsqu'il dit à propos du précepte de *tendre l'autre joue :* — « La pierre lancée contre un ro-
» cher revient frapper celui qui l'a lancée ; la pa-
» tience rend l'homme aussi insensible aux outrages
» qu'un rocher l'est aux coups de celui qui le frappe,
» il voit le plus souvent la malice de ses ennemis
» retomber sur leur tête. » — Ceci me paraît une manière d'envisager la patience, dans laquelle la vengeance entre pour quelque chose. Je me trompe fort, ou ce n'est plus là cette résignation chrétienne qui doit conduire à la charité ; ce n'est plus qu'un calcul assez odieux. La vertu chrétienne doit être essentiellement désintéressée, et celle-ci plus que toute autre. — Il ajoute que la patience allége nos maux, les rend en réalité bien moins sensibles : dès qu'on se soumet avec courage, on est aussitôt soutenu, fortifié. Qui n'a pas fait cette douce expérience ?

« La patience est l'ornement de tous les âges : dans l'enfance, elle est touchante, admirable au midi de la vie, et sublime dans la vieillesse. — Quant à celle qui consiste à supporter les souffrances corporelles, les païens mêmes en ont donné de nombreux exemples ; c'était une des vertus les plus estimées des philosophes anciens. Mais chez eux elle était inspirée par un orgueil tout humain ; chez nous elle doit venir de Dieu, et se proposer Dieu pour but : elle doit être soutenue pas l'espérance et la foi. L'esprit, dit-il, n'est jamais plus libre que quand le corps est affligé. Séparé du monde, l'esprit s'élève vers Dieu ; c'est alors qu'il sent qu'il est immortel et libre. »

XXI. *De l'idolâtrie.* — « Tous les crimes, dit Tertullien, peuvent se ramener au crime d'idolâtrie ; l'idolâtrie les comprend tous : toutes les fois qu'on s'abandonne au vice on est idolâtre, car on outrage Dieu ; et si on se plaît dans l'idolâtrie, si on renonce à Dieu, c'est par complaisance pour le vice. On n'appelle communément idolâtres que ceux qui brûlent de l'encens et qui immolent des victimes devant les autels des faux dieux ; mais ce

crime comme tous les autres ne consiste pas seulement dans l'action. Dieu nous enseigne que c'est l'intention qui fait le crime. Veillons sur nos pensées, sur nos désirs; ils nous rendent plus souvent que nous ne pensons fornicateurs, homicides, et par conséquent idolâtres : car qu'est-ce que l'idolâtrie sinon le culte et l'amour d'un objet que l'on préfère à tout, auquel on est prêt à tout sacrifier? Insensés! tout devient Dieu pour nous, excepté le Dieu qui a tout fait. »

Ce développement se ressent de la rigueur intempérante vers laquelle l'auteur incline visiblement dans ce traité. Il condamne tous les métiers qui servent ou favorisent l'idolâtrie. C'est se rendre complice des païens que de fabriquer ce qui sert à leur culte profane; il n'est pas plus permis de fabriquer des idoles que d'en adorer. — « Il vaudrait mieux, dit-il, mourir de faim, ce qui est, après tout, une mort comme une autre; cette mort serait sanctifiée par le martyre. Vous serez pauvre? Eh bien! vous serez de ceux que Jésus-Christ appelle bienheureux. Vous n'aurez pas de quoi manger? Dieu y pourvoira. Est-ce un chrétien qui montre cet attachement honteux aux intérêts du monde? Pas d'intérêt qui doive prévaloir

contre la loi de Dieu. *Personne ne peut servir deux maîtres à la fois.* Il faut renoncer à Jésus-Christ ou porter sa croix. On demande s'il est permis d'assister aux fêtes profanes; déchirez donc les pages où il est écrit : *Le monde se réjouira, vous, vous serez dans les pleurs;* et encore : *Vous qui riez, vous pleurerez.»* — Tertullien défend aux chrétiens d'accepter les dignités et les magistratures civiles, parce que la plupart de leurs insignes ont leur origine dans l'idolâtrie; c'était aussi l'opinion d'Origène. Nicole combat fortement cette doctrine; elle rend impossible, en effet, une société chrétienne. Plus modéré dans son Apologétique, Tertullien représentait les chrétiens comme citoyens, comme membres de la société civile; ici, il veut que tous prennent pour modèle Jésus-Christ, qui, dit-il, aurait pu se faire roi et s'environner de toutes les pompes et de toutes les grandeurs humaines, et qui ne l'a pas voulu : il a préféré vivre obscurément dans la pauvreté la plus absolue, ne possédant rien en propre, et déclarant qu'il était venu non pour être servi, mais pour servir. En dédaignant les grandeurs humaines, il les a condamnées; ce sont les pompes du diable

Déjà, dans son second Livre à sa femme, Tertullien dit que la pauvreté convient au chrétien, et qu'il est bien difficile de faire son salut dans l'opulence; ici, il le regarde comme impossible. Jésus-Christ n'a été sur la terre ni puissant ni riche, aucun chrétien ne doit l'être. Un chrétien ne saurait être empereur; comment oserait-il s'asseoir dans la pourpre, lui, disciple de celui qui est né dans une étable? Les honneurs des chrétiens, comme le royaume de Jésus-Christ, ne sont pas de ce monde.

Il proscrit aussi formellement le métier des armes : Jésus-Christ, en désarmant Pierre, a désarmé tous les chrétiens. — A propos de la charité, de cette vertu divine que ne soupçonnait pas le paganisme, il fait remarquer combien aimer ceux qui nous aiment est une vertu facile; aimer celui qui nous persécute, c'est là ce qui n'appartient qu'au chrétien. Il parle encore et toujours des philosophes qui feignent de chercher la vérité et qui passent leur vie à la dénaturer; il humilie leur sagesse orgueilleuse devant la vertu simple et sublime du christianisme. — « Toute la sagesse profane s'est proposé pour objet le plaisir et le bien-être, choses qui naissent et qui périssent chaque

jour; le chrétien a pour but l'éternité, et Dieu pour juge. Aussi, dans sa vertu, point de ces artifices mensongers par lesquels on en impose aux hommes et à soi-même; point de détours, de subtilités ingénieuses pour faire passer le crime sous le nom de vertu. Dieu pénètre au fond du cœur, découvre ces intentions cachées, réfute ces sophismes; on se trompe soi-même plus aisément qu'on ne le trompe; nous serons jugés au dernier jour, non-seulement sur nos actes, mais sur nos plus secrètes intentions. »

XXII. *Exhortation à la chasteté.* — Tertullien s'égare; il est montaniste ou il le sera bientôt. C'est ici le même sujet que dans ses Livres à sa femme, et c'est la même doctrine, mais plus outrée. Chose remarquable! plus il s'arme d'austérité, plus il nous découvre sa faiblesse; on sent qu'il ne se jette dans un excès que par horreur pour un autre; s'il veut anéantir la chair, c'est qu'il en connaît trop la puissance; il la hait, et pour être sûr de la vaincre, il irait volontiers jusqu'à la nier. Jamais anachorète n'a lutté plus douloureusement contre les assauts de la volupté; jamais âme plus énergique n'a dompté des sens

plus rebelles. Quels mots, quelles descriptions pourraient faire comprendre ces combats de l'âme contre le corps, ces énergiques efforts de la chasteté mieux que ce pénible aveu de Tertullien : « Certes, il est plus facile de mourir une fois pour la chasteté que de vivre toujours avec elle ? » Aussi il redouble de rigueur ; ce n'est pas assez de résister à la volupté, il faut l'anéantir. Non-seulement il proscrit ici les secondes noces, qu'il égale à un véritable adultère, mais le mariage même lui paraît à peine licite : « Après tout, dit-il, l'acte en est le même que celui de la prostitution : l'un et l'autre procèdent de la concupiscence. » Quant à l'adultère, c'est un crime irrémissible. Il trouve mauvais que les évêques n'interdisent pas toujours et dans toutes les églises l'accès des sacrements aux adultères, aux fornicateurs et aux libertins.— « Jésus-Christ, dit-il, a permis qu'on l'accusât de tous les crimes, hormis celui de la fornication ; il mettait tant de prix à la chasteté qu'il nous en a fait, par son exemple, connaître tout le mérite. Jésus-Christ n'a pas voulu être marié ; il a voulu avoir une mère vierge. Le corps humain est devenu son temple ; flétrir et déshonorer son corps est donc un sacrilége. La plus

haute perfection et le souverain bonheur, «
cette virginité première qui ne connaît pas
qu'on regrette si amèrement d'avoir connu. V
ensuite le célibat volontaire que plusieurs ép
chrétiens pratiquent dans le mariage. Au troisiè
rang se place un chaste veuvage quand la moi
rompu la première union. » — Au delà tout
crime, selon Tertullien.

XXIII. *De l'âme.* — Nous entrons tout à fa
dans les erreurs de Tertullien : voici un ouvrag
où il nomme formellement le Paraclet. D'ailleurs
ce traité est sous tous les rapports un des moins
dignes de l'auteur ; c'est un de ceux qui laissent
le mieux voir les côtés faibles de son esprit. Il
semble qu'au milieu des embarras de la position
où il s'était placé il ait perdu cette lucidité d'es-
prit, cette haute raison dont il faisait preuve con-
tre les hérétiques ; il tombe dans une crédulité
puérile, dans un matérialisme grossier ; le docteur
s'est fait peuple, et il a pris au peuple ses préju-
gés les plus vulgaires. Lui qui a si dignement
conçu la sublime majesté de l'essence divine, il
méconnaît la noblesse de l'âme humaine et rapetisse
sa nature. Il veut qu'elle ait une forme, un sexe,

une couleur ; qu'elle se reproduise comme un être vivant et corporel se reproduit ; il la suppose logée dans le cœur et pense qu'elle se nourrit moralement comme le corps matériellement. La preuve, selon lui, que l'âme est corporelle, c'est qu'il est parlé dans l'Écriture d'âmes qui brûlent dans les flammes de l'Enfer, et qui y sont dévorées d'une soif ardente. Il a su interpréter les expressions figurées dont se sert l'Écriture en parlant de Dieu, et il veut absolument prendre à la lettre celles qui s'appliquent à l'âme.

Tertullien avait beaucoup étudié les philosophes païens : on le voit malheureusement trop bien dans le traité qui nous occupe par les erreurs qu'il y a semées. Mais tout en s'égarant sur les pas des philosophes, tout en se perdant avec eux dans une métaphysique obscure et stérile, il s'emporte contre eux plus violemment que jamais. C'est ici qu'il définit le philosophe « un animal de gloire, » *animal gloriæ ;* expression énergique qu'on pourrait rendre par notre locution française *un être tout pétri de vanité*, si cette locution n'avait perdu de sa force en devenant banale. Il prend à tâche de rabaisser même la mort de Socrate ; et je lui reprocherais volontiers de parodier ce qu'il y a de

plus beau dans le paganisme. La mort de Socrate, un peu théâtrale comme toutes celles des philosophes, est bien au-dessous, je l'avoue, de la simple vertu chrétienne ; mais pouvait-il la deviner? Est-ce une raison pour lui refuser toute grandeur? Socrate, selon Tertullien, n'est qu'un faux brave dissertant en public sur l'immortalité de l'âme, s'agitant pour ne pas faiblir, cherchant à s'étourdir lui-même et surtout à étonner ceux qui l'environnent, préoccupé d'une vaine gloire et dominé par l'orgueil jusqu'à son dernier instant. — Pourquoi cette interprétation maligne? Est-il donc nécessaire à la gloire du christianisme que rien absolument n'ait été louable avant lui?

Tertullien prouve l'immortalité de l'âme par la grande répugnance que nous avons pour la mort. Il veut aussi prouver l'unité de Dieu par celle de l'âme. Il n'y a, dit-il, qu'un Dieu dans le monde comme il n'y a qu'une âme dans l'homme. Il combat le système des réminiscences de Platon, et la métempsycose de Pythagore, et pense que la curiosité de l'âme, au sujet des choses de l'autre vie, prouve qu'elle est neuve, qu'elle n'a pas servi à animer d'autres corps. Il dit que sa substance doit être la même pour tous, et que c'est la diversité des corps qui

donne aux âmes leurs différents caractères et empêche leur uniformité de paraître.

Une autre preuve de l'immortalité de l'âme, c'est ce sentiment si vif qu'elle en a; c'est elle qui, sûre de survivre au corps, domine ce corps au point de lui faire braver la mort malgré toutes ses répugnances. C'est elle qui nous révèle ce que nous savons du corps et de ses facultés; mais elle se connaît mieux elle-même et plus sûrement.

Tertullien parle de la mort avec l'éloquence que ce sujet a inspirée à presque tous les écrivains chrétiens. « C'est, dit-il, par la contemplation de la » mort qu'on s'accoutume à la foi, qu'on s'attache » à l'espérance, qu'on apprend à la fois à vivre » et à mourir. On n'entre dans la vie qu'à la con- » dition d'en sortir; la mort doit être le but de la » vie. » Il fait l'éloge des prières pour les morts et croit à leur efficacité : il dit avoir connu une femme née de parents chrétiens et morte à la fleur de l'âge peu de temps après son mariage; elle s'était endormie dans la paix du Seigneur; le jour de son enterrement, au moment où le prêtre commençait les prières accoutumées, on la vit croiser sur sa poitrine ses mains, qui ne retom-

bèrent à ses côtés qu'après que les prières eurent été finies.

On a loué ce traité de l'âme et on l'a beaucoup critiqué. C'est au moins un des ouvrages de Tertullien les plus mêlés. Il faut se rappeler son éducation première, toute païenne et toute philosophique, son originalité et son indépendance d'esprit. « Les idées sont libres, comme il le dit lui-même, » et Dieu a permis qu'elles vinssent toutes à l'es- » prit. » Il les produit toutes telles qu'elles se présentent. C'est là ce qui explique les contrastes et les contradictions qu'on remarque dans son caractère et ses écrits ; c'est ce qui fait de lui un auteur plein d'imprévu : il lui arrive quelquefois de finir un traité dans un sens tout différent de celui qu'il s'est proposé au début.

XXIV. *De la chair de Jésus-Christ.* — *De la résurrection de la chair.* — Ces deux traités, qui se suivent, sont le développement de la doctrine énoncée à la fin du traité sur l'âme ; ils ont pour but commun de prouver la résurrection de la chair avec l'âme au jour du jugement dernier. Les marcionites et les valentiniens rejetaient ce dogme. A l'imitation des philosophes

platoniciens, ils rabaissaient le corps, ne lui accordaient aucune dignité, et ne croyaient pas qu'il dût être conservé. Ils ne pouvaient croire que Jésus-Christ eût vécu avec un corps réel; ils supposaient qu'il n'en avait eu que l'apparence; ne concevant pas, disaient-ils, que Dieu pût subir les infirmités et les souffrances inhérentes au corps humain. Cette opinion, qu'on y prenne garde, détruit tout le mérite de la rédemption et anéantit le sacrifice de Jésus-Christ. Tertullien l'avait déjà combattu dans sa réponse aux hérétiques; il la réfute ici et par le raisonnement et par l'autorité de l'Écriture et des Évangiles. — « Sur quoi Marcion appuie-t-il son système? c'est une supposition gratuite, une pure imagination. Un orgueil insensé se révolte à l'idée des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ; on veut comme les juifs un Dieu triomphant, un Dieu entouré de gloire humaine. On veut une rédemption sans peine, une expiation sans douleur; on réduit la descente du Fils de Dieu sur la terre à une simple formalité. Ce n'est plus qu'une visite qu'il nous a faite en se montrant à nous sous une apparence sensible; du reste, en quoi a-t-il ennobli la substance humaine, comment l'a-t-il relevée s'il n'a pas

partagé ses souffrances et son abaissement ? La pauvreté de Jésus-Christ, ses privations, les outrages auxquels il s'est soumis, sa croix, sa passion, sa mort, tout cela n'est plus qu'un vain simulacre; il nous a fait croire qu'il s'était fait homme, il a feint de souffrir, il nous a trompés par les démonstrations mensongères d'une fausse douleur. Voilà dans quelles absurdités tombe Marcion; mais il le faut bien s'il veut combattre le dogme de la résurrection de la chair; car s'il est une fois établi que la chair de Jésus-Christ fut semblable à la nôtre, il y aura grande présomption que cette chair ressuscitée en lui ressuscitera de même dans tous les hommes. — La démonstration de l'humanité de Jésus-Christ mène donc à celle de la résurrection des corps.

« Tous les hommes ont eu le sentiment de l'immortalité de leur être. En vain quelques philosophes se sont aveuglés eux-mêmes par des raisonnements plus ou moins spécieux; l'instinct du vulgaire est plus sûr que la raison des philosophes; de tout temps on a rendu des honneurs aux morts comme à des êtres qui n'avaient pas cessé d'exister en cessant de vivre avec nous. Du reste les philosophes eux-mêmes ont souvent re-

connu l'immortalité de l'âme : ils étaient dans le chemin de la vérité, mais ils ne l'ont pas connue tout entière. Ils ont trop rabaissé le corps ; ils se sont plu à déclamer contre l'abjection de son origine, contre la grossièreté de sa matière, contre sa faiblesse et son peu de durée. Jésus-Christ a donné à tout l'homme, au corps comme à l'âme, une nouvelle dignité ; il a ennobli le corps par la souffrance. C'est l'âme qui veut, mais c'est le corps qui souffre. Admis avec l'âme aux plaisirs et aux douleurs, aux mérites et aux démérites de cette vie, il doit partager avec elle la peine ou la récompense. »

L'excellence de la chair est relevée par son union avec l'âme et par le caractère sacré que lui confèrent les sacrements.— « C'est la chair qui est » plongée dans l'eau baptismale pour purifier l'âme : » c'est elle qui reçoit l'onction sainte ; c'est elle » qui se sanctifie par le signe du salut ; c'est elle » qui se nourrit de la chair et du sang de Jésus- » Christ, afin que l'âme soit nourrie de la sub- » stance de Dieu ; c'est elle encore qui, par ses » macérations, par ses tortures, déchirée, brûlée, » mise en pièce par les bourreaux, mérite au con- » fesseur chrétien la couronne céleste. Cette chair

» sacrifiée n'aura-t-elle pas gagné sa résurrection? » — « Pour comprendre la résurrection, il faut étudier ces paroles de saint Paul : *Ce qu'on sème ne prend vie qu'après avoir été mort*. Tout meurt pour renaître, tout se renouvelle par la dissolution. »

Nous avons déjà vu cette idée exprimée dans l'Apologétique ; elle est ici reproduite dans tous ses détails.

XXV. *De la monogamie. — De la pudicité. — Du voile des vierges.* — Le reste des écrits de Tertullien date du temps de sa révolte déclarée contre l'Église. Le traité de la monogamie (contre les secondes noces) est intitulé aussi *Contre les psychiques*. On sait quel sens il attachait à ce mot. Il y répète avec plus de violence et d'exagération que jamais les mêmes doctrines que dans les livres à sa femme et dans le livre de la chasteté. Le veuvage, dit-il, ne doit être consacré qu'à prier pour l'époux qu'on a perdu. Il rappelle les exemples de chasteté et de fidélité les plus célèbres de l'antiquité païenne. « Rougis, ajoute-t-il, chair qui as revêtu Jésus-Christ. »

Le traité de la pudicité roule encore sur le même

sujet. Cette vertu est, dit-il, la fleur des mœurs, l'honneur du corps, la gloire des deux sexes, le fondement de la sainteté. Il se plaint qu'elle commence à devenir rare (dans le sens rigoureux où il la prenait). Il refuse à l'Église le droit de pardonner aux adultères et aux fornicateurs; c'est là, selon lui, le crime que l'Apôtre appelle crime irrémissible. La fornication et l'idolâtrie sont la même chose devant Dieu.— « Ce péché, dit-il, est placé dans le Décalogue entre l'homicide et l'idolâtrie; c'est pour nous faire connaître sa malice par le rang qui lui est donné, et pour l'égaler à ces deux crimes. » — Il rappelle tous les désordres et toutes les tragiques histoires que l'impudicité a produits; il la représente comme la source de tous les forfaits : « Voilà, dit-il, le cortége infernal que je crois voir quand je considère cette dangereuse passion. Qu'on n'allègue pas l'antiquité ni les patriarches; la loi nouvelle a détruit l'ancienne; le plaisir permis aux hommes charnels ne l'est plus aux chrétiens : Qu'est-ce que le chrétien? C'est un homme revêtu du cilice et couvert de cendre. »

Le livre où Tertullien soutient *que les vierges doivent être voilées* fut écrit d'abord en grec. Le

texte en est pris dans l'épître aux Corinthiens, où saint Paul recommande aux femmes de se voiler quand elles entrent à l'église, afin, probablement, que les hommes qui assistent au sacrifice de la messe ne soient occupés qu'à s'examiner eux-mêmes. Il revient sur l'habillement des femmes : « Une femme, dit-il, plaît d'autant plus à son mari qu'elle déplaît aux autres hommes. Femme, soyez voilée par égard pour votre époux ; mère, par respect pour vos enfants ; vierge, par égard pour vos parents. Il faut se garder de scandaliser son prochain ; la vue des femmes est toujours un péril pour le chrétien, et il est aussi naturel à un chrétien de rougir en les voyant qu'à une vierge de rougir quand elle est vue. Il faut cacher ce visage dangereux pour l'âme de ses frères ; les tenter, c'est aller contre le précepte qui commande d'aimer son prochain comme soi-même. Ce n'est pas pour Dieu que les vierges veulent se montrer : Dieu voit à travers les voiles les plus épais ; malheur à la vierge qui veut se faire voir aux hommes, elle n'est déjà plus vierge, elle a perdu la véritable virginité, celle de l'âme. »

XXVI. *Du jeûne.* — Les montanistes trouvaient

les *psychiques* (c'est-à-dire les catholiques) trop indulgents en tout ; ils les accusaient de condamner le jeûne et l'abstinence. L'Église a pris soin dès le commencement d'éviter tous les excès et de concilier ses lois avec la faiblesse humaine ; l'hérésie de Tertullien a consisté à rejeter cette sage modération ; il n'est pas le seul qui, dans la ferveur des premiers temps, se soit égaré par excès de zèle.

« C'est par la gourmandise, dit-il, qu'Adam s'est perdu et nous a perdus avec lui. La gourmandise marche de front avec la luxure : ce n'est qu'un autre genre de concupiscence ; l'une ne va pas sans l'autre. Dieu a permis à l'homme, il est vrai, d'user pour sa nourriture de toutes les productions de la terre et de la chair des animaux ; mais il l'a permis pour laisser à l'homme le mérite d'une privation volontaire. Faut-il se borner à ne pas faire ce qui n'est pas permis ? Est-ce là servir Dieu ? Nous lui devons plus que la soumission d'une stricte obéissance ; ne craignons pas de descendre pour l'amour de lui jusqu'à la soumission de la flatterie. » — Tel est le raisonnement dont Tertullien appuie son austérité montaniste, et tel est le fond de sa doctrine. C'est faire trop peu que de se

soumettre à la loi; il faut passer outre; il faut se faire meilleur que la loi ne l'exige.

Il passe en revue toutes les austérités, tous les jeûnes dont il est parlé dans l'Écriture, et s'attache à faire valoir l'exemple de Moïse, de David, des prophètes et des saints. Mais Dieu exige-t-il de tous les hommes qu'ils soient des prodiges de sainteté? Cela ne fait pas un doute pour Tertullien : à ses yeux, quiconque n'est pas parfait est damnable. Il n'imagine pas qu'on puisse être moins absolu, moins exalté que lui. C'est l'erreur d'une âme énergique, mais c'est une erreur, et c'est la gloire de l'Église de s'en être si sagement préservée.

Il va chercher jusque dans le paganisme des exemples d'abstinence et de sobriété. Il parle des jeûnes religieux usités chez les païens dans certaines circonstances, et reproche aux catholiques d'être au-dessous même des adorateurs du démon. Enfin, il termine, comme il a commencé, par un torrent d'injures, qui font plus de tort à l'auteur qu'à ceux auxquels il les adresse.

XXVII. *De la fuite pendant la persécution. — De la couronne du soldat.*— Tertullien avait toujours préconisé le martyre; devenu montaniste,

il défend absolument de s'y dérober par la fuite ; tel est l'objet du livre qu'il adresse à Fabien *Sur la fuite en temps de persécution*. Ce livre est du reste d'un ton beaucoup plus modéré et plus convenable que celui du jeûne. Ce sont les mêmes idées que dans le *Scorpiaque ;* seulement un peu plus exagérées. Il fait l'éloge du martyre, qu'il regarde comme une grâce et un bienfait de Dieu. — « C'est par la persécution que Dieu éprouve les siens, qu'il sépare le bon grain de l'ivraie ; c'est par le martyre qu'il ouvre aux âmes fidèles la porte du séjour céleste. Se dérober à cette épreuve, c'est une lâcheté ; refuser cette occasion de mériter la vie éternelle, c'est prouver qu'on a bien peu de foi ; c'est une révolte, car c'est se soustraire à la volonté de Dieu.

» Les chrétiens timides s'excusent en disant qu'ils craignent de faiblir, qu'ils doutent de leurs forces ; ce n'est qu'un prétexte ; d'ailleurs, dit-il, la fuite est une véritable apostasie : autant vaudrait renier Jésus-Christ que de fuir pour éviter de le confesser. » — Puis s'adressant à ce chrétien qui redoute l'épreuve : « Es-tu certain ou non, lui dit-il, » que tu renierais ta foi ? Si tu disais que tu en es » certain, tu l'aurais déjà reniée ; car pour être sûr

» que tu la renieras il faut que tu sois résolu à le
» faire ; l'intention équivaut au fait ; et alors tu
» fuis vainement pour ne pas apostasier, puisque
» ton apostasie est déjà consommée. Si tu n'en es
» pas sûr, pourquoi, entre deux chances également
» incertaines, ne pas espérer plutôt que tu auras
» la force de confesser ta foi ? La victoire ou la
» défaite sont tout entières entre nos mains, ou
» tout entières entre les mains de Dieu. Si la con-
» fession ou l'apostasie dépend de nous, pourquoi
» douter que nous ayons le courage de confesser ?
» Si tout est entre les mains de Dieu, pourquoi
» n'abandonnons-nous pas le tout à sa volonté ?
» Pourquoi essayons-nous de nous y soustraire ? » —
Ces raisonnements sont singulièrement ingénieux ; ils sont construits avec un art infini ; ils semblent parfaitement rigoureux : d'où vient pourtant qu'ils ne sont pas convaincants ? Il est probable qu'en y regardant de bien près on en découvrirait le faible. Car en résumé on sent qu'ils sont réfutables : malgré ces dilemmes qui paraissent si pressants, on sent qu'il doit être permis de se défier de ses forces, et qu'il vaut mieux se dérober, s'il est possible, à l'épreuve que de s'exposer à une chute ; il ne aut pas tenter Dieu ni sa grâce.

Plein de son enthousiasme pour le martyre, Tertullien voudrait l'inspirer à tout le monde : il invite à se laisser prendre ; non-seulement à se laisser prendre, mais à déclarer hautement sa croyance pour attirer le danger. S'exaltant à l'idée de la lutte, il ne voit plus dans le chrétien que le soldat de Jésus-Christ, et il abuse de cette comparaison : « Le soldat doit, dit-il, aller au-devant du danger ; soldat du Christ, tu déshonores le Christ en fuyant devant le démon ; tu te rends au démon comme un transfuge. » Des comparaisons ne sont pas toujours des raisons. — Surtout il ne pardonne pas aux évêques qui fuient la persécution : « Que feront, dit-il, les simples soldats quand les chefs donnent l'exemple de la fuite ? Malheur au pasteur inutile qui abandonne son troupeau à l'aspect du loup ! » — Encore un développement qui semble bien fort et qui pourtant n'est pas concluant. Il est bien difficile de poser une loi absolue : il y a des cas où le pasteur doit son exemple aux siens ; il en est d'autres où sa vie est plus utile que sa mort. — Il condamne enfin avec non moins d'énergie ceux qui achetaient à prix d'argent la secrète tolérance des officiers impériaux ; ici il est plein de beaux mouvements. — « Appartient-il au chrétien

de trafiquer de la justice ou de l'injustice? Qu'achètera-t-il d'ailleurs? La faculté de déguiser sa croyance, le droit de passer pour païen : il confessera Jésus-Christ devant un seul homme pour le renier devant le grand nombre ; c'est encore une apostasie. »

Le livre *De la couronne du soldat* est écrit dans le même esprit et inspiré par la même exagération. Voici quelle en fut l'occasion : un jour que les troupes romaines défilaient couronnées de laurier devant l'empereur, on remarqua un soldat qui marchait la tête nue, tenant sa couronne à la main. Lorsqu'il passa près du tribun militaire, celui-ci lui demanda pourquoi il se présentait sans couronne ; le soldat répondit : « Je suis chrétien ; » il fut mis en prison et destiné à la mort. — Tertullien pense que tout chrétien doit faire comme ce soldat : se déclarer hardiment, au péril de sa vie, et ne pas se parer comme une idole, ce qui est indigne d'un serviteur de Dieu. Les couronnes de fleurs et de feuilles ont été inventées pour orner les faux dieux et leurs adorateurs ; un chrétien doit fuir tout ce qui ressemble à l'idolâtrie. — On remarque dans ce traité beaucoup d'érudition et de belles pensées. Après avoir dit que jamais patriarche

ni prophète n'a porté de couronne : « mais peut-
» être, ajoute-t-il, alléguerez-vous que Jésus-Christ
» a été couronné? A la bonne heure; soyez-le à ce
» prix. » — A propos des dangers et de la mort
qu'on craint de braver : « Il n'y a pas de nécessités
» qui doivent prévaloir contre la foi; pas de com-
» plaisance même devant la mort. » Et en termi-
nant : « Conservez-vous sans tache pour paraître
» devant Dieu; il saura bien vous couronner s'il le
» veut. Mais il le veut; il vous le promet : *Celui*
» *qui aura vaincu, je lui donnerai la couronne*
» *de vie;* pourquoi vous réduire à des couronnes
» fragiles quand vous pouvez aspirer à un diadème
» immortel? »

XXVIII. *Le manteau.* — Voici, pour terminer la nomenclature des écrits de Tertullien, un singulier ouvrage. Il avait, comme beaucoup de chrétiens, quitté la toge pour le manteau grec, vêtement ordinaire des anciens philosophes; cette singularité le faisait remarquer à Carthage. Il répond aux railleurs par une satire du costume et des mœurs de son temps. Il y fait tout entrer : histoire, géographie, commerce, économie politique, histoire naturelle. Il fait des recherches savantes sur le costume

des anciens Tyriens, sur l'origine de l'art du tissage; il parle du paon, du serpent et du caméléon à propos des caprices de la mode; des tremblements de terre, du déluge et des bouleversements du globe à propos des modifications du costume romain. Il tonne contre le faste de Rome et la mollesse des empereurs, dépeint avec une imagination toute poétique Hercule filant aux pieds d'Omphale et Achille déguisé en jeune fille, parle aussi d'Alexandre qui, après avoir tout conquis, prit le goût du luxe et revêtit d'habits de soie ce corps meurtri par la cuirasse. — Il se plaint de ce que les paysans sont aussi bien vêtus que les bourgeois; de ce qu'on ne peut plus distinguer un hâbleur d'un avocat, de ce que les dames romaines portent des robes trop courtes et vont furtivement à pied, sans escorte, comme de simples ouvrières, pour se livrer plus aisément au désordre. Il s'en prend aux chrétiens, qui cependant devraient être purs de toute cette corruption. « Savez-vous, s'écrie-t-il, ce que c'est » qu'un chrétien? C'est un homme destiné à mou» rir, et voilà comme il vit! » Il donnerait une bien mauvaise idée des mœurs de l'Église naissante si on prenait à la lettre les invectives que lui inspire son humeur chagrine.

XXIX. — Ce simple aperçu des ouvrages de Tertullien suffit pour donner une idée singulière de ce caractère original. On a dit de lui qu'il était ou tout bien ou tout mal; excellent là où il est bon, détestable là où il est mauvais. Mais quel mélange continuel de ces deux extrêmes! Plus une imagination est vive plus elle produit de tout en abondance, du mal comme du bien. Dominé par la sienne, Tertullien a poussé toutes ses opinions jusqu'à leurs dernières conséquences, tous ses sentiments jusqu'à la passion. Je comparerais volontiers, si ce rapprochement n'était pas si malséant, Tertullien à Rousseau. Dans l'un comme dans l'autre, dans le docteur chrétien comme dans le philosophe incrédule, le défaut capital est une funeste surabondance d'énergie; et de part et d'autre les conséquences de ce défaut sont presque les mêmes : des contrastes choquants, des contradictions innombrables; un amour exalté de la perfection et une haine morose contre la faiblesse humaine; de belles idées et des chimères ridicules; une vie agitée et misérable; une gloire équivoque et contestée. Mais la différence essentielle entre le chrétien et le philosophe, c'est que l'un a présenté la plus honteuse opposition entre ses maximes et

sa conduite, tandis que l'autre, égaré dans ses doctrines par un excès de vertu, a porté cette vertu dans ses mœurs et a joint la pratique à la théorie. On ne lui a jamais reproché que l'abus de l'austérité.

Nous avons remarqué la même originalité dans son style : comme écrivain, il ne doit rien qu'à lui-même. Son érudition variée lui a fourni de grandes ressources; mais le parti qu'il en a tiré n'appartient qu'à lui. Il a fait quelques emprunts à saint Justin et à saint Irénée, mais tout le monde lui en a fait à lui-même. Les orateurs sacrés sont pleins de pensées profondes, d'images saisissantes empruntées à tous ses écrits; tous les apologistes de la religion, tous les défenseurs du dogme ont pris chez lui leurs meilleurs arguments. Pour bien faire sentir ce que vaut Tertullien, il suffirait de passer en revue tout ce que Bossuet lui a emprunté dans ses ouvrages de polémique, dans ses sermons, même dans ses oraisons funèbres, partout.

On a comparé l'*Octavius* de Minutius Félix à l'Apologétique de Tertullien; on a même prétendu que l'Apologétique n'en était qu'une imitation. Il existe, en effet, une si grande ressemblance entre

ces deux ouvrages qu'il est impossible de ne pas reconnaître que l'un a servi de modèle à l'autre; l'imitation va même jusqu'au plagiat. Mais le plagiat n'est pas du côté de Tertullien; la date de l'Apologétique varie entre l'an 200 et 202; la date de l'Octavius est certaine et fixée à l'an 210. L'ouvrage de Tertullien avait été publié soit à Rome, soit à Carthage, peu importe; il y avait alors tant de relations entre ces deux villes que ce qui se passait dans l'une était connu presque aussitôt dans l'autre. On était de part et d'autre fort avide de nouveautés; et on comprend l'empressement avec lequel dut être accueillie cette œuvre si saillante de Tertullien, puisque maintenant encore elle a conservé tant d'intérêt. Tenté par cette popularité, Minutius Félix, homme d'esprit et avocat distingué, voulut s'essayer sur le même sujet; mais il n'a guère fait que copier son modèle. Ce sont les mêmes idées, le même ordre, souvent les mêmes expressions. Ce qui appartient à l'imitateur, c'est un style plus soigné, plus pur que celui de notre auteur; ce qui l'en distingue surtout, c'est un certain parfum de mélancolie simple et touchante qui règne dans ses premières pages, qualité qu'on ne trouve guère dans les au-

teurs latins, et dans Tertullien moins que dans tout autre. Voici le commencement :

« Lorsque, livré à mes réflexions, je me retrace » les moments écoulés avec mon cher et fidèle Oc- » tavius, tel est mon ravissement que je me figure » en quelque sorte être revenu à ces temps for- » tunés et non me les rappeler par le souvenir. » Son image, en se perdant à mes yeux, ne s'est » que mieux gravée dans mon cœur. Pourrais-je ne » pas avoir un regret éternel de la perte d'un tel » ami? Son affection pour moi était si vive que » dans les choses légères, comme dans les affaires » sérieuses de la vie, nos volontés étaient toujours » d'accord; et nous pouvions croire qu'un même » esprit nous animait tous deux. En me rappelant » ainsi les différentes époques d'une vie que nous » consacrions l'un et l'autre à l'amitié, ma mé- » moire s'arrête à l'image de ces jours qui ne sont » plus..... » — Montaigne a dû connaître cette introduction de Minutius Félix; il y pensait peut-être en écrivant les lignes célèbres et si touchantes sur la mort de son ami.

Quelques-uns des ouvrages de Tertullien sont perdus : on regrette beaucoup son *Traité des peines du mariage* et celui *de la superstition* --

de l'extase. Quant à sa vie, on n'en sait, comme nous l'avons dit, rien de particulier; on ne connaît ni la date de ses principaux ouvrages, ni celle de son mariage, ni celle de sa prêtrise, ni celle de sa mort. Il paraît qu'il s'était retiré dans des lieux déserts pour se livrer à toutes les rigueurs de la vie ascétique; dominé entièrement par ce mysticisme hérétique qui a gâté ses derniers jours comme l'idolâtrie avait égaré sa jeunesse.

La postérité a été sévère à l'égard de Tertullien, d'autant plus sévère, qu'elle s'est montrée indulgente pour Origène. Bossuet dit quelque part que les œuvres d'Origène sont remplies d'erreurs; et ce n'est pas de lui, mais de Tertullien qu'il s'inspire dans ses plus belles pages. On allègue en faveur d'Origène que la doctrine de l'Église n'était pas encore bien éclaircie de son temps; cette excuse convient encore mieux à Tertullien, qui lui est antérieur. Ce qui est certain, c'est que la rudesse de l'un a glorifié le christianisme au moins autant que la tendresse un peu mystique de l'autre.

TABLE.

